

**Paul Bayleville**

**Voyages : Homère et Mahomet**



## Essai

Voyages : Homère et Mahomet

### 1- De quoi s'agit-il ?

Une des caractéristiques de l'essai est de ne pas prétendre épuiser son sujet. Quand on connaît le mien, on comprend ma modestie. Que je parle de l'Iliade et de l'Odyssée... soit ! Nul n'y trouvera à redire. Et si, moi qui ne suis ni hellénisant ni spécialiste d'Homère, j'enrage quelques hellénistes connaissant parfaitement leur sujet, je sais que leur rage n'ira pas jusqu'à m'égorger, comme le fit Ulysse à certains prétendants qui louchaient en direction du lit de sa femme, Pénélope. Pour Mahomet, c'est différent, que je sois arabisant ou que je ne le sois pas, il y a des risques. Ils ne sont pas qu'intellectuels. Toute la question est là, c'est l'un des objets de cet essai, et ce sera le grand problème du vingt et unième siècle, et peut-être du siècle suivant. Si je dis qu'à travers l'Iliade et l'Odyssée, Zeus ainsi que les autres dieux apparaissent comme des dieux aux sympathies et antipathies peu rationnelles, d'une jalousie excessive, et globalement, déplaisants. Même si j'ajoute que dans leur jalousie ils ressemblent à celui qui apparaît dans certains textes bibliques des juifs et des chrétiens, c'est sans danger pour moi.

C'est sans danger aujourd'hui, mais le 1er juillet 1766 le chevalier de la Barre était torturé, décapité et brûlé pour avoir gardé son chapeau en tête lors d'une procession du Saint Sacrement, et lu, sans doute avec passion, le « Dictionnaire philosophique » de Voltaire, qui, à l'article « Eucharistie » écrit : « La religion catholique va plus loin ; elle dit aux hommes : Vous aurez physiquement dans vous ce que les stoïciens avaient métaphysiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger et à boire, ou à manger simplement. Croyez seulement que c'est Dieu que je vous donne ; il est dans votre estomac [...] Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui refînt plus fortement les hommes dans la vertu. Cependant Louis XI, en recevant Dieu dans lui, empoisonne son frère ; l'archevêque de Florence en faisant Dieu, et les Pazzi en recevant Dieu, assassinent les Médicis dans la cathédrale [...] Jules II fait et mange Dieu ; mais la cuirasse sur le dos et le casque en tête, il se souille de sang et de carnage. Léon X tient Dieu dans son estomac, ses maîtresses dans ses bras, et l'argent extorqué par les indulgences dans ses coffres et dans ceux de sa sœur... »

Même si le pape n'a pas envoyé en France une escouade de tueurs assassiner Voltaire, le chevalier de La Barre fut en France la dernière victime du fanatisme religieux dans sa version chrétienne. Plus loin encore dans le temps, il y a environ vingt-quatre siècles, un libre penseur grec, Socrate, qui doutait des dieux tout en acceptant la croyance dut boire la ciguë, substance qui donnerait une mort assez douce, si l'on en croit ceux qui n'en ont pas bu. Socrate accepte de boire la coupe de poison après avoir demandé à ceux qui l'ont condamné s'il doit, selon l'usage, en

verser aux dieux une goutte à terre, pour faire sa libation. L'humour n'est pas « la politesse du désespoir », mais l'expression de la liberté contre tous les intégrismes. La mort de Socrate est un thème ancien, presque rabâché, un peu oublié en France depuis le tableau néoclassique et romantique qu'en fit Jacques-Louis David en 1787, vingt et un ans après la mort du chevalier de La Barre. Toute la Révolution française et l'Empire, comme le siècle de Louis XIV, se sont nourris d'un imaginaire héroïque gréco-romain. Mais la mort de Socrate ne cesse de ressurgir, comme un paradoxal printemps des peuples. Au Liban, en 1998, peu de temps après la mort de son frère Assi (mari de la célèbre chanteuse Fayrouz), Mansour Rahbani (1925-2009) a donné une comédie musicale « Les derniers jours de Socrate » qui montre l'importance de ce thème, même dans une zone culturelle où la liberté de penser les questions religieuses n'est pas une évidence.

Si nous passons de la religion des Grecs anciens au christianisme, force est de constater qu'au même titre que d'autres dimensions de la culture occidentale, le christianisme est un héritage complexe, et j'ajouterai merveilleux, qui, grâce à saint Paul un Juif hellénisé, mêle la religion des Juifs des royaumes d'Israël à la culture des anciens Grecs alors dominante dans toute la Méditerranée orientale. Un aspect mineur de cet héritage est le nom qu'en français nous avons donné à cela que nous appelons Dieu, dont l'étymologie dérive du Zeus grec. Pour ce qui concerne le christianisme, du temps de son monopole absolu de la spiritualité de l'Occident son traitement des mal-pensants fut plus cruel que celui que les Grecs avaient imposé à Socrate : pas de ciguë qui, dit-on assurerait une mort relativement paisible, mais la torture puis le bûcher. Pour sa part, l'Église avait même créé une institution spécialisée dans la répression des mal-pensants : la Sainte Inquisition. L'institution existe toujours, sous un autre nom : « Congrégation pour la doctrine de la foi », mais depuis plus de deux siècles, et malgré le livre de Dan Brown, l'institution ne tue plus personne. Dans le combat de l'Église contre la modernité, la modernité l'a emporté. Paradoxe ! La modernité est l'enfant, peut-être illégitime, de l'Église, mais le bébé est beau. L'Église fut à l'avant-garde de la découverte des savoirs des antiquités grecques et romaines ; elle joua un rôle pionnier dans la création des premiers éléments des savoirs scientifiques ; elle donna à l'Occident ses premiers grands philosophes non grecs ; avec saint Anselme, dès le XI<sup>e</sup> siècle elle chercha à fonder la foi sur la raison philosophique ; elle créa et développa le système d'enseignement d'où sont issus tous les premiers « libres penseurs » de la modernité, Voltaire inclus. Pas mal pour une institution et une religion dont les bien-pensants d'aujourd'hui ne cessent, sans risques, de dénoncer les méfaits. Pour moi, la force de la France est d'avoir su créer une synthèse du laïc et du religieux. Une synthèse complexe et riche, sans cesse menacée et recrée, où la rue du Chevalier de La Barre conduit à l'église du Sacré-Cœur à Montmartre : la mystique chrétienne, la Troisième République, la Commune de Paris, la lutte contre le dogmatisme, toute la France est là.

Si l'on se tourne vers le judaïsme, dont le rôle a été essentiel dans le creuset d'où sont sortis le christianisme et la modernité, force est de constater qu'en dehors de Moïse, qui, descendu du Sinaï avec la loi divine, tue les mal-pensants (surtout s'ils sont de sang impur : des Juifs ayant épousé une Égyptienne, ou leurs enfants), il y a relativement peu de meurtres religieux dans la Bible. Si l'on exclut la mort imposée comme pénalité après transgression d'une règle religieuse (elle est courante), le texte biblique annonce la fin des sacrifices humains à signification religieuse. Le sacrifice stoppé d'Isaac, le sacrifice accepté du Christ qui proclame l'innocence du « bouc

émissaire » alors que toutes les pensées primitives sont fondées, selon René Girard, sur la certitude de sa culpabilité, ce sont là des événements qui proclament l'horreur des religions bibliques pour les sacrifices humains. Ils étaient pratiqués par les Grecs, par les religions dominantes du Croissant Fertile, ainsi qu'en Europe, mais beaucoup moins qu'en Amérique andine par les Incas, les Aztèques... Dans la Bible on ne sacrifie pas des êtres humains comme le fut de façon atroce, le 30 janvier 2002, le journaliste Daniel Pearl dans la banlieue de Karachi, et comme faillit l'être l'écrivain Salman Rushdie, et comme l'ont été l'écrivain algérien Tahar Djaout, le turc Ugur Mumcu et l'Égyptien Farag Fouda. On excommunie, coutume qui, comme bien d'autres, a été reprise par les chrétiens. Un cas de juif excommunié par le rabbinat est celui du sublime philosophe des lumières Baruch Benedictus Spinoza à Amsterdam en 1656. Il fut, il est vrai, victime d'une tentative d'assassinat. Il faut ajouter qu'à l'origine le judaïsme n'est pas une religion à prétention universelle, elle ne fait la guerre que pour défendre son territoire, et non pour imposer sa foi à tout l'univers. À ses débuts, c'est une religion qui adore un dieu local dont le culte est lié à une ethnie particulière, un peu comme un club privé réservé à une aristocratie : les membres du club peuvent exciter la jalousie de ceux qui n'en sont pas, mais ils sont trop peu nombreux pour être une menace objective. En ce sens, le judaïsme, même s'il exprime la fierté d'un peuple choisi par son dieu, n'a pas la prétention de s'imposer à tout l'univers : lors de la fin du monde et de la venue du Messie... peut-être... mais c'est bien loin tout ça ! Alors que chez les premiers chrétiens et chez les musulmans d'aujourd'hui et de toujours, la fin du monde était et est pour demain. D'où l'urgence d'imposer la vraie foi, par tous les moyens avant que les jeux soient faits au jour du jugement dernier.

On constate par ce bref aperçu que depuis des siècles, sauf cas particulier dû à un fanatisme individuel qui n'est pas considéré comme une obligation collective, grâce à la modernité on ne tue plus les mal-pensants chez les juifs et chez les chrétiens. Christianisme et judaïsme excommunient, ils ne tuent plus. Certes, l'excommunication est une mort symbolique, mais dans un domaine comme celui-ci, mieux vaut mourir symboliquement que réellement, et le cinéaste néerlandais mal-pensant Théo van Gogh aurait certainement préféré une mort symbolique à la mort réelle que lui infligea un musulman bien-pensant.

Puisque dans un temps qui est le nôtre, nous parlons de choses humaines, il nous faut renoncer à l'idée de trouver ici ou là, dans une culture ou dans une autre, ou dans une religion quelconque, la perfection. C'est ce savoir de l'imperfection universelle qui me semble constitutif de l'expression de la raison dans la modernité. La modernité est cette certitude largement partagée qu'ont les sociétés dites modernes de ne pas être parfaites, mais de travailler par une permanente autocritique à rendre la vie meilleure ; entreprise qui, par la force des choses, ne réussit pas à tous les coups : il y a beaucoup de ratés, de culs-de-sac, de retours en arrière, de dégâts, en un mot c'est assez confus ! À certains égards, je me demande s'il n'y a pas là une illustration de ce que l'on pourrait appeler l'éthique du christianisme, que je suggère de résumer ainsi : « Je ne suis qu'un pauvre pêcheur, mais, même si j'ai des rechutes, je me soigne ! » Pour la modernité, par définition, l'entreprise critique est sans fin : la critique des objets et des idées par le marché qu'est devenue la communauté des producteurs consommateurs d'objets et d'idées n'a pas de fin théoriquement prévisible (notez que les objets ne sont que des idées matérialisées). Parce qu'elle ne cesse de se critiquer elle-même, la modernité est donc facile à critiquer par les tenants d'un dogmatisme religieux ou

autre qui prétend avoir le monopole de la perfection, ou de connaître la recette infaillible pour l'atteindre.

La perfection idéologique est un mécanisme très particulier. Il fonctionne en boucle : « Mon idéologie, ma religion, est parfaite. Si le monde et les hommes sont imparfaits, c'est parce qu'ils ne suivent pas parfaitement mon idéologie parfaite ! Une seule solution : les forcer à suivre mon idéologie et le monde sera parfait. »

La dynamique du fanatique est un mimétisme coercitif à voie unique : tu dois faire le bien ! Le bien c'est ça et uniquement ça ! Dans l'histoire du christianisme, Savonarole, les cathares, les anabaptistes de Munster, certaines sectes américaines... sont tombés dans ce piège. Cette dynamique instaure dans la conscience de ses otages un processus cumulatif de radicalisation qui se nourrit, certes de ses succès, ce qui n'est pas original, mais tout autant de ses échecs qu'il permet de justifier. Car celui qui échoue explique son échec par la conjonction de sa propre imperfection conjuguée à celle d'un monde autour de lui qui est trop corrompu pour adhérer sans retenue à la perfection de son idéologie. Ce schéma est couramment employé dans le Coran pour justifier certaines défaites militaires des premiers musulmans. Ceci explique la relative facilité avec laquelle les prisonniers les plus ardents de la boucle idéologique finissent dans un attentat-suicide, ou dans un suicide collectif : la mort est une absolue perfection au-delà de laquelle le fidèle n'a plus rien à offrir. Face au mécanisme de la boucle idéologique, la modernité qui fonctionne sur un mécanisme de critique systémique ne peut rien répondre, car pour répondre à la perfection il faut se considérer comme porteur d'une perfection plus parfaite que celle de celui d'en face. Ce que la modernité considère, avec raison, comme une absurdité. On comprend que le dialogue soit impossible, il est remplacé par le mépris, celui qu'exprime avec une grande subtilité Tarik Ramadan, par exemple, lors de ses apparitions télévisées. Tarik Ramadan use de la *Taqqiya*, le mensonge, le double langage, exprimés dans le Coran et théorisés par son ancêtre Hassan al Banna, le fondateur des Frères musulmans égyptiens qui explique que les musulmans pieux ont le droit de mentir aux infidèles pour survivre et l'emporter dans la guerre sainte (sourate 3, 27/28 ; sourate 16, 108/106 ; sourate 66, 2). Comprendre ce mécanisme de la ruse ne saurait justifier de la remplacer par le respect. Toutefois, il n'est jamais inutile de comprendre, ou pour le moins d'essayer.

La critique par la modernité est multi variée : elle touche tous les domaines, sur le modèle du marché où chaque marchandise critique ses doublures pour s'imposer... pour un temps. D'où l'obsession du « nouveau », à la fois moteur et piège de la modernité. Ce processus de critique perpétuelle a créé une dynamique sans précédent qui a permis de résoudre un nombre important de problèmes matériels et, peut-être, d'opacifier d'autres problèmes existentiels, d'où, éventuellement, le nombre croissant d'êtres issus de la modernité qui sont « à la recherche de leur âme ».

Une des conséquences les plus spectaculaires de la modernité a été un accroissement considérable de la population humaine de la planète, ainsi que celle des animaux domestiques attachés aux hommes : rien que pour les États-Unis d'Amérique, bon an mal an, 46 millions de chiens, 38 millions de chats et plus de 170 millions de poissons d'agrément qui ne sont pas consommés ; plus 35 millions de bœufs, 115 millions de porcs et 9 millions de volailles élevés, abattus et mangés chaque année. Si, en quelque sorte, la vie des bêtes suit celle des hommes et que la vie

des humains dure de plus en plus longtemps, c'est grâce à la modernité qui se confond totalement avec l'aventure scientifique dans un processus ouvert qui allie recherche scientifique et technique et production matérielle. Pour le meilleur et pour le pire, n'importe quel être humain compétent peut librement se lancer dans ce processus de création matérielle, à ses risques et périls ainsi qu'à ceux qu'il fait courir à la communauté des consommateurs, ainsi qu'aux bêtes (la maladie de la vache folle, l'extinction de certaines espèces sauvages). Ce processus de la modernité a été découvert en Europe entre les dix-septième et dix-huitième siècles. C'est un processus d'une grande complexité, car jusqu'au XIXe siècle recherche scientifique et inventions techniques sont des processus assez largement séparés : même si de Galilée à Lavoisier, et même avant eux, on trouve plusieurs cas de scientifiques qui apportent des innovations techniques, initialement dans les domaines de la navigation, de l'horlogerie et de l'imprimerie. Toutefois, dès le début du XIXe, sciences et techniques s'unissent pour devenir inséparables aujourd'hui. À partir de l'Europe, ce processus a gagné les deux Amériques (avec quelques difficultés dans certains pays d'Amérique latine), puis l'Asie. Il a échoué en Afrique et dans le monde musulman. Si les populations de ces deux grandes aires culturelles peuvent plus ou moins accéder aux productions de la modernité, ce qui est le cas des couches dirigeantes de ces populations, elles n'ont pas accédé ou accepté le système de critique généralisée et la complexité des visions du monde qui sont les conditions sine qua non de la modernité. En Afrique et dans le monde musulman, les visions du monde sont restées simples, c'est-à-dire fondées sur un récit unique, et si la critique est, parfois, tolérée, elle demeure marginale. Dans l'Afrique du sud du Sahara, les récits sont locaux, ils sont attachés à une ethnie particulière et sans prétention universelle, en ce sens ils ne menacent personne et sont prêts à coexister avec d'autres récits. Et puis il y a les grandes villes africaines, où les jeunes qui fuient les contraintes des récits traditionnels viennent vivre une ombre de la modernité que je suis incapable de comprendre : ce n'est ni la modernité avec son dynamisme ni le récit traditionnel avec ses certitudes. Pour moi, c'est l'image même de l'anomie, un vide effrayant où l'on passe de la douceur du temps et des gens à la violence la plus folle.

Dans le monde musulman, le récit est global, exclusif. Il a, de façon agressive, une prétention universelle, comme le christianisme à ses débuts. Il s'agit d'un récit totalitaire, au sens où, comme les idéologies du même type, sa logique est de s'imposer à tous les aspects de l'existence. Ce n'est pas le cas du christianisme puisqu'il admet la séparation du politique et du religieux, n'impose pas un régime alimentaire ni un code vestimentaire, etc. La notion de récit est ici essentielle, car la modernité marque la fin des explications du monde par le récit. Quelle que soit sa complexité interne un récit est toujours simple, il a réponse à tout. Il peut, certes, emprunter des éléments à d'autres récits pour faire le sien, et il est hasardeux de chercher « un premier récit » qui serait vierge de tout emprunt, car il semble évident que les récits se nourrissent les uns des autres. À ce titre, le Coran se nourrit des récits bibliques, et la Bible se nourrit de nombreux récits régionaux, locaux, individuels... tous reliés dans un livre unique plus ou moins cohérent (*Ta Biblia* est un pluriel en grec) et c'est cette relative incohérence de la Bible qui a sauvé la raison en Europe. Si l'on exclut l'essentiel, c'est-à-dire leur dimension spirituelle, les récits bibliques sont une sorte de fouille archéologique à « livres ouverts » des croyances, rites et espérances de l'espèce humaine : une part de la richesse biblique est là !

À l'échelle assez courte du temps des hommes en Occident, le temps des récits n'a pas duré très longtemps : notre premier récit est celui d'Homère, il décrit la splendeur tragique des héros de la guerre de Troie ainsi que l'odyssée d'Ulysse. Notre dernier récit fut celui de Karl Marx qui décrit la libération de l'espèce humaine à travers l'épopée de la révolution prolétarienne. Nous avons donc près de trois mille ans de récits derrière nous, c'est beaucoup et peu à la fois. Après l'échec du récit de Karl Marx, les peuples issus de la modernité ont, globalement, cessé de croire en un récit unique. Évidemment, entre Homère et Karl Marx il y eut beaucoup d'autres récits, un des plus merveilleux fut la Bible. Récit merveilleux en raison de ses contradictions, de son opacité rendue plus profonde encore par l'adjonction du Nouveau Testament et des lettres de saint Paul, un Juif qui savait écrire le grec. Ces récits ont été crus, commentés, appris, copiés, lus... par des centaines de millions d'êtres humains. Puis, la modernité en a fait des objets presque comme les autres, que l'on critique, admire, rejette, combine à d'autres pour faire des récits nouveaux sur un marché en perpétuelle expansion qui mène une critique féroce de tout récit nouveau. Toutefois, ces récits ne sont plus les sources uniques de fois collectives et absolues. La modernité les a humanisés, la concurrence les a érodés, sauf chez quelques groupuscules aveuglés par des récits totalitaires. Nietzsche s'est trompé quand il a proclamé « la mort de Dieu », il n'a fait qu'inventer un récit de plus. Dieu reste une énigme magnifiquement inévitable, mais les récits de sa vie, ou de sa mort, sont morts ; sauf si un lecteur, pour un temps, les ressuscite et les inclut dans son millefeuille culturel personnel.

D'où l'intérêt de suivre Homère dans l'extraordinaire voyage dans le temps immobile qu'est son œuvre littéraire, qui, pour l'Occident, constitue *de facto* notre premier récit. Il s'agit de prendre l'œuvre de l'artiste au sérieux et de voir en quoi, comme tout récit, son œuvre s'oppose à la modernité et en quoi elle a pu non seulement ne pas s'opposer à son éclosion, mais probablement la favoriser : ce paradoxe est en fait un lieu commun de l'histoire culturelle en Occident où le succès d'un récit prépare, en raison de son succès même, son remplacement par un autre récit. Si je devais décrire d'une phrase ce qu'est la modernité, je dirais qu'elle est l'accession par toute une civilisation à la complexité de l'univers. Osons l'image : alors que les cultures mortes sont des monolithes immuables, la culture occidentale, qui a créé la modernité, apparaît comme un millefeuille. Cette pâtisserie formée de couches superposées de pâte feuilletée et de crèmes : crème pâtissière, crème chantilly, glaçure marbrée de chocolat... Ce qui caractérise le millefeuille, c'est sa capacité à recevoir de nouvelles couches de produits délectables, alors que rien ne peut être ajouté à un monolithe. L'œuvre d'Homère est donc une des couches de notre mille-feuille culturel dont la dernière couche repérable est l'accumulation permanente des connaissances scientifiques.

Une œuvre vieille de 3000 ans mérite considération quand elle continue à fasciner les gens de nos jours et du bel aujourd'hui. Que sous le nom de Homère se cache un seul auteur ou, plus probablement, plusieurs aèdes, qui au fil des siècles ont déclamé puis écrit l'Iliade et l'Odyssée ne change rien à l'affaire. Ça fait même mon affaire puisque cette obscurité des origines des textes homériques rejoint celle qui entoure l'établissement, beaucoup plus récent, des textes de la vulgate biblique, ainsi que les sourates et les versets coraniques.

Certes, à parler du Coran à la lumière de la seule raison, comme d'une œuvre littéraire et sans se déclarer enthousiaste, on met sa vie en danger dans l'Europe d'aujourd'hui où en raison de certains aspects de la modernité joints à une présence musulmane de plus en plus lourde, la liberté de penser est en régression. Il faut donc accepter les risques de la pensée critique, si, n'étant pas musulman, on veut « raison garder » et ne pas trahir sa propre culture. On nous dit, avec raison, que les musulmans ne veulent pas d'un traitement discriminatoire. Ils veulent donc être traités comme les chrétiens en Occident dont la foi a survécu à toutes les critiques lancées par la modernité. Si l'islam veut entrer dans la modernité, il doit donc accepter d'être critiqué par la modernité.

Le processus de la modernité n'est en soi ni bon ni mauvais, il est un fait de civilisation. Un de ses résultats les plus spectaculaires est d'avoir placé la production matérielle, y compris celle des êtres vivants, sur une courbe exponentielle dans un monde qui vivait dans la relative rareté naturelle des productions matérielles : c'est ce que l'on résume sous le terme du « toujours plus » mis en évidence par Karl Marx dans son « schéma de la reproduction élargie » où l'investissement d'une part des profits permet, en théorie, une expansion exponentielle de la production matérielle. On parle souvent du faible taux de reproduction démographique des Européens, c'est comparativement vrai en particulier par rapport aux régions du monde dominées par un seul récit, mais c'est relativement faux dans une perspective historique : il n'y a jamais eu autant d'Européens qu'aujourd'hui dans un monde qui, grâce aux découvertes médicales dues à la modernité, n'a jamais été aussi peuplé d'êtres humains.

Lors de voyages en France, dans le Caucase, et en Afrique, j'ai inventorié des dépôts d'ordures du paléolithique (ce que les préhistoriens appellent des « kjökkenmöddings »). Ce qui m'a le plus frappé, en comparant ces ordures ménagères aux nôtres, c'est l'absence de récipients dans ces kjökkenmöddings, ou leur rareté : quelques morceaux de poteries, pour les périodes les moins anciennes. À deux reprises, dans le Caucase et dans un massif basaltique de la forêt équatoriale, j'ai trouvé des récipients, parfaitement cylindriques, creusés dans la masse du rocher où les hommes de la préhistoire faisaient chauffer de l'eau et des mets en y empilant des pierres brûlantes. Les marmites n'étaient pas transportables, elles faisaient corps avec la zone d'habitation. Aujourd'hui, nos kjökkenmöddings sont si volumineux qu'ils posent problème, ils sont pleins de récipients, souvent en matières plastiques, légers, portables, jetables, diversement toxiques. D'où l'importance grandissante de l'écologie alors que le caractère théoriquement exponentiel du système de production des objets rencontre les limites objectives des lois naturelles, lesquelles sont, elles aussi, prises dans la logique du « toujours plus » de nos savoirs incertains, mais perfectibles. Ce domaine est immense et à peine exploré, car il se heurte aux logiques de l'argent rapidement gagné, cette rationalisation de la cupidité, moteur efficace, mais dangereux de la première forme historique que prit la modernité. Il est douteux qu'au bout du compte ce soit la cupidité qui l'emporte, car dans ce cas, ce serait, peut-être, la fin de la modernité, sinon de l'humanité.

On dit que la fin de l'Empire romain fut provoquée, ou accélérée, par le fait que les classes dirigeantes de l'empire avaient coutume de manger dans de la vaisselle en plomb. Il fallait devenir empereur pour être servi dans de la vaisselle en or. Le peuple était protégé par l'usage de récipients en bois et en argile. Avec le temps, et même si



l'ascension sociale était lente, ils ont tous présenté des symptômes de saturnisme : troubles digestifs, hypertension, stérilité (d'où les nombreuses adoptions à la fin de l'empire), folie et violence (spectaculaires chez certains empereurs). Avec toutes les substances diversement toxiques que nous absorbons, si nous devons continuer ainsi pendant trois ou quatre siècles nous serions tous biologiquement détruits : on voit déjà les ravages des allergies, de l'obésité et du diabète dans certains pays développés. Malheureusement, les Romains n'avaient pas les connaissances en biochimie qui leur auraient permis de connaître l'origine de leurs troubles. Les mêmes connaissances, qui nous permettent de développer des productions qui peuvent nous détruire, nous permettent également de prévoir les conséquences de l'incorporation de ces produits à notre système vital, d'où la multiplication des allergies, notamment chez les enfants. Mais, d'où, également, l'augmentation de la durée moyenne de la vie humaine lorsque la modernité est largement répandue. Comme d'habitude, la tâche sera rude, mais rien n'est perdu !

Comme les civilisations qui ont précédé la nôtre, on ne pourra juger la modernité que lorsqu'elle sera parvenue à sa fin pour être remplacée par autre chose. A priori, nous sommes très loin de la fin de la modernité puisque celle-ci vient de commencer, et que son « unidimensionnalité » centrée sur l'argent, la cupidité, est en train d'atteindre ses limites. Il semble, en effet, que dans les sociétés les plus avancées de la modernité, un saut qualitatif soit en préparation. Toutefois, n'étant ni prophète ni idéologue, je n'ai aucune idée concernant ce nouveau monde qui vient. Je me refuse toutefois à accepter qu'il puisse prendre la forme d'un nouveau récit totalitaire, même écolo.

Malgré tout, je me demande parfois si l'islam ou une autre idéologie totalitaire ne pourraient pas finir par s'imposer à certains peuples issus de la modernité. La question mérite d'être posée puisqu'en 1933 l'Allemagne a succombé à une telle idéologie. De plus, la question s'impose en raison de certaines contradictions internes propres à la modernité. Une de ces contradictions est l'importante migration des peuples à récit unique vers les pays de la modernité. Cette migration qui change les paramètres culturels de l'Europe est dangereuse, car depuis un demi-siècle environ, et plus longtemps encore dans le cas de la Grande-Bretagne, les peuples inventeurs de la modernité ne s'entretuent plus dans des guerres civiles pour régler leurs problèmes internes religieux et politiques. Les premiers à avoir dès le XIXe siècle renoncé à s'entretuer furent les Anglais. Ils avaient été les premiers à s'accorder des libertés politiques dans une Déclaration des droits (*the Bill of Rights*) en 1689, ils furent aussi les premiers à se lancer résolument dans la « révolution industrielle et scientifique » avec toutes ses conséquences : par exemple un ancien étudiant en théologie anglicane de Cambridge, Darwin, qui transforme notre vision du vivant. Autre conséquence du rejet populaire des idéologies de guerre civile en Grande-Bretagne : jusqu'en 2009 la police britannique n'était pas armée, sauf circonstances spécifiques légalement définies (en particulier dans les aéroports depuis le 11 septembre 2001). Depuis 2009, dans les quartiers à forte concentration de migrants, des policiers armés patrouillent dans certaines villes anglaises.

En ce qui concerne les guerres civiles, le reste de l'Europe a suivi l'exemple anglais, avec des temps de retard plus ou moins grand et l'ex-Yougoslavie est là pour nous rappeler à la modestie. Le moins que l'on puisse dire est qu'il n'en est pas de même pour les peuples qui n'ont pas accédé à la modernité, là, les guerres civiles sont

une constante. Le problème qui se pose à l'Europe en particulier est de savoir si elle parviendra à faire accéder ses migrants pré-modernes à tous les aspects de la modernité ou si ces migrants mettront l'Europe dans l'état où sont les zones pré-modernes qu'ils ont quittées.

Un autre danger dérive des considérables et croissantes différences qui existent entre les conceptions du monde des gens ordinaires de la modernité avec celles d'une élite parmi les scientifiques, techniciens ... qui sont dans leurs domaines particuliers les créateurs de la modernité. Sans parler des scientifiques et techniciens de base, qui, en dehors de leurs champs de compétence, peuvent avoir une conception du monde simpliste, les gens ordinaires de la modernité lisent de moins en moins des livres qui font penser et passent de plus en plus de temps devant les images de la télévision qui font rêver ; ou plutôt, qui imposent des rêves, parfois de grande qualité, mais qui sont dans l'ensemble de qualité discutable, pour ne pas dire médiocre. Il est difficile d'apprécier si cette médiocrité peut avoir une influence déterminante sur l'esprit de la majorité des êtres humains. Les gens intelligents et instruits ont la faiblesse de croire que culture et intelligence mènent le monde. Au bout du compte, ce n'est pas impossible... Mais nous ne savons pas où et quand se situe le bout du compte et ce qu'il en coûte pour l'atteindre. Combien de drames avant que la théorie de Copernic et de Galilée soit reconnue, et d'ailleurs sommes-nous tous convaincus de cette réalité complexe ? À l'évidence, la sottise alliée à la cruauté a montré qu'elle était aussi une force qui faisait l'Histoire.

La modernité commence il y a trois ou quatre siècles en Europe où elle fut inventée et prit le nom de Philosophie des Lumières. Elle a connu un extraordinaire épanouissement en Amérique du Nord, où les États-Unis sont l'image même du succès de la philosophie des Lumières, et du succès de la cupidité. Certes, il y a de la violence aux États-Unis, mais leur première et dernière guerre civile, qui fut la première guerre moderne, s'est achevée en 1865. La modernité est plus récente ailleurs dans le monde, alors que dans certains points de la planète où la modernité exporte ses produits finis, elle n'existe pratiquement pas en tant que système de civilisation : les ethnies africaines ne se massacrent plus seulement à l'arme blanche, mais à la kalachnikov. Ce que l'on peut dire de la modernité par rapport aux civilisations qui l'ont précédée, c'est qu'elle est d'une grande complexité, car elle n'est pas fondée sur un récit unique qui aurait le monopole de l'explication du monde. C'est probablement grâce à cette complexité qu'elle s'est avérée extraordinairement créative et féconde. D'où le danger de voir se créer un monde bifide : une élite moderne libérée de tout récit qui dirigerait des peuples auxquels elle inculquerait un récit totalitaire. Peu de temps avant la victoire du nazisme en Allemagne, Fritz Lang a mis en scène ce cauchemar dans « Métropolis » (1927). A priori, l'islam semble bien placé pour jouer ce rôle. On en voit l'ébauche chez ces Saoudiens vacanciers, strictement wahhabites chez eux, qui viennent jouir de certaines libertés au Liban, en Europe, dans certains pays d'Asie et en Amérique du Nord tout en méprisant la civilisation qui leur permet ces libertés.

Ajoutons que l'immensité des problèmes que la modernité a permis de résoudre a ouvert les portes à l'immensité de ceux qu'elle a créés ou mis en lumière. En effet, si l'ignorance se permet d'avoir des certitudes absolues sur tout, ou presque, le savoir a l'étrange privilège d'avoir conscience de ses ignorances. Et cette conscience s'accroît au même rythme que celui des connaissances, car tout nouveau domaine ouvert à

l'intelligence nous met face à face avec nos ignorances, sans que nous puissions prévoir une fin à ce processus qui est le paradoxe du savoir. Il y a là une source d'angoisse existentielle. Ce vide existentiel est une des dimensions de la modernité, d'où l'usage de plus en plus fréquent des stupéfiants naturels et chimiques (antidépresseurs, tabac, alcool et autres drogues, ou recours à des idéologies totalitaires : drogues d'un type particulier, mais peut-être les plus dures). Ces stupéfiants sont utilisés par les individus souffrant des angoisses de la modernité, ou de ses angoissantes euphories : les courtiers des grandes banques rendus euphoriques par les sommes gagnées soutenaient leurs euphories et leurs rythmes de travail infernaux en usant de stupéfiants... ils ont fini par mener dans l'euphorie l'économie mondiale à la catastrophe. Pourtant, en dépit de tous ses ratés et de ses imperfections la modernité semble capable d'inventer des solutions alors que les systèmes prémodernes, anesthésiés par leurs absolues certitudes n'inventent rien ou presque rien depuis des siècles. De toute façon, la réponse au vide existentiel n'est ni dans l'invention de nouveaux « paradis artificiels », ni dans un bond en arrière vers les idéologies totalitaires. Le vingt et unième siècle semble destiné à être celui de l'affrontement entre les peuples qui acceptent la modernité et ses risques, qui cherchent et découvrent des solutions complexes imparfaites, mais perfectibles aux problèmes créés par la modernité ; et les peuples qui, porteurs d'une idéologie simple, un récit, considèrent qu'ils ont réponse à toutes les questions.

Ce n'est pas la première fois que la modernité rencontre cette opposition idéologique : le communisme, le nazisme ont, en leur temps, et assez brièvement, tenté de briser la modernité : ou, plutôt, ils ont tenté d'en acquérir les biens matériels, sources de puissance, sans accepter le principe de critique généralisée, qui est le moteur invisible du système. Au bout du compte, la modernité les a brisés, mais à quel prix !

Le thème de cet essai étant présenté, il faut que l'auteur dise d'où il parle, car si le livre se présente sous la fausse objectivité de la chose devant soi, il s'agit après tout d'un récit de plus, un récit qui toutefois explique et annonce la fin des récits. L'objet écrit est l'expression visible d'un auteur qui n'a pas l'ubiquité de son livre. Pourtant le livre montre du doigt son auteur avec insistance. Dire d'où l'on parle est une nécessité propre à la modernité. À partir du moment où l'on sait qu'il n'y a pas de certitude absolue, d'objectivité sans failles, mais un processus imparfait par lequel une raison qui s'efforce d'être rigoureuse découvre des vérités qui seront utilisées par d'autres raisons pour en montrer l'imperfection, il n'est plus possible de détacher l'objet de ses conditions de production. Il faut que, connaissant ces conditions de production, chaque consommateur puisse se livrer à la critique de l'objet. Est-ce pour cela que certains, je pense à Max Weber, parlent d'un « désenchantement du monde » ? Je dirais alors qu'ils n'ont pas compris le miracle sublime qu'est la modernité : enfin libérés de la perfection, nous pouvons humaniser l'univers, et, par ce processus nous humaniser nous-mêmes. Le temps des récits est fini, voici venu le temps des histoires pour le plaisir d'exercer notre liberté de penser... pour amoureusement jouer avec le monde et le transformer. Le vide existentiel invite chaque être humain à prendre la liberté de partir à la recherche de son âme. Au mieux, les religions sont des guides sur ce chemin de la liberté ; au pire, elles sont des prisons des peuples et des individus.

Je vais dire d'où je parle, non pour expliquer le contenu de la parole, mais son origine. Je suis métis, Français, mâle de sexe et hétérosexuel, je sais que ce n'est pas

bien vu en ce moment dans les milieux de la gauche bien-pensante (encore que brièvement mon métissage n'a valu un préjugé favorable), mais je fais avec. J'ai eu, en outre, la chance de recevoir une solide formation intellectuelle dans l'université française que j'ai quittée avec deux maîtrises. Puis, j'ai passé quelques années à faire de la recherche dans une institution prestigieuse. Enfin, j'ai quitté l'univers théorique pour faire pendant de nombreuses années de « la diplomatie de terrain », en contact direct avec les conflits qui ont ensanglanté la planète. Ce métier m'a permis de vivre dans les endroits les plus reculés et les plus étranges, côte à côte avec les victimes, tout en négociant parfois, à mes risques et périls, avec les bourreaux. J'allais oublier mon vice principal : je crois en Dieu ! Cette vie fut un long voyage, dont les enseignements méritent de subir l'épreuve finale de l'œuvre d'art.

Le travail artistique est toujours une invitation au voyage au centre de la Terre pour, selon l'adage alchimiste, en rectifiant, trouver la pierre philosophale... (J'aime cette métaphore maçonnique...). Placé sous le signe du voyage, il est normal que cet essai débute par Homère que je considère, à la fois, comme un ennemi et un des pères de la modernité. Il se poursuivra par une étude du Coran, considéré comme une œuvre littéraire fondamentalement hostile à la modernité.

Iliade, Odyssée, Coran : le même paysage textuel livré en traductions, desséché par le temps (et les puristes diront : « desséché par la traduction »), que le miracle de la lecture pare soudain d'un nouveau printemps. Comme si le texte, en lui-même, était porteur d'un pouvoir d'imagination qui ne demande qu'un regard pour s'animer. Tous les textes anciens ne portent pas ce miracle, mais plusieurs générations d'êtres humains accordent ce pouvoir surprenant à l'Iliade, à l'Odyssée, au Coran. Je n'ai pas l'intention d'élucider l'énigme, mais d'essayer de la comprendre. Il y a dans l'Iliade et l'Odyssée la trame des profondeurs de la culture d'un peuple... tout comme dans le Coran. Ce sont des livres que des générations reprennent et se transmettent. Les enfants les répètent pour apprendre à lire. Ces livres ne sont pourtant pas le reflet objectif de la culture réelle des peuples qui les pratiquent, car les cultures sont changeantes, elles produisent dans le temps une lecture du même texte qui génération après génération est différente. Je ne réussirai pas à élucider le mystère du lecteur. Peut-on savoir ce qu'il pense par ses actes lorsqu'il imite le livre ? Ce que j'ai appelé un mimétisme coercitif à voie unique ? Bien peu... nos actes sont souvent contradictoires, parfois meilleurs que nos raisons apparentes et parfois pires. Le livre est donc le repère le plus objectif d'une connaissance incertaine.

Mon seul point fixe dans mes incertitudes est que le texte demeure inchangé (ou presque) et qu'il exerce une fascination telle que les changements de temps et de lecteurs ne le rendent pas obsolète. Si la lecture du même texte change dans le mystère du lecteur, cette mutation n'est pas à ma portée. Étrange phénomène qui dure depuis quelque trois mille ans pour l'Iliade et l'Odyssée, et presque 1400 ans pour le Coran. Pourquoi ? Et quelles cultures ont surgi des peuples changeants face à ces textes invariants ? Je sais qu'il n'est pas bon de poser des questions auxquelles on ne donnera pas de réponses... mais sans questions nous n'allons nulle part ; et puis, les questions sont des jalons sur la route pour que nous puissions nous perdre sans inquiétude.

## 2 - Homère et la modernité

Pour l'Iliade et l'Odyssée j'ai utilisé les traductions que propose l'édition de la Pléiade (1955) : Robert Flacelière pour l'Iliade, Victor Bérard pour l'Odyssée. Les citations sont référencées selon le chapitre, en chiffre romain, et les vers selon la numérotation en chiffres arabes. Pour les citations du Coran, j'ai suivi la traduction et la numérotation de Régis Blachère (1956), éditions Maisonneuve et Larose, mais en utilisant des chiffres arabes pour donner la sourate, puis le ou les versets. Blachère donne une double numérotation aux versets : le premier chiffre renvoie à la vieille édition Flügel, le second à celle du Caire. Il m'est arrivé d'utiliser parfois la numérotation et la traduction de Kasimirski (1840), elle n'est pas toujours différente de celle de Blachère.

L'Iliade est, essentiellement, un récit de guerre entre populations de même langue et de même religion, dont les élites se connaissent, se fréquentent, ou se sont fréquentées en diverses occasions. Langues mises à part, c'est ce que furent toutes les guerres européennes ainsi que ce que l'on appela « la guerre froide ». Dans l'Iliade, le *casus belli* est l'enlèvement d'une femme, Hélène, née d'une mortelle, Léda, fécondée par un dieu, Zeus en personne, qui pour l'occasion avait pris la forme d'un cygne. Il n'y a pas, chez les Grecs, de séparation nette entre le divin et l'humain, la séparation est relative, elle permet une communication erratique, irrationnelle, mais réelle entre les dieux et les hommes. L'Iliade et l'Odyssée sont la chronique des relations entre ces mondes séparés, mais communiquant de façon continue. De plus, l'esprit grec est avant tout un esprit du concret, c'est pourquoi la mythologie grecque est un effort permanent pour donner consistance à une conception du divin qui, coulant des sources du Gange, est essentiellement anthropomorphe : les dieux parlent le grec des hommes, mais ils ont aussi un langage particulier, par exemple ce que les hommes nomment Scamandre (un fleuve qui coule près de Troie) les dieux le nomment Xanthe ; les dieux ont un corps qui peut être blessé, mais qui n'est pas mortel ; circule dans leurs veines non pas du sang, mais un liquide nommé *ichor* ; ils mangent de l'ambrosie et boivent du nectar et non les mets et boissons ordinaires des hommes ; ils volent aussi bien que Superman ; etc., etc.

C'est pourquoi les dieux grecs prennent la forme qu'ils veulent, et même celle d'un mortel, humain ou animal, lorsqu'ils veulent intervenir dans les affaires humaines, ou assouvir une passion amoureuse. En bref, les dieux grecs sont une explication du monde à la fois humaine et surhumaine. En ce sens, Iliade et Odyssée sont de parfaites représentations de cette interpénétration des mondes humains et divins. Hélène, mortelle, mais fille de Zeus, est parfois appelé par le poète de l'Iliade « cette femme divine » ou « Hélène aux bras blancs » (termes souvent utilisés pour décrire les déesses), sa beauté légendaire est la cause de la guerre. Son enlèvement a été perpétré par un des fils du roi Priam le souverain de la ville de Troie, aujourd'hui en Turquie. L'acte est grave, car il viole les règles de l'hospitalité, sacrées chez les Grecs comme chez les Arabes.

En effet, reçu en invité par Ménélas, Pâris lui a volé sa femme. Toutefois, le kidnappeur, Pâris, n'est qu'à demi responsable de son acte que les déesses ont provoqué de la façon suivante : une déesse maléfique, la Discorde, a lancé une pomme lors d'un banquet de mariage dans l'Olympe : celui d'un mortel nommé Pélée

et d'une immortelle, Thétis. Les époux sont les futurs parents du héros Achille. Sur la pomme était écrit « à la plus belle ». Cela créa de la discorde chez les déesses qui toutes voulaient la pomme. Finalement, trois déesses importantes poursuivirent le débat de façon opiniâtre : Héra (l'épouse légitime de Zeus), Athéna, et Aphrodite. Nulle ne voulant céder, elles firent appel à Zeus, mari volage qui ne voulait déplaire à personne et surtout pas à sa femme archi trompée. Il les renvoya à un mortel « beau comme un dieu » qui pourrait les départager. C'était Pâris, berger des troupeaux de son père Priam, le roi des Troyens. Dans sa bergerie, Pâris vivait alors en union libre avec une nymphe. Les déesses vont voir le berger. Pour remporter l'élection de miss Olympe, chacune offre au juge Pâris ce qu'elle peut offrir selon son domaine réservé : Héra, épouse du plus puissant des dieux, offre les empires d'Europe et d'Asie ; Athéna, déesse sagace et guerrière, lui offre la conquête de la Grèce (Troie est en Asie) ; Aphrodite lui offre la plus belle femme du monde, Hélène, femme légitime de Ménélas, le frère du roi des Atrides (des Grecs, les Spartiates, qui vivaient sur le territoire de la Grèce d'aujourd'hui). Ce roi s'appelle Agamemnon. Pâris choisit la plus belle femme du monde, et offre la pomme à Aphrodite qu'il désigne ainsi comme « la plus belle » parmi les déesses. Le choix de Pâris, qui délaisse la gloire au profit de l'amour est un choix sympathique que le poète de l'Iliade réprovoque (XXIV, 28) « Lors dans sa bergerie elles étaient venues, mais il leur préféra celle qui lui fit don de l'amère luxure. » *Amère luxure*, voilà une cooccurrence que le christianisme rendra obligatoire comme si les mésaventures du sexe en Occident commençaient chez un poète grec à l'esprit plutôt leste par ailleurs ! Si le choix de Pâris fut sympathique, il était lourd de conséquences : une pomme, symbole de la découverte de *l'amère luxure* à l'origine des problèmes de l'humanité se retrouvera, plus tard, dans la Bible. De dépit, Héra et Athéna décident de détruire Troie, la ville d'où Pâris est originaire. La jalousie, un des sentiments élémentaires des êtres vivants, est une constante de la mythologie grecque et des théologies des « gens du Livre », pour reprendre une expression du Coran qui se réclame de la tradition biblique pour, selon les musulmans, la porter à sa perfection finale. On remarquera que si les déesses, certes poussées par la Discorde, n'étaient pas venues tenter Pâris de la sorte, la guerre de Troie n'aurait pas eu lieu, et le berger troyen aurait passé des jours heureux avec la nymphe Oenone. Cela dit, on admettra que ce *casus belli* a plus d'allure, de panache que l'assassinat, à Sarajevo, d'un archiduc chasseur obsessionnel obsédé par son rang dans la famille impériale autrichienne. Dans son château à Konopiště près de Prague, les trophées de chasse sont partout, avec lieu et date de l'abattage de la bête, c'est tout juste si François-Ferdinand n'a pas fait monter en trophée les cornes de son premier escargot (Gratz 28-06-1868). Sarajevo, c'est un peu « le chasseur chassé », (Sarajevo 28-06-1914) avec pour conséquence la grande chasse à l'homme qui mit à bas l'Europe, après une mobilisation enthousiaste... comme les Grecs rassemblés par Agamemnon.

En réponse à l'insulte faite à son frère, le roi Agamemnon a dressé une armée d'invasion recrutée chez ses alliés qui, presque tous, avaient été des prétendants de la belle Hélène. Pressentant dans la beauté de sa fille (qui « biologiquement » était celle de Zeus) une source de problèmes, le mari de Lédè, le roi Tyndare (qu'un chrétien à l'esprit critique peut voir comme un précurseur profane de notre saint Joseph), avait exigé, avant de choisir parmi les prétendants, que tous jurassent devant lui qu'ils défendraient et protégeraient le futur mari d'Hélène. Fidèles à leur serment, les Grecs ont donc été unanimes, ou presque, à suivre l'ordre de mobilisation générale d'Agamemnon. Alors, depuis dix ans, offensives et contre-offensives se succèdent

sans résultat probant pour un camp ou pour l'autre. L'Iliade est très largement un récit de guerre, où les dieux ayant fait des enfants des deux côtés sont divisés dans leurs soutiens aux deux camps.

D'une part le récit présente les moyens de locomotion, les armes, les stratégies, et l'esprit des combattants. D'autre part, la guerre est montrée sous un jour à la fois glorieux et pitoyable. Ces perceptions ambiguës ont traversé le temps et nous rendent le texte proche : le dieu de la guerre, Arès (il participe aux combats du côté des Troyens), est toujours appelé « le dieu des pleurs », ou encore « le dieu homicide », ailleurs (X, 30) le texte dit : « l'effroyable guerre à la gueule béante ». Pourtant la guerre est aussi décrite comme un événement passionnant, qui apporte la gloire aux guerriers. Deux guerriers qui ne sont plus très jeunes dialoguent, l'un répond à l'autre (XIII, 248-282) : « Je suis au premier rang toujours, dans le combat qui donne gloire aux hommes... », cette expression « le combat qui donne gloire aux hommes » revient souvent dans l'Iliade et son esprit imprègne tout le texte ; Zeus lui-même emploie l'expression. Pourtant, ce n'est pas sans réserve que le poète décrit les combats, même s'il le fait avec une sorte de fougue enthousiaste (XIII, 323-357) : « Comme, en pleine tempête, on voit les vents sonores, un jour où la poussière abonde sur les routes, la soulever pour en former un grand nuage : de même la bataille en un point se concentre. Tous brûlent en leur cœur de se faire périr l'un l'autre dans la foule à la pointe du bronze... » Cette évocation lyrique s'achève par la destruction de son propre enthousiasme (XIII, 323-357) : « Qu'il serait endurci, l'homme qui, contemplant leur douloureux labeur, loin de s'en affliger, y prendrait du plaisir ! » C'est bien là notre problème, les Occidentaux aiment l'illusion lyrique de la guerre, sauf quand ils en meurent. De leur côté, les musulmans pieux voient dans la mort « sur le chemin d'Allah », en service commandé dans la guerre sainte, l'assurance d'une éternité paradisiaque. Pourtant, face à l'histoire universelle, et pour tout le monde, il arrive que le combat et ses conséquences soient inévitables.

On relèvera dans l'Iliade cette description horrifique et inoubliable du champ de bataille qui éveille les échos de Tolstoï (Borodino), Stendhal (Waterloo) ou Barbusse (14-18), **etc.** (XI, 139-174) : « D'innombrables chevaux à la fière encolure, dans le champ du combat, font heurter leurs chars vides ; de leurs bons conducteurs ils regrettent l'absence, et ceux-ci gisent là, sur le sol étendus, aux vautours désormais plus chers qu'à leurs épouses. » Inoubliables sont aussi les lamentations du vieux guerrier Nestor alors qu'il parle de sa guerre de Troie au fils unique d'Ulysse, le jeune Télémaque (Odyssée, III, 96-130) : « Là-bas ont succombé les meilleurs de nos gens. Oui ! c'est là-bas que gît Ajax, cet autre Arès ! là-bas que gît Achille ! là-bas que gît Patrocle, un dieu par la sagesse à l'heure du conseil !... et là-bas gît aussi mon fils, mon intrépide et robuste Antiloque, le roi de nos coureurs et de nos combattants !... Car nous avons connu ces maux et combien d'autres ! Quel homme, avant sa mort, aurait jamais le temps de les raconter tous ? » Le vieux soldat survivant lance un défi à la littérature, comme toujours. Il exprime dans sa lamentation cet esprit héroïque, traumatisé et désespéré qui se répète chez tous les « anciens combattants » des guerres européennes... et des autres. Ceux qui « en ont trop vu » et n'ont pas les mots pour dire le cauchemar qui les réveille hurlant : « Les chars arrivent ! », ou « À la baïonnette ! »

Dans l'Iliade, le char de guerre n'est pas une arme à proprement parler, c'est le moyen de locomotion des rois et des chefs les plus prestigieux qui gagnent en char la

zone des combats pour lutter à pied, dans la mêlée (VI, 103) : « Aussitôt, de son char, il saute à terre, en armes. Il s'élance à travers l'armée, en brandissant ses javelots aigus ; il stimule chacun au combat et réveille ainsi l'affreux carnage. » Tout au plus, peut-il arriver qu'à partir du char soient lancés des javelots ou des flèches (XI, 502) : « Hector est là, semant l'effroi parmi la foule avec sa javeline et l'élan de son char ; il dévaste les rangs des jeunes Achéens. »

Chez les plus riches des rois le char est à deux places, un cocher le conduit qui participe au combat, mais aussi garde le char pour être prêt à récupérer son maître après ou pendant la bataille, par exemple (XI, 249-285), le roi Agamemnon ayant été blessé : « Sur son char il s'élance, il commande au cocher de gagner les nefs creuses... ». Les nefs creuses sont un autre moyen de locomotion ; selon leurs dimensions, ces navires peuvent transporter de cinquante à cent hommes, des avirons les meuvent ainsi qu'un grément. Ils permettent le ravitaillement des troupes, car c'est à leur bord que les Grecs mènent des razzias dans toute la région. Homère décrit les navires halés sur la plage de sable où ils gisent à sec comme des baleines à bosse échouées sur une plage d'Australie. Il y a environ un millier de nefs, soit une armée de près de cent mille hommes. Le campement des guerriers grecs est établi le long de ces « nefs creuses » que lors d'une attaque les Troyens seront près de détruire par le feu. La ville de Troie est assez proche du rivage, mais assez éloignée pour faire face à une grande plaine découverte où coulent deux fleuves entre lesquels les combats sont livrés. Dans le récit, un de ces fleuves, le Scamandre est divinisé, il demande à Achille de ne plus massacrer les Troyens près de son cours (XXI, 217) : « Je ne sais plus par quel chemin porter mes flots jusqu'à la mer divine, tant je suis dans mon lit par ces morts encombré ! Et tu ne cesses, toi, d'abattre et de tuer ! Allons, l'horreur me prend : chef de guerriers, arrête ! »

Que l'on me permette un bref aparté : la nature révoltée contre les crimes des hommes, un journaliste l'a vu à Phnom Penh. Peu de temps après la chute des Khmers rouges il n'y avait plus d'oiseaux dans la ville. Alors que dans toutes les villes de l'Asie on entend, surtout à l'aube, les oiseaux chanter, les aubes de Phnom Penh étaient silencieuses. Les oiseaux avaient fui les horreurs des hommes. Fin de l'aparté.

Achille donne une réponse dilatoire au fleuve et continue son massacre, alors le fleuve se dresse contre lui et le poursuit pour l'anéantir. Achille a peur, il fuit, il se lamente, mais dans ses lamentations il garde l'orgueil de son rang (XXI, 251-287) : « Ah ! j'aurais mieux aimé périr du bras d'Hector, le plus vaillant des preux qu'a nourris cette terre : c'est un brave du moins qui aurait pris ma vie, et c'est un brave aussi qu'il aurait dépouillé. Mais mon sort maintenant est de mourir ici d'une mort pitoyable, étouffé par les eaux de ce terrible fleuve, comme un jeune porcher noyé dans le torrent qu'il passe un jour d'orage. » Le héros ne veut pas mourir comme le tout-venant. Pourtant, après sa mort Achille aura une vision beaucoup plus modeste de sa position dans l'univers... que l'on compare avec ce qu'il dit à Ulysse qui rencontre le héros lors de son voyage aux enfers (Odyssée XI, 479-521) : « Oh ! ne me farde pas la mort mon noble Ulysse ! J'aimerais mieux, valet de bœufs, vivre en service chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand-chère, que régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint ! » Quelle contradiction ! Quelle magnifique incohérence ! Et quelle ouverture sur la complexité du monde et des êtres ! Il n'y a aucune glorification de la mort chez les Grecs. Achille appelle les morts les « fantômes insensibles des humains épuisés », et c'est en s'abreuvant du sang des bêtes sacrifiées que, comme des



vampires du pays de Dracula, ils prennent un peu de force ! Rien de glorieux, et pourtant la mort est acceptée si l'honneur de l'homme en dépend. Pas celui des femmes, car dans les sociétés archaïques les femmes sont épargnées afin que fécondées par les vainqueurs elles accroissent la puissance du clan en nombre de guerriers. C'est la raison pratique pour laquelle dans toutes les sociétés primitives les femmes sont un butin de guerre. On observe le même type de comportement chez les clans de chimpanzés qui entrent en guerre : ils tuent les mâles et fécondent les femelles.

Achille vantant sa valeur pour son camp s'écrit (Iliade IX, 302-340) : « J'ai passé tant de nuits [...] à combattre des preux pour leur prendre leurs femmes ! » La belle contradiction des Grecs est dans le fait que c'est la mort consciente d'un homme vivant qui est glorifiée, alors que la mort abstraite et générale, l'après-vie, est méprisée. Au contraire du christianisme, et de l'islam où le Coran ne cesse de vilipender ceux qui préfèrent la « vie immédiate » au détriment de la « vie dernière », celle que les chrétiens appellent la « vie éternelle ». Un autre aspect transparait dans l'œuvre d'Homère : la détermination du héros face à sa mort qu'il connaît par avance grâce à un songe, une prophétie, ou grâce à la confiance d'un dieu ou d'une déesse. La mort c'est le destin qui semble se confondre avec ses auxiliaires que sont les Parques, et auxquelles les dieux sont aussi soumis que les humains. Une seule différence : les dieux ne meurent pas. Grâce à sa mère, la déesse Thétis, Achille connaît son destin, il sait qu'après avoir tué Hector, il mourra à son tour.

Adviendra ce qui avait été annoncé : Achille tuera Hector, puis, une flèche de Pâris l'atteindra au talon, la seule partie vulnérable de son corps. Cet élément du récit ne se trouve pas dans l'Iliade où il n'est qu'évoqué, mais dans l'Enéide de Virgile rédigé dans les années trente avant Jésus-Christ, donc bien plus tard que l'Iliade. Pourquoi le héros meurt-il ? La réponse est plus simple qu'il ne le paraît. Le héros meurt pour son honneur, pour ne pas faillir à la loi du combat : tuer ou être tué. Ce jeu à somme nulle est bien décrit dans l'Iliade par les guerriers allant au combat (XIII, 323-357) : « Nous verrons bientôt si nous procurerons la gloire à quelqu'un d'autre, ou si nous l'obtiendrons, nous, aux dépens d'autrui ».

Le héros meurt donc pour lui-même et pour personne d'autre. Il meurt pour son honneur, dont les témoins de sa mort rendront compte aux vivants qui en transmettront le souvenir. Le héros ne meurt pas pour une après-vie parée d'éclat, comme peut le faire le chrétien, et plus encore le musulman pour lequel mourir « sur le chemin d'Allah », c'est-à-dire *inter alia* mourir en faisant « la guerre sainte » est une obligation. Un exemple, mais ils sont très nombreux, sourate 8, versets 17 et 18 :

« [Croyants !,] vous n'avez donc point tué [ces infidèles], mais [c'est] Allah [qui] les a tués. Tu n'as point visé quand tu as visé. C'est Allah qui a visé afin de faire éprouver aux Croyants une faveur [venue] de Lui. Allah est audient et omniscient. Voilà [votre sort. Sachez] qu'Allah va réduire à rien le stratagème des Infidèles ! »

Puis vient la récompense, sourate 9, verset 112/111 :

« Allah a acheté aux croyants leurs personnes et leurs biens, contre don à eux du Jardin. Ils combattent dans le Chemin d'Allah. Ils tuent ou sont tués. Promesse

[solennelle] !, devoir pour [Allah énoncé] dans la Thora, l'Évangile et la Prédication ! Or qui donc, mieux qu'Allah, tient bien son pacte ? Réjouissez-vous de l'allégeance que vous avez conclue avec Lui ! C'est là le Succès Immense. »

Le « Jardin », le « Succès Immense », c'est le paradis, la « vie dernière » promise à ceux qui meurent dans la guerre sainte. La pensée européenne dominée par la bien-pensance de gauche refuse de faire le lien entre ces versets du Coran et la déclaration habituelle des terroristes après une action revendiquée : « Vous perdrez cette guerre, car vous aimez la vie et nous aimons la mort », lancé par Osama ben Laden ce thème issu du Coran a été diffusé par les terroristes comme un slogan publicitaire et religieux.

Il arrive que la bien-pensance de gauche cite ce slogan, qui rappelle le cri des fascistes espagnoles : « *Viva la muerte* », sans toutefois s'interroger sur le lien qui existe entre le slogan terroriste et le Coran. Cela permet d'éviter de révéler le rôle de la violence dans l'islam et de faire du terrorisme musulman un avatar des totalitarismes du XXe siècle, tous en effet fascinés par la mort. Il y a là un refus de voir le réel. Le totalitarisme musulman n'est pas un totalitarisme ordinaire, il est religieux, fondé sur le message coranique il cherche à bâtir une théocratie sur le modèle du Califat turc d'autrefois qui avait réussi à coloniser une partie de l'Europe et à capturer des esclaves un peu partout. Ce mouvement religieux utilise pour parvenir à ses fins une série de techniques, dont le terrorisme pratiqué par ses petits soldats de la guerre sainte n'est qu'un moyen parmi d'autres pour parvenir à ses fins. Nourris du message coranique, ces petits soldats de la guerre sainte rêvent de mourir pour leur foi et jouir de ce que le Coran appelle « la vie dernière », celle de l'éternité biblique.

Rien de tel chez les Grecs anciens où l'après-vie est terne. Dans l'Odyssée, elle est ainsi décrite par Tirésias auquel Ulysse rend visite dans les enfers (XI, 88-124) : « Pourquoi [...] venir voir les morts en ce lieu sans douceur ? » C'est le contraire dans le paradis musulman, ou le croyant reçoit les délices promises par Allah : beaux vêtements, bijoux, doux sofas, sources fraîches, vin qui n'enivre pas servi par des éphèbes, présence de femmes toujours disponibles et dont la virginité est renouvelée après usage. C'est un paradis plutôt conventionnel et pour hommes, à moins que les éphèbes soient pour les dames... mais le Coran ne le dit pas. Ce n'est que récemment que l'islam a admis les femmes dans un rôle de combattantes, et de martyres si elles sont musulmanes. Dans les sociétés dominées par un récit unique, longtemps les femmes furent exclues de la guerre sinon comme butin, comme chez Homère, comme chez les chimpanzés. Étrange façon pour les musulmans de faire entrer la femme dans la modernité. Car la femme appelée à mourir pour ce qu'elle considère comme son honneur, ou sa foi, c'est un aspect de la modernité. On voit le phénomène apparaître dans Sophocle avec le duel entre Créon et Antigone, puis il y a Jeanne d'Arc...le phénomène se poursuit avec Racine qui trouve ses héroïnes tragiques dans l'antiquité grecque, ce qui nous conduit, j'allais dire naturellement, à Carmen universalisée par Bizet.

Le cas de la Carmen de Bizet est fascinant en raison, certes, du fait que la musique vient comme dans la tragédie antique souligner l'intensité de l'action, procédé repris par le cinéma. Mais de plus, la Carmen de Bizet Mérimée est exemplaire dans sa modernité : elle meurt pour son honneur de femme libre d'aimer qui elle le veut et de cesser d'aimer quand elle le veut. Elle meurt alors qu'un système oraculaire (les

cartes) lui a annoncé sa mort, comme un héros homérique. Carmen ne meurt pour personne d'autre que pour elle-même, comme un héros de l'Iliade. Est-ce à dire que les héros sont sans peur ? Nenni ! La fuite des héros, leur peur, est un thème récurrent de l'Iliade : Achille, Hector, Agamemnon, Idoménée, Pâris ... tous, à un moment ou à un autre des combats prennent peur et s'enfuient, surtout lorsque la partie adverse est secourue par un dieu. Entre récits producteurs de certitude, et modernité créatrice de fécondes incertitudes, l'Iliade et l'Odyssée ne cessent de balancer.

Les armes utilisées par les guerriers grecs de l'Iliade et de l'Odyssée sont celles auxquelles les tableaux de David et les films « péplum » nous ont habitués. Un des derniers nés de ces films, « Troie » vue par Hollywood en 2004, est assez fidèle à l'esprit du livre (même s'il donne d'Agamemnon une vision sans nuances). L'armement traditionnel y est montré avec exactitude et Brad Pitt campe un Achille très crédible, bien que sa sentimentalité soit un peu appuyée ... Ce qui pourtant est bon dans ce film superficiel, c'est la volonté des concepteurs de recréer par l'image le souffle de l'épopée. Une erreur pourtant : dans le film les Troyens montent à cheval comme des cowboys. Or il n'y a qu'une seule scène de chevauchée dans l'Iliade, lors d'une opération commando nocturne d'Ulysse et de Diomède qui massacrent des guerriers thraces endormis et volent leurs chevaux (X, 454-525). Il y a trois mille ans, les Grecs ne faisaient pas la guerre à cheval comme le feront les cavaleries plus tard. Les Grecs des temps homériques utilisaient les chevaux attelés à un char, comme les Égyptiens, mais pas en unités de cavalerie. L'Iliade semble indiquer qu'en matière de connaissances équestres, les Troyens étaient plus avancés que les Grecs. Une erreur donc dans ce film, une erreur et une omission : aucune scène où figurent les interventions des dieux et des déesses de l'Olympe alors qu'il s'agit d'un des thèmes clefs de l'Iliade.

Dans les combats menés devant Troie, l'armement défensif, outre les cuirasses, casques, etc., comporte aussi un bouclier. Celui qui sera forgé par le dieu souterrain de l'artisanat, Héphaïstos, porte sur sa face extérieure un véritable dessin animé de scènes de vie dans la Grèce ancienne, nous y reviendrons. Le bouclier est demandé à Héphaïstos par la déesse Thétis qui fut forcée par Zeus d'épouser un mortel, Pélée, avec lequel elle a conçu un fils, Achille.

Afin de protéger ce fils, dont elle connaît le destin funeste, Thétis demande au dieu de forger, outre le bouclier (Iliade, XVIII, 452-484) : « Un casque, des jambarts – de beaux jambarts, munis de leurs couvre-chevilles - ainsi qu'une cuirasse ». À ces armes défensives s'ajoutent les armes offensives, elles sont en bronze, le fer est mentionné comme une rareté et un produit de luxe par Homère. Les armes des combattants sont les suivantes : arcs et flèches ; frondes (elles ne sont mentionnées que deux fois dans l'Iliade) ; javelots et javelines ; lances ; épieux (ils sont utilisés dans le combat face à face et ne sont lancés qu'en cas d'opportunité) ; pics à deux pointes ; longs glaives thraces ; massue en fer ; cailloux. L'usage des cailloux donne une idée de la sauvagerie des combats (XVI, 565-600) : « Comme Épigée alors va toucher Sarpédon, l'illustre Hector l'atteint d'une pierre à la tête, et, sous le casque lourd, la tête en deux se fend. » Ou encore (XVI, 710-746) : « Patrocle, quant à lui, de son char saute au sol, l'épieu dans la main gauche ; de la droite, il saisit une pierre brillante, rugueuse, que sa paume et ses doigts enveloppent. » Il convient de noter que ce geste ressemble à celui du discobole... le récit continue : « Il la lance avec force, et ce coup n'est pas vain : la pierre aigüe atteint en plein front Cébrion, cocher d'Hector,

bâtard de l'illustre Priam, qui du char tient les rênes. L'homme a les deux sourcils fracassés par la pierre, que l'os n'arrête pas. Les yeux de Cébriion tombent au sol, devant ses pieds, dans la poussière. » C'est rude, et l'on peut facilement multiplier les images glauques qui fusent dans chaque scène de combat (XIII, 430-465) : « Le javelot lui reste enfoncé dans le cœur, qui fait, en palpitant, vibrer le bout de l'arme » ; (XI, 139-174) : « Hippolochos veut fuir, il bondit hors de son char ; sur le sol aussitôt, Agamemnon le tue, puis, avec son épée, il lui tranche les bras et lui coupe la tête, qu'il envoie, à travers la foule des guerriers, rouler comme un billot. » Ou encore (XX, 471-503) : « La rampe, autour du char, et l'essieu, par-dessous, sont tout entiers rougis du sang que font jaillir en mille éclaboussures les sabots des coursiers et les jantes des roues. » C'est rude, mais pas plus que les massacres qui aujourd'hui se commettent en Afrique, dans le monde musulman, ou dans les pays où la « guerre sainte » est pratiquée. Les policiers et pompiers traumatisés qui ont ramassé les corps des victimes de l'attentat du 11 septembre 2001 à New York ont vu pire.

Cela pourra sembler surprenant, mais comme dans l'Olympe où, blessés par des hommes, les dieux vont se faire soigner, l'armée grecque possède un service médical, sommaire il est vrai puisqu'il ne compte que deux médecins officiels : Podalire et Machaon. Toutefois, avant d'être des médecins ces hommes sont des guerriers qui, avant d'intervenir médicalement, doivent être retirés du combat. Leurs pratiques médicales sont assez frustes. Pour retirer une flèche dans le corps de Ménélas, Machaon opère de la façon suivante (IV, 213-214) : « du ceinturon bien clos, vite, il tire le trait, dont les barbes pointues, sous son effort, se brisent ; ôtant le ceinturon brillant, puis, au-dessous, la ceinture et la cote, œuvre des forgerons, il met à nu la plaie, à l'endroit où le trait douloureux a frappé ; il en suce le sang, puis sur elle répand, dans les règles de l'art, des baumes lénitifs, que son père autrefois a reçus de Chiron qui voulait lui complaire. » Il faut croire que Ménélas était très protégé par les dieux pour survivre à une opération qui ignore tout des travaux de Pasteur sur l'asepsie. Cela ne signifie pas qu'empiriquement ces médecins aient été dénués de toute efficacité puisque les Grecs leur accordent un intérêt pratique clairement exprimé dans le texte. On le voit lorsque le médecin Machaon est lui-même blessé au cours d'un combat, Idoménée, chef des Crétois et guerrier prestigieux dit à un autre guerrier célèbre (XI, 503-539) : « Nestor, fils de Nélée, honneur de l'Achaïe, va, monte sur ton char, emmène Machaon, et pousse vers les neufs tes forts chevaux en hâte : un médecin, à lui tout seul, vaut beaucoup d'hommes, pour extraire des flèches et sur chaque blessure étendre des onguents. » Comme on le voit, les blessés sont évacués par les chars, le leur s'ils en ont un, celui d'un roi riche s'ils n'en ont pas. C'est ainsi qu'Ulysse, roi d'une île trop pauvre en pâturages pour élever des chevaux, blessé est secouru par Ménélas (XI, 469-502) : « Puis Ménélas, prenant Ulysse par la main, le fait sortir de la mêlée en attendant que son cocher conduise auprès de lui son char. »

La stratégie ne joue pas un grand rôle dans les combats. C'est un choc frontal, où s'affrontent la force, l'habileté et le courage des individus. Cette époque archaïque est appelée par les poètes « le temps des héros », le terme est également utilisé vers 700 av. J.-C. par Hésiode, un contemporain d'Homère. On en trouve un écho surprenant dans la Bible (Genèse 6, 1, 2 et 4). Dans l'Iliade, ces héros sont à la fois glorifiés, et dénoncés pour leur cruauté à travers les nombreuses critiques adressées au héros par excellence : Achille. Achille est le fils de Pélée, un mortel, et d'une déesse, Thétis. En raison du nom de son père, Achille est parfois appelé le Péléide. Alors qu'il le décrit

massacrant tous les Troyens sur son passage, le poète ajoute (XX, 502-503) : « Le Péléide aspire à la plus haute gloire. Ses redoutables mains de sang et de poussière à la fois sont souillées. » On se souviendra peut-être des images atroces d'un Palestinien exhibant ses mains dégouttantes du sang d'un soldat israélien massacré. Même les dieux, Apollon en particulier, dénonceront Achille comme un fou, brutal et sans mesure. Pourtant avant de partir pour la guerre, son père, Pélée, lui avait dit (IX, 222-259) : « Le succès, mon enfant, si tu peux l'obtenir, c'est Pallas, c'est Héra qui te le donneront, mais il dépend de toi de contenir ton cœur altier dans ta poitrine. Car la douceur vaut mieux. » Parler de douceur à Achille... autant demander à un lion affamé de devenir végétarien. Pourtant, si Achille semble a priori unidimensionnel, car déterminé par un monstrueux sens de l'honneur qui devient vengeance aveugle s'il juge que l'on y a attenté, le secret d'Achille est dans sa sentimentalité : elle éclatera en vengeance féroce après la mort de son ami Patrocle, elle s'exprime de façon plus subtile dans l'amour qu'il porte à une captive, Briséis.

Les femmes sont discrètes et relativement incolores dans l'Iliade, et si elles ne circulent pas voilées à la façon islamique ancienne et nouvelle du terme, elles sont toujours décrites comme « portant de beaux voiles ». Par exemple voici la touche finale de la parure de Héra qui veut séduire Zeus (XIV, 174-212) : « D'un beau voile tout neuf, blanc comme le soleil, cette toute divine couvre sa tête, et sous ses pieds brillants met de belles sandales. » Dans l'Iliade, les femmes sont toujours en retrait, « à l'orientale », et leur description physique est assez prude : elles ont « belles ceintures », des « bras blancs », de « belles boucles », des « chevilles bien dessinées »...

C'est un monde qui ressemble assez à celui de l'Orient musulman aujourd'hui. À première vue tout est simple, les hommes prennent les femmes, dans tous les sens du terme, et les utilisent pour leurs commodités, sauf s'il s'agit d'une épouse légitime qui a des droits spécifiques. Le récit met en avant cette simplicité de mœurs. Pourtant, il signale un univers amoureux beaucoup plus complexe, qui donne à la relation amoureuse entre l'homme et la femme une dimension surprenante. Si la femme est capturée après massacre des hommes de sa famille qui la protégeaient, ce qui se passe ensuite entre elle et son kidnappeur appartient au mystère des cœurs et des corps. Le texte indique très clairement qu'Achille est amoureux d'une captive, qu'il y a réciprocité, et que cet amour est une des clefs de son comportement.

Tout commence lorsqu'Agamemnon refuse de rendre la fille d'un prêtre d'Apollon qu'il a reçue en butin après une razzia. Apollon se venge en envoyant une épidémie décimer les guerriers grecs. Consulté, un devin annonce qu'il faut rendre la fille, Chrysis, à son père pour faire cesser la colère d'Apollon. L'annonce du devin déplaît à Agamemnon qui finit par concéder (I, 108-147) : « C'est vrai, j'aime bien mieux la conserver chez moi, je la préfère à mon épouse Clytemnestre, car elle la vaut bien pour la beauté, la taille et l'esprit et l'adresse. Et pourtant, s'il le faut, je consens à la rendre, car je veux le salut de l'armée, non sa perte. Mais procurez-moi vite une autre part d'honneur : que je ne sois pas seul, parmi tous les Argiens, dépouillé de mon lot. » Les Grecs vont donc rendre Chrysis à son père, puis de grands sacrifices de bétail seront offerts au dieu qui arrêtera l'épidémie. L'arrêt de l'épidémie est représenté par Apollon cessant de décocher une pluie de flèches sur les Grecs. La croyance antique attribuait la mort soudaine des hommes à une flèche tirée par Apollon de son arc d'argent ; pour les femmes, la cause était attribuée à une flèche

d'Artémis (paradoxe : ces croyances n'ont pas empêché les Grecs d'inventer la médecine). Puis, afin de compenser sa perte, Agamemnon exige qu'Achille lui cède Briséis, une jolie fille qui était le lot d'Achille (un changement de décor, des ajustements de langage feraient de ces scènes des querelles de gangsters à propos d'un butin dans une banlieue où des gangs de dealers s'affrontent). Pourtant, il y a un aspect « West side story » dans cette histoire : le poète signale que quelque chose s'est passé entre Achille et Briséis, bien qu'Achille soit le meurtrier de la famille de Briséis. Lorsque les hommes d'Agamemnon viennent en prendre livraison, car il est disposé d'elle comme d'un objet, le texte dit (I, 342-378) « et la fille avec eux s'avance à contrecœur. » Puis, la colère d'Achille éclate, il en pleure, et l'on comprend que les pleurs sont dus à un mélange d'amour pour Briséis et d'orgueil blessé : on lui reprend sa part de butin, comme s'il était n'importe qui ... sur les conseils de sa mère, la déesse Thétis qui va porter la querelle devant Zeus, le héros confirme sa grève des combats (I, 416-451) « à cause d'une femme à la belle ceinture, dont il est séparé de force, à grand regret. »

Chez les Grecs de ce temps, la victoire militaire est due, pour une part au soutien des dieux, mais aussi à la force et au courage des hommes entraînés au combat par les champions de leur camp, comme dans une équipe de foot. Ce trait se retrouve dans les récits bibliques, dans les romans de chevalerie et dans les nombreux épisodes de la guerre sainte musulmane. Dans l'Iliade, les plus grands champions des deux armées sont Hector pour les Troyens et Achille pour les Grecs. Dans la France d'aujourd'hui, chaque banlieue a ses Achille et ses Hector qui se font la guerre, mais passent alliance sitôt qu'interviennent les forces de police de la modernité républicaine.

« L'affaire Briséis » n'est pas un incident secondaire, elle est au cœur même du récit. En écartant Achille des combats en raison du rapt de Briséis, Agamemnon va provoquer une quasi-catastrophe pour son camp. Il en sera sauvé par la mort de Patrocle, l'ami d'Achille, dont le choc émotionnel sera pour le héros aussi fort que la perte de Briséis, qui finira par lui être rendue par Agamemnon. Lorsque courage et force individuels sont défaillants, les combattants et les héros sont soutenus par les dieux. Si les dieux les abandonnent et sont visiblement en faveur de l'autre partie, les héros fuient, ou vont à la mort honorable qui est acceptée comme une fatalité. La stratégie n'a pas une grande place dans cette affaire ; sauf si le « cheval de Troie » est pris en considération, bien qu'il soit plus une ruse de guerre qu'une vision stratégique.

Il y a pourtant un exemple d'espionnage et de contre-espionnage dans l'Iliade. Ulysse et Diomède sont envoyés pour espionner le camp des Troyens. Au même moment le chef du camp troyen, Hector, envoie lui aussi un espion, il s'appelle Dolon. Repéré dans la nuit par Ulysse et Diomède, Dolon est arrêté ; interrogé, il dit tout ce qu'il sait et Diomède le tue, prend son casque, son manteau et ses armes. (X, 454-489) « Puis le divin Ulysse en l'honneur d'Athéna, déesse du butin, élève vers le ciel ces dépouilles, et fait une prière ». Un grand nombre de scènes de combats dans l'Iliade pourraient, à quelques détails près, servir de descriptions aux combats des djihadistes, qui jusqu'au XIXe siècle combattaient avec des armes peu différentes de celles des anciens Grecs. Le fer et l'acier avaient dans le djihad remplacé le bronze : tant lors de l'invasion de l'Espagne que celle, un peu plus tard de l'Europe centrale et des Balkans. On peut voir les mêmes armes que celles des Grecs produites aujourd'hui par les Beja du Soudan, les Masai et les Turkana du Kenya, qui forgent leurs épées et leurs lances dans l'acier des ressorts à lames de vieilles Land Rovers dépecées à la

ferraille. De leur côté, les djihadistes achètent sur les marchés de la modernité les armes issues des sciences et des techniques qu'ils ne maîtrisent pas. Sauf au Pakistan où d'habiles artisans copient les armes prises aux infidèles. Une étape nouvelle est en train d'être franchie, peut-être, avec l'armement atomique. Il faut avoir conscience du fait que si l'armement est issu de la modernité, ceux qui l'utilisent ou rêvent de l'utiliser sont toujours dominés par une vision du monde antérieure et hostile à la modernité. On peut comprendre cette opposition fondamentale, car la modernité étant la fin des récits, le récit coranique ne pourra pas survivre à la modernité, sauf s'il parvient à la détruire. Il y a là une impasse culturelle dont je ne vois pas l'issue.

L'esprit des combattants grecs, ce qui inclut les Troyens de même culture que les Grecs du continent européen, est un univers immense et fascinant. Sans espérer en faire le tour, je voudrais mettre en avant les traits qui illustrent à la fois le caractère simple et univoque de ces hommes, et leur étrange complexité qui fait d'eux, peut-être, des prophètes de la modernité. Je dis peut-être, car pour qu'une prophétie soit efficace, il faut qu'elle trouve des hommes qui la recueillent et l'incluent dans leur millefeuille culturel, pour reprendre une image déjà utilisée. À première vue, l'Orient semblait mieux désigné que l'Europe, surtout celle du Nord, pour recueillir la prophétie grecque, si prophétie il y a. Par l'intermédiaire du monde romain, qui reçut parfaitement le cadeau universel qu'était l'esprit grec, l'ensemble de la méditerranée orientale était beaucoup plus civilisé, au sens grec du terme, que l'Europe au-delà des côtes de la Méditerranée. C'est d'ailleurs en Orient qu'au contact des Grecs se fit la synthèse entre la théologie juive et l'esprit grec qui donna au monde le christianisme. C'est grâce au christianisme que l'esprit grec a envahi toute l'Europe, et au-delà... pour engendrer à la fois la modernité, et, par réaction ou par défaut, ses alternatives.

Les alternatives à la modernité sont de deux sortes. Celles qui refusent l'esprit de la modernité, tout en voulant en saisir les avantages matériels ; aujourd'hui, seul l'Islam est en gros dans cette situation. Celles qui à tort ou à raison se pensent compatibles avec la modernité, cela signifie tous les récits non exclusifs, c'est-à-dire ceux qui admettent qu'à leur récit s'ajoutent d'autres récits, y compris le récit critique qu'est la modernité. On peut illustrer cette attitude par une déclaration du Dalai-Lama disant que s'il devait y avoir contradiction entre la science et le bouddhisme, la science devrait l'emporter. Dans le village de la forêt équatoriale où j'ai vécu quelques années passionnantes et passionnées, les sages des deux sexes que je fréquentais me disaient que leur magie avait ses pouvoirs et que celle des blancs en avait d'autres. Ils ne voyaient pas de contradictions absolues entre les deux « magies ». Personnellement, à tort ou à raison j'en voyais, mais c'est une autre histoire. Ce qui me frappait dans les récits de mes amis de la forêt équatoriale, c'était leur parenté imaginaire avec ceux d'Homère. Par exemple, ils croyaient aux *diabes* et aux *diabesses*, ces entités avaient des pouvoirs proches de ceux des dieux grecs, certains et certaines pouvaient prendre la forme qu'ils voulaient, d'autres se limitaient à une ou deux métamorphoses. On pouvait les reconnaître dans leur forme humaine au fait qu'ils ne pouvaient jamais manger de la nourriture chaude et pimentée – ce n'est pas l'ambrosie et le nectar, mais c'est une particularité alimentaire — ces entités pouvaient aussi épouser des hommes ou des femmes (on retrouve les mêmes caractéristiques chez les femmes renardes des croyances chinoises et chez les succubes et incubes du Moyen Âge européens), aucun cas d'homosexualité ne m'a été rapporté.

J'ai tiré de toutes ces expériences la conviction qu'il y avait deux dimensions chez Homère. Une dimension univoque qui s'exprime dans le culte des héros, le culte de la force, de la cruauté, de l'intervention aveugle du destin et des dieux dans un univers irrationnel que l'on se concilie par des sacrifices et du courage, cela ressemble à Wagner... et à Hitler. Je dirais que ce premier univers est celui où la force et le courage l'emportent sur tout le reste — alors que force et courage ne valent que par l'humanité objective (et non subjective) du projet qu'ils servent. L'autre dimension est celle de la complexité : ces nuances infinies qui lient et délient l'humain et le divin. Tous les récits oscillent entre la simplicité que je considère comme homicide et la complexité, pour moi, humanisante. Certains sont un peu plus ceci et un peu moins cela, mais aucun récit, même le Coran, ne parvient à éliminer totalement la complexité : c'est-à-dire ce que la raison perçoit comme l'incohérence de l'univers. Cette incohérence semble consubstantielle à la raison humaine, le récit l'apprivoise en donnant une cohérence à ce qui, spontanément, n'en a pas. En ce sens, un bon récit est celui qui, tout en donnant de la cohérence, laisse des espaces à l'incohérence où des pensées différentes peuvent prendre forme. Un mauvais récit serait alors celui qui englobe **tout** et ne laisse plus aucun espace aux autres tentatives pour penser l'incohérence. Ce que je nomme incohérence est, en fait, la sublime complexité de tout l'univers. La question est donc de voir comment les récits se tirent d'affaire devant ce qui les dépasse, nous y viendrons plus tard. Pour l'heure, il importe de mettre en avant le fait que la double dimension du bon récit permet de le tirer dans un sens ou dans l'autre.

Prenons pour exemple de mauvais récit celui des nazis. Il est d'une grande simplicité, même s'il emprunte à plusieurs autres récits qu'il amalgame en usant d'un liant antisémite. Il y a d'abord la pensée scientifique de Darwin transformée en récit pour présenter la vie humaine comme une lutte raciale où le plus fort doit l'emporter ; sont aussi utilisés les récits des mondes archaïques pour faire de la pureté raciale une valeur (alors que la biologie et l'expérience nous disent que c'est un danger) ; enfin, les récits des philosophes du nationalisme allemand viennent affirmer que les Allemands sont une race supérieure. Parmi ces philosophes, Fichte est le plus important. Leni Riefenstahl offrit l'édition des œuvres complètes de Fichte à Hitler avec cette dédicace : « À mon *Führer* adoré, avec la plus grande admiration ». Les nazis avaient pris pour modèle certains aspects de l'esprit grec tel qu'il apparaît chez Homère : le culte de la force, du courage, du héros, l'orgueil ethnique, le culte du corps. Les Jeux olympiques de Berlin, en 1936, ont été un instant de triomphe pour cette esthétique gréco-nazie. D'ailleurs, c'est à l'initiative d'Adolf Hitler que depuis 1936 la flamme olympique est symboliquement allumée à Olympie pour être portée jusqu'au pays qui reçoit les Jeux. Déjà, dans la seconde moitié du XIXe siècle les aristocraties prussienne et autrichienne étaient très marquées par la culture grecque, à sa pure ethnicité, que les Prussiens opposaient à la latinité, adepte du métissage. Les Prussiens, en particulier, admiraient l'orgueil ethnique et l'héroïsme guerrier des Spartiates. Un exemple parfait de cet engouement se voit dans le palais qu'Élisabeth d'Autriche s'était fait construire à Corfou et que Guillaume II avait racheté aux Habsbourg en 1907. La gigantesque statue d'Achille victorieux (11 mètres de haut) que Guillaume II fit ériger dans les jardins, en remplacement de « l'Achille mourant » que Sisi y avait placé, est déjà une œuvre qui porte l'esprit nazi.

J'ai rencontré autrefois Leni Riefenstahl, la cinéaste talentueuse et enthousiaste des nazis et de leurs jeux olympiques de Berlin, dont le film « Les dieux du stade »



commence par un parallèle entre la Grèce antique et l'idéologie nationale-socialiste. Lorsque je l'ai rencontrée, au début des années 70, elle était une vieille dame, une alerte et séduisante bisexuelle qui présentait sa compagne, et qui venait alors photographier les Nubas du sud du Kordofan, au Soudan. Elle avait troqué ses dieux du Nord blonds et blancs pour des dieux du Sud peints en ocre et kaolin, et noirs. C'était la revanche de Jesse Owens, l'Américain noir quadruple médaillé d'or des jeux de Berlin. Je ne connais pas la cosmogonie des Nubas, mais leur cérémonial de luttes, de danses et de chants évoque la description homérique des jeux (boxe, lancer du disque [il est en fer !], course à pied, course de chars, etc.) offerts par Achille après l'enterrement de Patrocle. Cette théâtralisation des apparences des valeurs viriles, de la force et des beautés physiques, si l'on y ajoute un doigt de mysticisme vague, peut facilement sombrer dans un récit totalitaire, celui raconté par Leni Riefenstahl dans ses films de propagande nazie : « le Triomphe de la foi », « le Triomphe de la volonté », « Jour de liberté, Notre *Wehrmacht* »... Le cas de Leni Riefenstahl est instructif de la régression d'une société pionnière de la modernité, l'Allemagne, qui sombre dans la production d'un récit totalitaire qui fut une catastrophe pour l'Europe et pour le monde et qui demeure une tragique leçon pour nous tous.

La seconde partie de la vie de Leni Riefenstahl montre la fascination esthétique que le récit et les sociétés qui vivent sous sa domination peuvent exercer sur des individus qui, par ailleurs, ont un mode de vie totalement tributaire de la modernité, y compris dans l'acceptation sociale de leur bisexualité ou homosexualité. Beaucoup d'intellectuels essayent de vivre ainsi dans un double confort : le confort idéologique du récit qui a réponse à tout et le confort qu'offre la modernité qui dans la modestie de ses incertitudes et de ses savoirs résout les problèmes pratiques. Cela s'appelle scier la branche sur laquelle on est assis. C'est participer au parasitisme islamique qui veut jouir des créations de la modernité tout en utilisant les armes de la modernité, y compris ses libertés et son esprit de tolérance, pour, au nom du récit coranique, détruire la modernité. C'est oublier qu'entre modernité et récit, il faut choisir : vivre et combattre dans un système ou dans l'autre : à terme l'un exclut l'autre. On peut parler de guerre dont l'objectif est le mouvement, ou l'arrêt de la civilisation.

Dans l'Iliade, les buts de guerre des deux parties ne sont pas transcendants, ils sont terre-à-terre. Les envahisseurs, les Atrides, hésitent entre récupérer l'épouse enlevée et rentrer chez eux, ou continuer la guerre jusqu'à la victoire et piller la ville. Les défenseurs hésitent entre rendre l'épouse kidnappée et avoir la paix, ou la garder et repousser les envahisseurs. Finalement l'offense faite à l'hôte Ménélas, qui avait reçu Pâris en son palais où l'invité s'invita dans le lit de l'épouse, sera lavée dans le sang : Troie sera détruite, Hélène recouvrera son époux. Résultats simples et univoques que la morale courante des Arabes musulmans approuve avec pour seule restriction le fait qu'Hélène ne soit pas lapidée. Dans l'Iliade la barbare destruction de Troie n'advient qu'après moult péripéties et événements contradictoires. Il y a dans l'Iliade une tension perpétuelle entre une vision simple du monde et une vision infiniment complexe, pleine de contradictions. Il est tentant pour mettre en pleine lumière ces deux voies du récit de prendre quelques exemples parmi des thèmes déjà abordés.

Simple : le *casus belli*, Pâris a violé les lois de l'hospitalité, il doit être châtié avec la ville qui le soutient. Complexe : Pâris n'est pas responsable de son acte puisque les déesses ont provoqué l'enlèvement d'Hélène. Simple : Hélène est une femme adultère qui doit être punie par son mari. Complexe : Hélène n'est pas volage, elle est victime

d'une conspiration des déesses de l'Olympe, et son époux Ménélas la reprendra dans son palais et dans son lit. Simple : les héros font la guerre avec cruauté dans le seul but de gagner. Complexe : les héros ont tous peur à un moment ou à un autre du récit ; de plus, il leur arrive de traiter leurs ennemis avec humanité. Simple : Achille est un mafioso brutal et sans scrupule. Complexe : Achille est amoureux fou de Briséis. Simple : les dieux décident de tout. Complexe : les dieux sont soumis au destin, sans que nul ne sache ce que le destin est. Simple : les hommes sont menés par les dieux. Complexe : les hommes peuvent blesser les dieux au combat ; les dieux peuvent aimer des humains dont ils peuvent avoir des enfants... Inutile de poursuivre : pour chaque simple conception du monde chez les Grecs, on peut faire surgir une conception complexe également présente dans le texte. Ce qui me frappe le plus dans l'Iliade comme dans l'Odyssée, c'est cette incapacité de l'esprit grec à produire une vision simple du monde. On le verra plus tard, ce qui m'a frappé dans la lecture du Coran, c'est l'apparente incapacité des Arabes à produire une vision complexe du monde. Les Grecs ont une cosmogonie multivariée jusqu'à l'incohérence, qui, aujourd'hui encore, est une permanente invitation à penser. Les Arabes ont une cosmogonie coranique monocorde qui paralyse l'intellect et crée des monstres.

L'Odyssée est une suite fantaisiste de l'Iliade. Fantaisiste, car la logique s'y perd parfois, des personnages du premier récit (l'Iliade) se contredisent dans le second (l'Odyssée) ; mais ce n'est pas grave, dans l'ensemble, le lecteur s'y retrouve, car il peut toujours y trouver ce qu'il y cherche, un peu comme dans les différents livres de la Bible. On ne retrouve pas la même ambiguïté dans le Coran, où si des lectures non violentes sont possibles, elles ne sont ni évidentes ni majoritaires comme le montre la pratique de la guerre sainte qui est une exclusivité musulmane, alors que les autres grandes religions, sans y être fondamentalement opposées, ont, face à la guerre, une attitude ambiguë.

Dans l'Odyssée, le lecteur assiste à la chute de Troie grâce au fameux cheval. C'est une très belle péripétie, car dans la première épopée, l'Iliade, les gens de Troie, les Troyens, étaient systématiquement appelés « Les Troyens aux chevaux bien domptés ». Cela permet au lecteur de comprendre que l'offrande d'un cheval en bois par leurs ennemis en apparence découragés ait été bien reçue par les Troyens, et, pour leur malheur, transportée à l'intérieur des murs de la ville fortifiée que l'armée des Atrides n'avait pas réussi à prendre par la force. Mais, outre le fait que l'Odyssée permet ainsi d'achever avec une élégante férocité le récit de l'Iliade, le héros de l'Odyssée est un personnage important, mais de second plan du premier récit : Ulysse. Il est toujours loué pour son intelligence, plus que pour sa force physique, même si elle n'est pas secondaire : c'est lui qui remporte l'épreuve de course à pied courue lors des épreuves sportives données pour clore les funérailles de Patrocle. Il est aimé de la déesse Athéna, qui prend forme animale ou humaine pour lui parler et le protège systématiquement. Il est le concepteur du cheval de Troie, à l'intérieur duquel les chefs de guerre des Atrides, dont Ulysse lui-même, se sont cachés pour attaquer la ville la nuit, de l'intérieur. Ce personnage, roi d'une petite île aride nommée Ithaque qui n'élève que des chèvres et des porcs, après avoir passé dix ans de sa vie à combattre devant Troie, où il n'a pas fait de quartier, est condamné par Poséidon à errer dix ans d'un obstacle à l'autre en Méditerranée, faisant face à des situations devenues proverbiales dans la culture occidentale : « Tomber de Charybde en Sylla ! » Puis vient la récompense, il retrouve sa femme qui depuis vingt ans l'attend, tout en subissant le siège (Ithaque est une sorte de Troie inversée et miniaturisée)

d'une trentaine ou d'une centaine de prétendants (le récit est contradictoire quant au nombre). Ces derniers considèrent que le mari est décédé et louchent sur la femme et sur ses biens, tout en planifiant le meurtre du jeune fils du couple, héritier naturel du titre royal : Télémaque. Là, on rencontre le thème du dessin animé « Le roi lion » (1994) des studios Disney, lequel est une reprise du comportement objectif des lions et de certaines royautés historiques, que l'on retrouve également dans les récits d'un dessinateur de manga japonais Tezuka Osamu, etc. Je l'ai dit : les récits s'emboîtent toujours les uns dans les autres !

Des prétendants de sa femme qui veulent s'emparer de son royaume, Ulysse et son fils aidés de deux fermiers fidèles font un massacre effroyable qui rappelle les épisodes les plus glauques de l'Iliade... ou les massacres commis en Europe par les *endzatsgruppen* nazis. Après le bain de sang, il y a le bain purifiant du héros qui rejoint sa femme pour goûter « au bonheur de retrouver leur couche et ses droits d'autrefois ».

L'extraordinaire fortune du personnage (sans doute plus de trente siècles d'existence !) tient au fait qu'il est l'archétype du Grec idéal : beau parleur, intelligent, rusé, brutal dans la guerre, cruel dans la vengeance, et pourtant incroyablement humain, parfois, dans l'expression de ses sentiments. Ce Grec idéal, plus encore qu'Achille, n'est-il pas l'homme idéal de l'ensemble de la culture méditerranéenne ? (Don Juan, Figaro, le Parrain...) Autant dire qu'Ulysse est une composante essentielle de la culture occidentale dans son ensemble. Ma conviction est que c'est par sa complexité que le personnage peut justifier de son extraordinaire longévité. Je vais le dire tout net : les Grecs n'étaient qu'un petit peuple brutal, pillard et braillard comparable aux autres peuples de leur temps. Je ne sais quelles circonstances et quels événements leur ont fait découvrir la complexité. Complexité qu'ils ont greffée à celle d'autres peuples, le peuple juif notamment – l'œuvre de Philon d'Alexandrie en témoigne. Puis, l'étrange complexité juive s'est unie à celle des Grecs dans le christianisme, qui en dix-sept siècles, environ, nous a conduits à la modernité alors même que le reste du monde ne sortait pas de l'état stationnaire des visions du monde simples (à l'exception de l'œuvre extraordinaire et atypique de Lao Tseu).

En 1640, par le biais d'un magnifique opéra, le christianisme récupère l'œuvre d'Homère en mettant l'accent sur l'amour conjugal et la faiblesse de l'homme sans Dieu. Dans son opéra « Le retour d'Ulysse dans sa patrie » le librettiste de Monteverdi, Giacomo Badoaro, escamote la cruauté du massacre des prétendants. Selon Homère, une trentaine de personnes, plus douze servantes ignoblement pendues par Télémaque, et un homme horriblement torturé avant de mourir. L'opéra de Monteverdi limite les meurtres à celui des trois principaux soupirants de Pénélope, tués d'une seule flèche tirée de l'arc que seul Ulysse est capable de bander (ça, Monteverdi et Badoaro ne l'oublient pas, ils suivent Homère à la lettre... pour faire plaisir à Freud, plus tard).

Il me semble que le mot clef est « complexité ». Pour moi il rime avec modernité. J'ai eu la chance de vivre dans des sociétés simples, au Proche-Orient et, surtout, dans la forêt équatoriale, en Afrique. Lorsqu'il s'agit des êtres humains avec lesquels on entre en interaction pour atteindre un objectif commun, il n'y a pas de hiérarchies. Pas de cultures supérieures et inférieures, il n'y a que la simplicité des relations humaines

qui se développent dans l'action commune, les sympathies et antipathies qui naissent à travers les interactions des personnes au travail. Si ce que l'on vit ensemble est dramatique, si la mort s'y montre, alors les liens touchent à l'essence même de ce qui fait de nous tous des êtres humains. Et puis il y a l'amour, qui, s'il survient, rend les amants interdépendants et égaux. Car l'univers des sentiments et des sensations qui résident dans chaque être est aussi splendide que celui de l'action. Dans de telles situations, l'égalité en dignité de tous les êtres humains, quels que soient leurs univers culturels, est une expérience immédiate, une dimension du réel.

Toutefois, la modernité nous a appris la complexité du réel ; une complexité telle qu'elle passe notre capacité à comprendre la notion même de complexité. Cela signifie que notre perception d'une dimension du réel ne suffit pas à nous dire la vérité du réel. Paul Eluard avait coutume de dire : « Il ne faut pas voir la réalité telle que je suis ! », ce sera un jour magnifique celui où les idéologues nous diront : « Il ne faut pas voir la réalité telle que nous le voulons ! » Dire, comme le prétend l'idéologie bien-pensante du relativisme culturel que la culture des Papous a même valeur que celles de la modernité est une abstraction sympathique, mais sans aucun intérêt. En termes pratiques, c'est une affirmation d'une parfaite hypocrisie, car il est permis de douter que le ou la tiers-mondiste qui profère cette affirmation puisse vivre et survivre à la façon papoue pendant très longtemps, surtout si les Papous ont décidé de faire un festin du bien-pensant. Il en va des cultures comme des cuisines, certaines sont plus agréables que d'autres. Mais, agréables ou non, les cultures qui ne sont pas entrées dans la modernité ont pour caractéristique la simplicité. C'est ce qui m'a frappé lorsque je vivais dans ces sociétés : elles étaient simples. Les événements de la vie étaient déterminés par des interventions invisibles, et donc invérifiables, mais qui avaient pour effet de clore le débat. Dans la forêt équatoriale, s'il y avait hésitation sur une cause, on allait voir le prophète du cru qui donnait une explication, ou n'en donnait pas, mais indiquait la marche à suivre pour rétablir l'ordre des choses. On faisait alors le sacrifice requis : une ou plusieurs noix de kola, un œuf, un poulet, un mouton, une chèvre, un veau, un bœuf... avec des injonctions particulières concernant les aspects visibles de l'agent sacrifié ; pour la noix de kola : sa couleur (rouge, blanche, ni rouge ni blanche), sa forme (régulière, en crête de coq) ; pour l'animal : son sexe, son âge, sa robe, la forme de ses cornes, etc. Cela me rappelait la promesse faite à Athéna par Idomédée (Iliade, X, 262-298) : « Veuille me protéger, et je te promets de t'immoler une génisse, une bête d'un an, au front large, indomptée, que nul homme n'a mise encore sous le joug ; pour te l'offrir, je lui ferai dorer les cornes. » En Afrique, le sacrifice marchait ou ne marchait pas. Mais tel n'était pas l'essentiel. Comme Idomédée, les gens avaient la sagesse de ne pas faire l'offrande avant l'action décisive, comme cela, s'ils n'en revenaient pas, une belle bête n'était pas perdue pour rien ! L'essentiel était que la ou les personnes concernées, ou une communauté, eussent fait ce qu'il convenait de faire. Le reste était en dehors du pouvoir des hommes. Lire l'Iliade et l'Odyssée dans un tel environnement naturel et culturel me fut un émerveillement. On parle parfois du « miracle grec », je le vois dans la multidimensionnalité de leur regard sur le monde : une capacité à ne pas se contenter d'une seule explication. Malgré cela, les anciens Grecs étaient porteurs de la même simplicité de regard sur le monde que les gens parmi lesquels, moi, un migrant de la modernité, j'ai vécu jour après jour pendant quelques années.

Ces gens dont je partageais la vie, parfois je les aimais tendrement, ou passionnément. Évidemment, il est abusif de considérer que des sociétés africaines

contemporaines sont semblables à celles de la Grèce antique. Je n'en disconviens pas. Mon émerveillement porte sur la découverte du rapport entre simplicité et complexité que mon immersion dans une société simple m'a permis d'établir pour comprendre la différence entre le monde d'où je venais, celui de la modernité, et celui dans lequel j'ai vécu pendant trois ans, en Afrique, et pendant dix ans dans divers pays du Proche Orient. Mon expérience asiatique fut plus brève, moins de trois ans, mais elle fut très différente : l'Asie est totalement entrée dans la modernité, et elle est en train d'ajouter des couches délectables au millefeuille de la culture universel. C'est une affaire à suivre, où le christianisme, en Chine, va peut-être jouer un rôle important.

Ce que je trouve le plus surprenant chez Homère est la façon dont dans son œuvre il mêle le simple et le complexe. Pour ce qui concerne le simple, il faut mentionner sa vision des femmes, son idéologie machiste, ainsi que le rôle des dieux meneurs d'hommes et séducteurs de femmes. Pour ce qu'il en est du complexe, il s'exprime dans la notion de destin qui semble une puissance au-dessus des dieux : ce qui ruine toute vision idéologique du monde (j'appelle vision idéologique celle qui a réponse à **toutes** les questions) ; de plus, chez Homère l'humanisation des dieux et la divinisation des hommes créent un monde complexe où la pensée peut s'interroger à l'infini. Complexes enfin sont les relations entre les dieux et les déesses qui n'ont pas la simplicité de la relation homme femme chez les humains, encore que les choses se compliquent lorsque dieux et déesses s'unissent à des humains. Mais que ces relations s'établissent entre les humains, les dieux, ou les humains et les dieux, elles sont toutes issues de l'imagination des hommes et si elles nous disent peu de choses sur la véridicité des dieux, elles nous renseignent beaucoup sur les réalités imaginaires des hommes. Je voudrais explorer quelques-uns de ces thèmes.

La femme chez Homère est une marchandise, sauf si elle possède un lien avec la communauté des proches (la famille, la cité, le royaume), nous verrons cet aspect lorsque nous rencontrerons Pénélope et Nausicaa. Marchandise, car elle constitue le butin prisé des razzias, avec le bétail et les métaux. La razzia est une sorte de sport national où les héros acquièrent des biens et du prestige puisqu'ils doivent faire preuve de courage et d'audace pour s'emparer des biens d'autrui. Aujourd'hui, nous appellerions ces pratiques du banditisme de banlieue où, par exemple, on brûle en holocauste les voitures des infidèles (en plus du contrat d'assurance de la modernité, un *sabha* ou *misbaha* – sorte de chapelet musulman — suspendu au rétroviseur intérieur est une assez bonne protection). En ce qui concerne la femme marchandise, nous citerons l'Iliade.

Un guerrier nommé Thersite querelle le roi Agamemnon qui n'arrive à rien devant Troie, l'hoplite compare la vie des simples soldats qui souffrent et en ont marre à celle du roi (II, 215-251) : « Ton campement est plein de bronze, plein de femmes, de ces femmes de choix, que nous, les Achéens, nous t'offrons en cadeau, quand nous prenons un bourg... » On croit entendre les soldats de Bonaparte en Égypte qui en ont assez de cette campagne interminable, de la chaleur, des nourritures étranges, et qui se moquent du général unijambiste Caffarelli, il a perdu une jambe en France. Quand il passe près d'eux en cahotant sur sa jambe de bois, ils lancent : « celui-là se moque bien de ce qui arrivera ; il est toujours bien sûr d'avoir un pied en France ! » Seule une armée d'hommes libres peut parler ainsi. Plus loin dans le récit homérique, Agamemnon promet à un archer, s'il fait mouche (VIII, 289) : « soit un trépied, soit deux chevaux avec leur char, soit une femme auprès de qui tu dormiras. » (Un trépied

est un chaudron en fer, métal très rare à l'époque où les armes sont en bronze, une seule fois dans l'Iliade mention est faite d'une massue en fer ; le disque utilisé pour le lancer des compétitions sportives est également décrit comme un objet en fer).

Autre scène, elle se passe dans le camp adverse, celui des Troyens, où la mère de Pâris, Hécube, l'épouse du roi Priam, va chercher un voile précieux que les femmes veulent offrir à la déesse Athéna pour qu'elle les protège des envahisseurs. Ce voile est rangé avec d'autres «... ouvrages bien brodés des femmes de Sidon ; ces femmes, c'est Pâris, beau comme un Immortel, qui les a fait venir de leur pays lointain sur la mer infinie, en même temps qu'Hélène aux illustres ancêtres.» (VI, 289-290). Ces femmes de Sidon sont des captives prises comme butin par Pâris lors d'une razzia sur la côte libanaise, elles sont utilisées comme objets sexuels et comme travailleuses (fileuses et tisseuses : l'artisanat phénicien ainsi que les sciences et la magie des Égyptiens étaient réputés chez les Grecs).

Plus loin dans le récit, deux héros des camps opposés s'affrontent : Achille, champion capricieux des Achéens, et Enée (le futur fondateur de Rome, selon Virgile). Achille cherche à ridiculiser Enée en lui rappelant que, dans le passé, Enée a fui alors qu'Achille razziait ses troupeaux (XX, 168-206) : « Ne te souvient-il pas du jour où, devant moi, loin de tes bœufs tu te sauvais à toutes jambes, vite dévalant, seul, les pentes de l'Ida ? Tu courais sans jamais regarder en arrière. De là, dans Lyrnessos tu t'es réfugié. Moi, lancé sur tes pas, j'ai détruit cette ville, grâce au secours de Zeus le Père et d'Athéna, puis j'en ai ramené comme butin des femmes, que je privais ainsi du jour de liberté. Zeus et les autres dieux te sauvèrent alors. Mais aujourd'hui... » Achille se trompe, les dieux vont encore une fois sauver Enée dont Aphrodite est la mère. Mais là n'est pas notre propos du moment. Dans son discours de macho vantard, Achille tire gloriole de sa razzia, car, non seulement il a volé les bœufs d'Enée, mais il a kidnappé les femmes de la petite ville de Lyrnessos. Parmi ces femmes, il y avait Briséis dont il est tombé amoureux. Pour l'instant, contentons-nous de constater que les anciens Grecs considéraient les femmes en général comme des marchandises, au même titre que les bœufs. La femme marchandise, c'est la femme en général, et non telle ou telle femme avec laquelle existe un lien de parenté ou de sociabilité, celle-ci est protégée par les hommes de sa communauté, d'où son sort tragique si la protection est supprimée. Sur ce point, je ne vois guère de différence dans le comportement des Arabes musulmans d'aujourd'hui et celui des Grecs du temps d'Homère. Chez les Arabes musulmans, la femme ne peut sortir de sa maison qu'accompagnée d'un mâle de sa famille qui pourra la protéger... et contrôler sa conduite. Il n'est pas rare de voir un garçon de six ans accompagner sa sœur de plus de vingt ans en ville : il s'agit moins de protection que de contrôle. Pourtant si les comportements se ressemblent, leurs origines anthropologiques sont très différentes. Les Grecs sont exogames, ils se marient aussi loin que possible de leur propre sang : ils protègent leurs femmes pour éviter leur enlèvement par des étrangers. Les Arabes sont endogames, ils se marient aussi près que possible de leur propre sang : ils surveillent leurs femmes pour éviter qu'elles se marient en dehors du cercle des consanguins. Chez les Grecs, l'ennemi est l'étranger ; chez les Arabes, l'ennemi est universel.

La raison pour laquelle le contrôle de la conduite de la femme est important chez les Arabes est liée à l'endogamie pratiquée par ce peuple. L'endogamie n'est pas une exclusivité des Arabes, ou des peuples sémitiques ; toutefois, il y a aujourd'hui une

corrélation forte entre l'islam (considéré comme l'expression la plus forte de la culture arabe) et les peuples qui pratiquent l'endogamie. Le Coran est à la fois endogame et exogame (sourate 33, verset 49) :

« O Prophète ! Nous avons déclaré licite pour toi tes épouses auxquelles tu as donné leurs douaires, celles des esclaves qu'Allah t'a données par fait de guerre, les filles de ton oncle et de tes tantes paternels, les filles de ton oncle et de tes tantes maternels qui ont émigré avec toi... »

Dans le monde arabo-musulman, cela signifie que Dieu recommande le mariage entre les cousins proches. Environ un siècle avant le prophète de l'islam, saint Grégoire le Grand écrivait à la fin du VI<sup>e</sup> siècle à saint Augustin de Cantorbéry : « Nous avons appris par l'expérience qu'il ne naît pas de descendance durable de telles unions. » Ce type de mariage est considéré comme consanguin par de nombreux peuples de la planète qui, en majorité, pratiquent l'exogamie. La conséquence sociale la plus dramatique du système de l'endogamie est qu'il force les mâles du groupe des consanguins à surveiller les choix sexuels des femelles. En effet, si une cousine épouse en dehors du cousinage, le cousin n'a plus de partenaires culturellement et socialement acceptables. En plus l'honneur s'en mêle, le cousin et le frère sont déshonorés, ce qui n'arrange pas leur aptitude à trouver une partenaire licite. La seule façon, pour eux, de retrouver leur position de mâles honorables est de tuer la sœur ou la cousine qui a osé défier la règle d'endogamie. Le caractère étouffant de la vie des jeunes gens dans une famille arabo-musulmane vient en grande partie de cette situation dont l'analyse anthropologique permet de comprendre la logique aujourd'hui désastreuse. Sur le plan biologique, ce système rend la polygamie nécessaire. Si le premier mariage doit être avec une cousine, il est biologiquement dangereux. Le tableau de Goya « La famille de Charles IV » (1800) expose d'une façon clinique la dégénérescence d'une famille aristocratique européenne qui, en dépit des interdits de l'Église, a pratiqué l'endogamie pendant plusieurs siècles. Autre exemple : cinq des six enfants nés du mariage consanguin de Louis XIV avec sa cousine Marie Thérèse d'Autriche n'ont pas survécu, alors que ceux qu'il eut avec ses nombreuses maîtresses se portaient bien. Comme palliatif chez les populations arabo-musulmanes, si le premier mariage est avec la cousine, les trois suivants peuvent être très ouverts sur le plan biologique. Cela limite le nombre des enfants anormaux que les familles cachent derrière les portes des demeures patriciennes. Lorsque l'anormalité du nouveau-né est immédiatement visible, l'infanticide permet d'éviter la conséquence visible du mariage endogame. Je ne remarque pas sans surprise que ce système arabo-musulman endogame pour ce qui concerne le mariage préférentiel, suivi d'une relative abondance de mariages secondaires, ressemble au comportement sexuel de Zeus qui, marié à sa sœur, Héra (ce qui est le summum de l'endogamie), fait ses quatre voluptés ailleurs et même en dehors de l'univers des dieux (ce qui est le summum de l'exogamie). Ce comportement volage de Zeus alimente les colères, les cruautés et les vengeances d'Héra contre ses coépouses, comme j'ai pu le constater dans les familles polygames des pays musulmans.

Dans un autre passage de l'Iliade, nous voyons une sorte de dessin animé créé par le dieu de l'artisanat des métaux, Héphaïstos, dont les gravures animées décorent le bouclier d'Achille. Il en résulte un film surprenant qui nous permet de comprendre que, dans la bonne société grecque de l'époque, la valeur d'une jeune fille s'exprimait en têtes de bétail (XVIII, 562-602) : « Là dansent des garçons et des filles valant un

grand nombre de bœufs... » Ce sont bien les filles qui valent un grand nombre de bœufs, et non les garçons. Ces pratiques peuvent, aujourd'hui, nous sembler très lointaines. Pourtant, je me souviens de jeunes femmes françaises revenant d'un séjour touristique au Maroc, et qui, non sans fierté parfois me racontaient que les hommes du cru leur avaient fait la cour, une cour insistante et parfois désagréable, ou revenait le compliment que, dans leur pays, elles valaient cinquante, cent, deux cents... chameaux ! Éternelle vanité humaine, certaines étaient fières d'avoir valu plus de chameaux que la voisine. Une amie, à moi devenue tendre, m'a raconté qu'elle s'était laissé tenter. Le résultat avait été catastrophique. L'amant devenu collant et tyrannique, il voulait émigrer en France, lui avait gâché ses vacances... elle lui avait rendu ses chameaux, et lui gardait un chien de sa chienne.

Cette pratique des Grecs anciens d'user des femmes du dehors de la communauté comme de marchandises qu'il est bon de voler est étrangement commentée par le ou les auteurs de l'Iliade et de l'Odyssée. D'une part, il s'agit d'une prouesse que le héros se doit d'accomplir ; ici, la plus grande simplicité domine : je veux, je prends ; tu m'empêches de prendre : je tue ! Cela ressemble à la mentalité prédatrice de Mamadou Traoré qui brutalisa six femmes à Paris en 1996, deux d'entre elles en sont mortes. Pourtant, on sent parfois dans le texte homérique l'expression d'une certaine empathie pour les victimes. On se souvient de l'expression d'Achille, lui-même expert en viols et rapines, parlant du sac de Lyrnessos : « J'en ai ramené comme butin des femmes, que je privais ainsi du jour de liberté. » Si le héros ne se sent aucunement coupable d'une action d'éclat, d'ailleurs accomplie avec l'aide des dieux, il a malgré tout conscience d'avoir privé ses victimes « du jour de liberté ». Ce qui me surprend n'est pas que le héros ait conscience de cela, car en fait, nous ne savons rien des pensées et sentiments véritables de ces pirates grecs qui razziaient les côtes de la Grèce et du Levant. Ce qui me surprend, c'est le fait que l'auteur, ou les auteurs de l'Iliade expriment quelque chose qui n'est pas la simple valorisation de ce qui, pour eux, était une gratification naturelle de la vie des hommes. On voit ici que se glisse une complexité, timide peut-être, mais qui introduit le vague possible d'une autre vision des femmes. J'en donnerai un autre exemple, puis un dernier plus surprenant encore.

Dans une incidente, Phénix un sage qui fut le précepteur d'Achille, afin d'amener son ancien élève à reprendre part aux combats, raconte l'histoire ancienne de la guerre des Étoliens et des Courètes pour la ville de Calydon. Achille fait alors la grève du combat pour punir Agamemnon qui lui a pris la fameuse Briséis. Pour décider Achille à cesser sa grève, Phénix lui raconte que le champion de la ville de Calydon, Méléagre, refusa de combattre par dépit (ce dépit est dû au fait que sa mère l'a maudit pour avoir tué ses frères). Phénix insiste sur le fait que le refus de Méléagre de combattre met la ville attaquée en danger. Cette histoire est étrange, elle semble le reflet, vu dans un miroir – donc inversé –, de celle que raconte l'Iliade, où Achille en refusant de combattre au côté d'Agamemnon met en danger l'armée achéenne, c'est-à-dire l'armée d'invasion. Dans le récit de Phénix, la femme du héros, elle s'appelle Cléopâtre, plaide devant son époux, Méléagre, afin qu'il retourne au combat (Iliade IX, 584-620) : « Elle lui rappela de quels maux sont frappés ceux dont la ville est prise : les hommes sont tués ; la cité disparaît, détruite par le feu, puis les enfants sont emmenés avec les femmes aux profondes ceintures. Écoutant ces horreurs, il eut le cœur ému. Il partit, revêtu de ses armes brillantes... » Extraordinaire plaidoirie, où le sage précepteur utilise cet exemple pour inciter le héros à revenir au combat.



Toutefois, Achille ne vient pas au secours de la ville attaquée, et dont les femmes et les enfants subiront le sort décrit. Phénix plaide pour éviter la défaite des envahisseurs, il plaide pour faire subir à la ville « ces horreurs » qu'il décrit avec tant d'éloquence. Cette affaire est tout sauf simple. Dans la simplicité des valeurs premières, et proclamées, se cache la complexité d'autres perceptions et conceptions possibles. Que trois mille ans avant nous les auteurs aient été conscients ou non de ces contradictions révélatrices de la complexité de l'humain me semble ici secondaire. Les siècles qui suivront, sous l'influence du christianisme synthèse du judaïsme et de l'esprit grec, percevront de plus en plus les contradictions du texte homérique.

Le dernier exemple se trouve dans les paroles d'amitié qu'adresse Achille au cadavre de son ami Patrocle qu'Hector, le héros troyen fils du roi Priam, vient de tuer (XVIII, 310-342) : « ... et plus d'une Troyenne et d'une Dardanide à l'ample vêtement va, de jour et de nuit, autour de toi pleurer et pousser des sanglots, — elles que nous avons conquises tous les deux par nos rudes efforts et notre longue pique, lorsque nous ravagions d'opulentes cités. » Ce qui est ici décrit est le cérémonial des pleureuses, encore aujourd'hui observé dans certaines régions de la Méditerranée. Que les femmes esclaves et captives de guerre y soient conviées n'est pas seulement dû au fait que l'armée d'Agamemnon n'a pas emmené de femmes légitimes : comme pleureuses les Achéens ne disposent que des captives qu'ils ont prises en dix ans de rapines dans la région. Cette présence des esclaves obligés de pleurer aux funérailles du maître était de tradition chez les Spartiates. C'est ainsi que les captives sont amenées pour les lamentations d'usage ; parmi elles, Briséis qui partage le lit d'Achille, et une autre captive dont il a été dit qu'elle couchait avec Patrocle. Briséis prononce sa lamentation, c'est tout un programme et l'on y reviendra. Homère continue (XIX, 290-324) : « On entend les sanglots des femmes lui répondre. Elles semblent pleurer seulement sur Patrocle, mais gémissent, au fond, sur leur propre douleur. » Voici donc des femmes enlevées à leurs époux et familles massacrés amenées de force à l'enterrement d'un homme qui a participé à leur capture, donc au meurtre de leurs familles, qui pleurent cérémonieusement sur le cadavre de cet homme, et en profitent, en quelque sorte, pour pleurer sur leur propre sort ! Ce n'est pas simple, c'est à la fois le comble de l'aliénation, et une ouverture sur l'extraordinaire complexité des êtres humains. Dans son livre autobiographique « Déportée en Sibérie » (Seuil, 2004, collection Points), Margaret Buber-Neumann décrit une scène qui évoque le même problème. Elle est dans un train de prisonnières qui rejoignent les camps de Sibérie. Pour ce voyage, les prisonnières, des « politiques » plus que des « droits communs », ont retrouvé leur valise mise en dépôt lors de leurs arrestations, Margaret Buber-Neumann les montre se fardant et faisant des coquetteries aux soldats qui les gardent, elle écrit (p.115) : « Comme j'ai haï alors le sexe féminin ! Comment pouvaient-elles donc sourire, dire des gentillesse à ceux mêmes qui contribuaient à nous voler notre liberté, qui constituaient une partie des services de la N.K.V.D. » Nous sommes dans une logique psychologique qui n'est pas sans relation avec celle décrite comme le « syndrome de Stockholm », ou, avec d'autres nuances, celle qui aujourd'hui temporairement asservit l'*escort girl* au client qu'elle accompagne dans une représentation sociale « et plus si affinité » et accord financier. Dans le cas de la Grèce archaïque et de l'U.R.S.S., la perte de la liberté était prédéterminée par la violence. En ce qui concerne la modernité (et même si la violence peut y jouer un rôle important), la servitude de la femme (et de l'homme) est prédéterminée par le pouvoir de l'argent, la cupidité, c'est-à-dire le pouvoir de qui

détient l'argent. Cela montre que dans la modernité le chemin de la femme et de l'homme vers la liberté est loin d'être achevé.

### 3 - Homère ou la complexité du monde

L'intérêt des récits est à la fois de séduire en captivant l'imagination et tous les sens, et d'éduquer. Apprendre à ceux qui écoutent et qui lisent comment se sont comportés des êtres, humains, divins ou semi-divins, pris pour modèles de ce qui se fait et ne se fait pas. En ce sens les récits sont des paradigmes. Les récits réussis réunissent ces deux composantes d'une façon si parfaite que la distinction entre séduction et éducation ne peut plus être faite : l'apprentissage devient passion d'apprendre. Pour que se développe une telle passion, il faut que l'enseignement rencontre quelque chose dont je ne connais pas le nom, et que faute de mieux j'appelle la splendeur de l'être. La splendeur de l'être est une chose essentielle qui fait que l'être humain n'est pas seulement un système physiologique, aussi sophistiqué soit-il. Il y a autre chose, certains l'appellent Dieu, pourquoi pas ? Mais appeler *cela* Dieu ou la splendeur de l'être ne résout pas l'énigme. Nous ne savons pas ce que c'est, pourtant nous savons dogmatiquement, intuitivement, ou de façon spirituelle, que cela existe. Dogmatiquement, c'est à travers la foi en une religion ; intuitivement, ce pourrait être exprimé par la formule cornélienne « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles » ; spirituellement, c'est ce mystérieux dialogue qui, dans le secret d'une conscience, peut s'établir entre le visible et le non visible. J'admets qu'il y a des conceptions purement matérialistes du monde, elles me semblent des impasses qui ne résolvent rien. Je trouve qu'elles ressemblent aux statues grecques, souvent superbes dans la forme, mais vides dans l'expression. Il y a peu de statues grecques dans lesquelles rayonne ce quelque chose d'étrange (la splendeur de l'être) qui rayonne dans la statuaire du Moyen-âge. Il suffit d'aller à Chartres, Reims, Strasbourg ... ou Naumburg... et de comparer avec ce que l'on a pu voir à Athènes, Rome ou au Louvre pour comprendre ce que je veux dire. Le sourire de l'ange au fronton de Chartres est un bel exemple de cette présence de la splendeur de l'être dans la pierre, ou encore celui au portail de la cathédrale de Strasbourg : les index de ses deux mains sont parallèles et inversés pour indiquer le chemin du bas, le chemin du haut... innombrables sont aussi les visages où les peintres ont réussi à montrer la splendeur de l'être. Il suffit de parcourir les siècles de peinture occidentale, pour clairement ou obscurément percevoir *cela* qui nous fascine sans que nous puissions le nommer et que l'on voit aussi sur le sourire de certaines statues, en Asie. La splendeur de l'être, cela s'entend aussi dans la musique et dans la voix humaine, c'est ce qui dans la voix d'Édith Piaf donne parfois « la chair de poule », c'est presque banal et c'est l'extraordinaire de l'ordinaire.

Une exception en peinture, à mon avis, l'enfant Jésus. Il est presque toujours raté, ce n'est qu'un bébé joufflu dont l'auréole publicitaire signale la divinité, c'est faible, et la Vierge Marie a bien du mérite à ne pas fesser ce bambin qui va à droite, à gauche, ou se tient si raide qu'il semble en train de chier dans ses couches. Ou alors il est si fessu que l'on se demande s'il n'est pas l'œuvre d'un prêtre pédophile. Pour la fessée, Max Ernst a franchi le pas en peignant une Vierge Marie fessant l'enfant Jésus : ce n'est pas un grand tableau, seul le surréalisme le sauve de la médiocrité. Cela confirme le fait qu'avec le petit Jésus, en général les peintres se plantent. J'en ai pourtant rencontré un en Bohême, pas très loin de Prague, dans l'église du cloître de Sazava sur une fresque du XIIIe siècle que, si l'on n'y prend garde, le temps effacera.

Il est bouleversant d'humaine divinité ou de divine humanité, et le défi est là : créer sur un visage d'enfant une présence si subtile que pour y parvenir il faut plus que du génie.

Pour leur part, les statues grecques ont en général une expression bornée de belles brutes égocentriques, même les femmes, parfois des déesses centrées sur une passion exclusive. Jamais la moindre trace d'humour, peut-être parce que les sculpteurs ont souvent pris pour modèles des champions olympiques que les Grecs considéraient à l'égal des dieux... des sortes de footballeurs. Je suppose que ces êtres étaient trop obsédés par leur corps et la volonté de vaincre pour porter autre chose que ces deux obsessions conjointes. On rencontre parfois en notre temps des êtres aussi inexpressifs que les statues grecques. Tant chez les femmes que chez les hommes, ce sont souvent des êtres obsédés par leur physique ; chez certains, la cupidité, si elle domine totalement entraîne le même vide expressif. Le vice sexuel donne aussi, dans certains cas, un masque corporel particulier. J'ai du mal, je l'avoue, à réconcilier cette unidimensionnalité de la statuaire grecque avec la complexité qui caractérise la vision du monde que révèlent l'Iliade et l'Odyssée. Il y a pourtant un indice qui me permet de présenter une hypothèse. Cet aspect de masque splendide, mais vide qui caractérise la statuaire grecque cesse partiellement vers le Ve siècle, soit quelque 1200 ans après Homère. Les bustes sculptés par Crésilas ou par Phidias ont un peu de ce quelque chose que l'on retrouvera en grand dans les œuvres des maîtres du Moyen-âge : un reflet de la splendeur de l'être (regardez la beauté hautaine de la belle Uta due au maître de Naumburg). Pourquoi ? Tout simplement, à mon avis, parce que les Grecs entre le IVe et le Ve siècle av. J.-C. ont découvert l'âme, le grand thème des tragédiens grecs et des philosophes. D'ailleurs, c'est plus ou moins pendant cette période que d'autres grandes civilisations voient fleurir leurs spiritualités, ou sagesse particulières : bouddhisme, taoïsme, confucianisme, les prophètes juifs, etc. Personnellement, je n'aime pas particulièrement le mot « âme » qui, comme un automate, introduit le corps comme son contraire et quasiment son opposé. La modernité nous a appris depuis Spinoza que corps et âme sont une seule et même chose, et du même coup, nous pouvons avec certains mystiques du christianisme nous écrier : « sainte matière ! » C'est pourquoi au lieu de l'âme, je préfère parler de la splendeur de l'être. Mais je ne suis pas dogmatique, je n'ai rien contre l'âme, elle a toute ma sympathie l'âme, surtout lorsque je considère qu'elle est née d'une longue confrontation de la pensée des Grecs avec la complexité du monde.

Nous avons déjà évoqué la présence de la complexité ici ou là dans l'œuvre d'Homère. Nous pouvons suivre ce chemin encore plus loin. Dans l'Olympe même, dont les récits homériques présentent une vision assez complète dans des apartés qui ont l'intérêt de nous dire que le récit chez Homère n'a pas pour seul but de nous séduire, mais qu'il veut nous communiquer une vision religieuse du monde. Si la pratique religieuse des Grecs anciens est très simple : se laver les mains avant la libation, sacrifier des animaux, faire quelques prières... leur mythologie est extraordinairement complexe. Je crois que Robert Graves a donné une bonne explication à cette complexité. Selon lui, cette complexité est issue du fait que les Grecs conservaient dans leur religion les récits antérieurs qui avaient été l'histoire et les croyances de leurs ancêtres et des peuples avec lesquels ils s'étaient alliés. D'où le fouillis, obscurément organisé, qu'est la mythologie grecque qui contient en couche superposée des millénaires d'histoire devenus indistincts au simple lecteur que je suis. Seuls des spécialistes qui ont presque dédié leur vie à l'étude de ces couches

d'histoire travestie dans l'imaginaire peuvent, un peu, s'y retrouver. Par exemple Robert Graves nous explique qu'il est probable que les cyclopes (dont le nom signifie « œil cerclé ») étaient une caste de forgerons du bronze de la Grèce primitive. Deux autres catégories de penseurs s'efforcent de comprendre les mythes grecs d'une façon totalement différente. Il s'agit, d'une part, des créateurs de la psychologie (Freud, Adler et Jung) qui y voient des expressions de l'inconscient, ou des archétypes de l'imaginaire. Il s'agit d'autre part des artistes, qui, depuis que les mythes grecs nous sont connus, y puisent consciemment ou non sans vergogne, soit pour illustrer le récit grec, ce fut longtemps – avec la Bible — la principale source d'inspiration des arts plastiques ; soit pour utiliser sa trame afin de produire un nouveau récit. C'est aujourd'hui encore une source d'inspiration cachée, ou manifeste, de la littérature et du cinéma.

L'absence de rupture entre les différentes phases de développement du récit historico religieux grec est difficile à comprendre lorsque l'on est issu d'une religion du livre. Monothéisme oblige, la Bible et plus encore le Coran se présentent comme des ruptures fondamentales avec les formes de croyances religieuses qui les ont précédés. Sur ce point, la Bible est plus complexe que le Coran pour lequel le temps historique se divise entre « le temps des ténèbres », avant la révélation faite à Mahomet, et « le temps de la lumière » qui suit la naissance du message islamique. Dante accompagné de Virgile rendant visite et hommage aux âmes de l'enfer et du purgatoire n'est pas possible en terre d'islam, où « le temps des ténèbres » est sans intérêt. Ceci oppose l'islam au christianisme qui a une perception du temps comme progression dans la révélation, ce qui n'exclut pas l'antiquité préchrétienne : aux plafonds de la Chapelle Sixtine, les sibylles annoncent la venue du Christ. Certes, Virgile n'accompagne pas Dante au Paradis où sa qualité de païen ne permet ni son accueil ni sa visite, mais sur ce point Dante exprime son regret et son respect pour celui qu'il appelle « seigneur » et « maître ». D'où le peu de curiosité que portent les musulmans en général à l'étude des antiquités préislamiques : si l'égyptologie nous vient d'Égypte, elle est une création occidentale. Alors que pendant des siècles les Égyptiens, massivement convertis à l'islam, ont eu les ruines de leur passé sous les yeux, ils ont pillé les tombes pour en vendre les reliques, ils n'ont pas inventé l'égyptologie. Le caractère polythéiste de la religion des Grecs a favorisé cette absence de rupture du temps historique, car il suffisait d'ajouter un dieu nouveau au panthéon lorsqu'un nouveau récit s'imposait pour une raison ou pour une autre. Amalgame et mise en correspondance des divinités étaient les deux règles pratiques du polythéisme : ce procédé est encore à l'œuvre dans l'Afrique d'aujourd'hui. On pouvait dans l'Antiquité occidentale donner à un dieu ancien des noms et attributs nouveaux, ou inversement à un dieu nouveau donner des noms et attributs anciens : un tel syncrétisme s'est produit sur une très longue période pour unir les nombreuses versions de Zeus et des autres dieux qui existaient en Asie et dans les régions méditerranéennes, puis il y eut la traduction romaine des dieux grecs.

Le monde asiatique a connu des processus semblables de continuité historique. J'ai vu récemment à Phnom Penh un buste mi Vishnou mi Bouddha produit en un siècle, le IXe de notre ère, où le roi Jayavarman II essaya de concilier le culte de Shiva et le bouddhisme mahayana. Dans l'Iliade et l'Odyssée, on voit le résultat de ce long processus syncrétique de création religieuse continue où s'exprime la continuité historique des peuples. Il y a dans cette volonté de ne pas rompre avec le temps quelque chose qui appartient déjà et encore à la modernité. On retrouve ici l'image du

millefeuille déjà utilisée. En ce qui concerne les dieux, on peut distinguer les dieux d'avant Zeus et ceux d'après. Pour s'en tenir à la version la plus connue : avant Zeus était le temps de Cronos et de Rhéa (évidemment, il y a un avant de cet avant, il n'a pas d'importance ici).

Cronos craignant de perdre son pouvoir lorsque son fils Zeus serait devenu grand voulut le dévorer, la déesse Rhéa trompa Cronos en lui faisant manger une pierre emmaillotée comme un nourrisson. Devenu grand, Zeus envoya son père en exil au-delà du monde et régna avec ses frères et sœurs. Il épousa l'une d'elles, Héra, qu'il se mit à tromper en forniquant avec d'autres déesses où avec des mortelles : faut-il voir dans cette union endogame maximale suivie du cocufiage systématique de l'épouse sœur une expression de l'ambiguïté et de l'horreur de l'endogamie qui est une des caractéristiques de l'Occident ? Puis il eut des enfants, certains devinrent des dieux, d'autres eurent des destins tragiques. Puis, les dieux se marièrent, par exemple Héphaïstos, le plus laid des dieux, épousa Aphrodite, qui le trompa à qui mieux mieux, tant avec des dieux qu'avec des mortels. On pourrait dire qu'ayant l'éternité pour forniquer les dieux de l'Olympe ne s'en privent pas (la sexualité n'est-elle pas un élément essentiel de l'humain ?). Résultat : ils ont des enfants qui peuplent le panthéon de nouveaux éléments, et enrichissent le récit mythologique d'épisodes inépuisables, qui, parfois, ne manquent ni de sel ni d'un humour un peu gras. Comme lorsque l'Odyssée nous raconte les amours adultères d'Arès et d'Aphrodite.

Alors que le mari, Héphaïstos (il est boiteux et contrefait), a quitté la demeure, le dieu de la guerre (les Grecs l'appellent aussi « le dieu des pleurs ») dit à la déesse de l'amour, aussi nommée « la déesse des rires : « Vite au lit, ma chérie ! quel plaisir de s'aimer !... Héphaïstos a pris la route » (Odyssée, VIII, 266-305). Mais le mari cocu se doutait de son infortune ; dieu des techniques, il avait préparé un piège qui capture les deux amants en pleine action. Héphaïstos appelle tous les dieux pour crier au scandale et ridiculiser les amants pris en plaisante, mais fâcheuse position. Les dieux viennent jouir du spectacle et le poète cite leurs propos (VIII, 306-341) : « Le bonheur ne suit pas la mauvaise conduite... Boiteux contre coureur ! Voilà que ce bancal d'Héphaïstos prend Arès ! Le plus rapide des dieux, des maîtres de l'Olympe, est dupe du boiteux... il va falloir payer le prix de l'adultère. »

Il y a trois mille ans, Mars et Vénus étaient déjà dans le même lit ! On voit que le slogan des *sixties* (« faites l'amour, pas la guerre ») était sympathiquement stupide. Cependant le spectacle se retourne contre le mari trompé puisqu'Apollon et Hermès plaisaient de toute l'affaire, l'un disant à l'autre qu'il veut bien être pris en flagrant délit par tout l'Olympe à condition que ce soit dans le lit d'Aphrodite. Détail intéressant, nous apprenons que chez les Grecs, le prix de l'adultère se réglait en espèce, puisque lorsque Poséidon intervient auprès d'Héphaïstos pour délivrer les amants piégés il dit (VIII, 342-382) : « Lâche-le ! sur ton ordre il paiera tous les frais : je m'en porte garant devant les immortels. » Les Grecs de ce temps-là ignoraient la lapidation de la femme adultère que l'on trouve dans la Bible et dans la loi musulmane, mais qui est absente du Coran, et que le Christ abolit dans le récit évangélique. Nous verrons bientôt que la rumeur publique ayant mis par hypothèse Mahomet dans une situation comparable à celle d'Héphaïstos, le prophète usera d'un dogmatisme désolant pour innocenter une de ses épouses préférées : Aïcha.

Les généalogies des dieux sont sans intérêt pour nous, elles sont dans l'Iliade et dans l'Odyssée (comme dans les « Mémoires » de Saint-Simon), les passages que l'on saute le plus aisément. Replacées dans leur contexte originel, les généalogies nous signalent l'importance des filiations dans toutes les sociétés primitives, où ce que l'on **fait** et ce que l'on **est** ne se placent pas sur la même échelle d'importance pour définir un individu. Dans le monde de l'Iliade et de l'Odyssée, la généalogie dit avant tout ce qu'un individu est, surtout s'il peut ajouter à sa généalogie un dieu ou une déesse — à défaut, une nymphe donne un statut appréciable. Lorsque je vivais en Orient, il était de bon ton dans les familles huppées d'être à même de faire état d'un ou de plusieurs ancêtres Quoraysh (c'est-à-dire de la tribu de Mahomet), certains allaient même au-delà et annonçaient un ancêtre de la famille de leur Prophète. Je ne sais pas si Mahomet a eu une grande descendance : on sait, à son regret que le Coran mentionne, qu'il eut quelques filles, mais aucun de ses fils ne vécut très longtemps. En tout cas, selon mon expérience, du Pakistan à l'Afrique noire en passant par l'Indonésie et la Malaisie, il y a aujourd'hui des milliers de gens qui se réclament de sa famille, au sens généalogique du terme. Ce trait archaïque est abondamment illustré dans l'Iliade et dans l'Odyssée. Lorsqu'Achille combat Enée devant Troie, avant d'engager le combat, Enée mentionne rapidement l'origine divine d'Achille. Puis, il s'étend sur la sienne (Iliade, XX, 207-208) : « Je suis fils du magnanime Anchise, et je m'en glorifie ; Aphrodite est ma mère ». Enée est donc le fils de la déesse « de l'amour et des rires », selon une formule souvent utilisée pour désigner Aphrodite. Puis Enée revient à la généalogie de son père, Anchise, et montre qu'il est la septième génération issue d'un fils de Zeus. Il mentionne au passage un de ses oncles, Ganymède : « Le plus beau des mortels. Sa beauté justement fut cause que les dieux l'emmenèrent au ciel, pour qu'il servît à Zeus d'échanson, et vécût parmi les bienheureux. » : la mouvance « gay » voit dans cette affaire une allusion à une supposée bisexualité de Zeus. Puis, alors qu'il va combattre Achille, Enée conclut en une formule qui pourrait être coranique si le nom divin était différent : « Mais c'est Zeus qui fait grand ou petit, à son gré, le courage des hommes : de tout il est le maître. » Est-ce à dire que les hommes sont les esclaves des dieux chez les Grecs ? Certainement pas, et c'est là une des sources d'opposition fondamentale entre la pensée islamique et celles de la modernité et du christianisme dans leur double héritage grec et juif. L'islam est la soumission absolue à Dieu, la religion des Grecs est un débat permanent entre les hommes et les divinités. La soumission crée certainement la quiétude et le repos, ils sont fatals à la pensée humaine ; le débat crée le conflit et l'accord, le compromis, le bonheur et la tragédie : ils fécondent la pensée.

Cette absence de soumission chez les Grecs est un fait étrange, je ne dirai pas unique, car il y a des témoignages d'une attitude semblable chez les bédouins d'Arabie aux époques préislamiques, et même pendant et après Mahomet. Le wahhabisme des élites saoudiennes a d'ailleurs impulsé une politique de sédentarisation des nomades que les dignitaires religieux, à l'instar du Coran, ont toujours soupçonnés de n'avoir pas totalement rompu avec le paganisme. On ne peut pas parler d'irrespect de la part des Grecs vis-à-vis de leurs divinités, tout au plus une sorte de liberté de ton. Les récits de l'Iliade et de l'Odyssée sont remplis de dévotions, de prières, de sacrifices cérémoniels dont nous avons déjà donné des exemples. On se souvient d'Idoménée promettant de sacrifier une génisse à Athéna si sa mission d'espionnage avec Ulysse réussit. Dans l'Odyssée, le vieux Nestor ayant vu Athéna déguisée en humain se métamorphoser en orfraie lui promet un sacrifice qui, presque mot pour mot, est celui qu'à la même déesse Idoménée avait promis, je cite Nestor

(*Odyssée*, III, 365-403) : « Je te sacrifierai une vache d'un an, une bête indomptée, dont nul n'ait encor mis au joug le large front, et je te l'offrirai, les cornes plaquées d'or. » À l'évidence, nous avons là une formule rituelle de la religion des Grecs que l'on retrouve d'ailleurs presque mot pour mot dans l'Ancien Testament. Pas d'irrespect foncier pour les dieux, sauf deux ou trois fois peut-être dans le passage tendancieux déjà cité montrant Héphaïstos cocufié par Arès ou lorsque Vénus puis Arès sont blessés devant Troie. Mais au fond, ces passages-là ne sont pas contradictoires avec l'attitude complexe, où respect et irrespect se côtoient, qui caractérise les Grecs devant le sacré. À tel point que l'on peut se demander si les Grecs croyaient en leurs dieux à la façon dont les croyants du monothéisme croient au leur : sous le vocable « croire » se cache des réalités qui ne sont pas les mêmes, et la simplicité du verbe nous cache les réalités de la chose. La foi en leurs dieux n'était pas chez les Grecs une cause de conflits meurtriers. Même s'ils trouvaient d'autres raisons pour s'entretuer, les Grecs ignoraient le fanatisme religieux...

Si elle devait être comparée à la simplicité de la profession de foi musulmane qui commence par une tautologie : « Il n'est de Dieu que Dieu... » la profession de foi des Grecs anciens serait d'une extraordinaire complexité. Elle commencerait par un arbre généalogique, qui aurait pour racines un dieu du ciel « Ouranos » et une déesse Terre « Gaea » qui aboutirait au Cronide et à ses deux frères et sœurs : Hadès, Poséidon, Hestia et Héra, tous points de référence d'un panthéon dont le fils aîné de Cronos, Zeus, est le mâle dominant. La coutume des peuples de cette région était de donner au fils le nom du père (d'où l'utilisation de l'appellation « le Péléïde » pour désigner Achille, le fils de Pélée ; celui de « Atrides » pour tous les mâles issus de Atrée, etc.) Les Grecs suivent la même règle chez les dieux : Zeus, fils aîné de Cronos, est souvent appelé le Cronide. Rien d'extraordinaire à cette pratique, elle se retrouve chez de nombreux peuples, seule une minorité parmi les populations de la planète conserve un système matrilinéaire, dont on trouve d'ailleurs trace chez les Grecs, chez les Juifs, chez les Arabes et un peu partout dans le monde.

Zeus réside sur le mont Olympe, la plus haute montagne, une sorte de synthèse élevée de la terre et du ciel. De là, il convoque les autres dieux qui résident dans leur domaine de compétence particulière : les mondes souterrains pour Hadès, Héphaïstos... ; les mondes marins pour Poséidon, Thétis... ; champs cultivés et vergers pour Héra aussi appelée Déméter, etc., etc. Mais dieux et déesses peuvent aussi résider dans une ville des hommes où leur culte est particulièrement important, et dont ils sont souvent le dieu éponyme : Athènes pour Pallas Athéna ; Chypre pour Aphrodite qui est souvent appelée la Cupris ; Delphes pour Apollon, etc. Le fait que non seulement les dieux fornicent entre eux pour engendrer d'autres dieux, mais qu'ils s'accouplent aussi avec des humains pour engendrer des demi-dieux ou des mortels doués de pouvoirs particuliers crée une parenté de fait entre les dieux et les hommes.

Cette parenté des dieux et des hommes est d'ailleurs expressément mentionnée par le roi des Phéaciens, Alkinoos, qui reçoit Ulysse dans son palais après qu'il eut été secouru par la fille du roi, Nausicaa. Dans l'*Odyssée*, Alkinoos parlant des dieux explique (*Odyssée*, VII, 178-215) : « Quand nous faisons pour eux nos fêtes d'hécatombes, ils viennent au festin s'asseoir à nos côtés, aux mêmes bancs que nous ; sur le chemin désert, s'ils croisent l'un des nôtres, ils ne se cachent point : nous sommes de leur sang, tout comme les Cyclopes ou comme les tribus sauvages des



Géants. » On voit bien dans ce passage la proximité qui, pour les Grecs de ce temps, existait entre les dieux et les hommes.

Même si l'Iliade et l'Odyssée insistent souvent pour affirmer que mortels et immortels sont deux races différentes, le fait qu'ils soient sexuellement compatibles et unis par des sentiments partagés d'amour, ou de détestation, donne à leur relation un élément d'égalité émotionnelle. Il est abusif de comparer les sentiments d'amour qui s'expriment par épisodes dans la mythologie grecque avec la relation d'amour entre Dieu et l'homme que l'on rencontre dans la Bible (« Tu aimeras ton Seigneur de toute ton âme, de tout ton cœur et de tout ton esprit »), mais on peut remarquer que ce sentiment est relativement absent du Coran. Au point où, en 1916/1917 lorsque Laurence d'Arabie rencontre un mystique musulman dans le désert d'Arabie qui lui dit « Allah est lumière, Allah est amour », il est tout étonné.

L'amour n'est pas un concept qui se prête au discours rationnel. L'amour est une sensation mystérieuse qu'il n'est sans doute pas vain d'essayer de comprendre, mais qu'il est plus important de vivre. La détestation est plus humaine au sens où elle peut être rationnellement expliquée. De plus, ayant un objet, la haine peut s'épuiser si son objet répulsif disparaît. Alors que l'amour est parfois sans bornes identifiables. L'amour n'est pas le sujet de cet essai qui cherche à comprendre rationnellement des œuvres écrites dont le message est l'objet d'une évaluation aussi rationnelle que l'auteur en est capable. Je suis pourtant réceptif aux domaines de l'inconnaissable même si je refuse, ici, de m'y engager.

Cette égalité **relative** entre les hommes et les dieux est un élément qui marque profondément la pensée grecque. Elle a ses correspondances dans les relations entre les hommes dans leur propre milieu, tout comme elle a son pareil dans les relations entre les dieux eux-mêmes. Ces points méritent quelques exemples tirés des textes.

Iliade, XXIV, 548-581 : à la demande et avec l'aide de Zeus, qui avoue qu'il aimait Hector, le roi Priam est venu voir Achille dans le camp des Grecs pour lui demander de lui rendre le cadavre de son fils. Achille vient de tuer Hector afin de venger son ami Patrocle. Il a sauvagement traîné dans la poussière le cadavre d'Hector attaché derrière son char. Achille répond à Priam : « Ah ! désormais, vieillard, cesse de m'irriter ! De moi-même, aussi bien, je veux te rendre Hector, car de la part de Zeus un ordre m'est venu [...] Et du reste, Priam – ma raison me l'apprend et ne me trompe pas – à coup sûr, c'est un dieu qui t'a conduit toi-même aux neufs des Achéens : nul mortel n'oserait affronter notre camp... il n'échapperait pas à nos postes de garde... Ne provoque donc point mon courroux davantage en la peine où je suis, sans quoi, vieillard, bien que tu sois mon suppliant, je pourrais sous mon toit ne pas te ménager et violer ainsi les ordres du Cronide. »

Le raisonnement d'Achille est surprenant en ce sens qu'il apporte beaucoup de rationalité à une situation fondamentalement irrationnelle. Il faut savoir que selon leurs croyances religieuses, la pire catastrophe pour les Grecs est d'être privés de funérailles (car alors l'ombre ne peut pas gagner les enfers). D'où l'insulte suprême qui consiste à dire à l'ennemi que l'on va donner son cadavre aux chiens et aux vautours : insulte commune dans l'Iliade, Achille en a d'ailleurs usé contre Hector. La démarche de Priam est donc compréhensible et le soutien de Zeus dans cette affaire est mythologiquement correct (les dieux interviendront à plusieurs reprises pour

faciliter les funérailles des héros qu'ils aiment). Toutefois, dans sa réponse, Achille met en avant sa volonté propre et sa raison. Une raison divinement éclairée par les conseils de sa mère qui les tient directement de Zeus ! D'un point de vue littéraire, il est difficile de combiner en si peu de mots la synthèse opérée par l'esprit grec entre le divin et l'humain. Enfin, la touche finale où le héros dit à Priam que s'il continue à l'irriter, Zeus ou pas Zeus il lui fera un mauvais sort, est l'expression d'une autonomie des pensées et des désirs du héros. Si le premier des dieux peut être défié par d'autres dieux et par certains mortels, il peut être mis en échec par son épouse légitime, qui est aussi sa sœur, Héra. On en trouve plusieurs exemples dans l'Iliade, le plus étrange mérite une mention, car il permet d'illustrer les aspects simultanés de continuité et de rupture entre la pensée du sacré chez les Grecs et chez les chrétiens.

Le fils que Zeus a eu avec Laodamie, une des innombrables mortelles qu'il a séduites, combat aux côtés des Troyens. Il s'appelle Sarpédon, son destin est d'être tué par Patrocle, aussi appelé « fils de Ménoétios ». Ce meurtre provoquera la colère d'Hector qui tuera Patrocle, ce qui provoquera la colère d'Achille qui reviendra au combat... ce qui permettra au destin de Troie d'être accompli. Nous avons là un des paradigmes de la pensée mythique : le sacrifice par lequel le destin s'accomplit. Or, Zeus répugne à laisser s'accomplir l'élément de cette chaîne causale qu'est la mort de son fils Sarpédon. Dans son dilemme, il se tourne vers son épouse, Héra et lui dit (Iliade, XVI, 415-448) : « Hélas ! malheur à moi ! Le sort de Sarpédon, le plus cher à mon cœur entre tous les mortels, est de tomber devant le fils de Ménoétios. Mais mon âme se trouble et reste partagée : je puis, soit l'arracher vivant à la mêlée, source de tant de pleurs... soit l'abattre à l'instant sous les mains de Patrocle. » Jalouse, et totalement engagée à la destruction de Troie – par vanité, car elle n'a pas été élue « la plus belle » par Pâris – Héra répond à son mari (Iliade, XVI, 415-448) : « Redoutable Cronide, ah ! quels mots dis-tu là ? Donc, un simple mortel, un homme à son destin depuis longtemps voué, tu voudrais l'affranchir de la terrible mort ? Soit ! agis à ton gré, mais nous, les autres dieux, il s'en faut qu'avec toi nous soyons tous d'accord... si tu portes chez lui vivant ce Sarpédon, crains qu'ensuite à son tour un autre dieu ne veuille emporter son enfant hors du combat brutal, car, autour de la ville immense de Priam, les fils des Immortels en grand nombre se battent, et tu mettras alors un terrible courroux dans le cœur de leurs pères. » En substance, Héra use de l'argument du précédent à ne pas créer ! Elle dit à Zeus que sans la dictature du destin qui apaise la lutte des désirs concurrents il n'y a plus d'ordre, tout glisse dans le chaos. Héra propose alors un compromis : que Sarpédon soit tué par Patrocle, comme le veut le destin, mais que Zeus ordonne à des divinités de transporter son corps dans sa patrie, en Lycie, où (XVI, 415-448) « Là, frères et parents l'enterrent dans un tombeau, sous une stèle, car tels sont les honneurs qui reviennent aux morts. » Zeus accepte le compromis, Sarpédon est tué par Patrocle, une lutte féroce s'engage pour la prise de son cadavre (car le cadavre d'un héros est une prise de guerre valorisante), mais Zeus intervient et le cadavre est miraculeusement transporté dans sa patrie.

Ce passage est troublant, et s'il est permis d'y percevoir une vague préfiguration de la mort du Christ, l'absence de dimension spirituelle dans le texte homérique est frappante lorsque l'on compare l'esprit du texte grec avec celui du théâtre de la passion du Christ dans un texte d'Arnoul Gréban, un auteur dramatique français du XV<sup>e</sup> siècle. Dans « le Mystère de la Passion », une œuvre gigantesque de plus de 30.000 vers, présentée à Paris vers 1450, Arnoul Gréban fait dialoguer la Vierge Marie, Jésus, la Justice, la Miséricorde et Dieu le Père. Une des scènes de ce grand

théâtre populaire montre un débat quasi juridique où s'oppose la nécessité eschatologique de la Passion à l'amour des parents qui voudraient, sinon éviter, au moins mitiger le drame. Quelques extraits de dialogue montreront la puissance spirituelle du christianisme face à la relative pauvreté spirituelle du texte grec. Au plaidoyer de sa mère, Jésus répond :

Car, comme tous ceux d'Adam nés  
 Ont péché jusqu'à vous et moi,  
 Je, qui humanité reçois  
 Pour tous les humains délivrer,  
 Dois sur tout mon corps endurer  
 Excessive peine et amère [...]

Aux lamentations de la Vierge Marie qui succèdent à l'affirmation du caractère inéluctable de la Passion, le Christ apporte un réconfort :

Serez sur tout récompensée  
 En joie et exultation  
 Après ma résurrection :  
 Car alors vous visiterai  
 Et votre cœur conforterai  
 De joie et parfaite lumière.

Pour sa part, Dieu le Père plaide l'innocence de son fils en s'adressant à la Justice (la tradition théâtrale du Moyen Âge et de la Renaissance personnalisait les vices et les vertus) :

O Justice, pitié prenez  
 De celui qui porte le méfait  
 D'autrui et qui n'a rien méfait,  
 Et votre rigueur détendez.

Le mot de la fin, si l'on peut dire, revient à la Justice :

Mais pour montrer plus grandpointure\*  
 D'amour à humaine nature  
 Et plus ardente charité,  
 Je veux qu'il me soit présenté  
 En l'arbre de la croix pendu,  
 Fiché, cloué, mort étendu [...]

\*quantité et qualité très grande

Alors que les dieux grecs sont dans des logiques humaines (la justice, la pitié, l'amour parental...) que l'on retrouve dans le texte d'Arnould Grégan, le christianisme coiffe la dimension humaine d'une puissance spirituelle bouleversante. Alors que l'Iliade et l'Odyssée, ainsi que le Coran, sont le récit du juste persécuté (il se présente comme tel) qui revient et se venge, le Nouveau Testament est le récit du juste innocent persécuté qui refuse de se venger et offre son innocence pour le salut de l'espèce humaine : son persécuteur ne sait pas ce qu'il fait ! Que l'on soit croyant ou

non, le texte chrétien possède un souffle incontestable. On peut comprendre la facilité avec laquelle les Grecs se sont convertis à un christianisme qui, grâce à eux, portait une marque de leurs pensées profondes. Avec le christianisme, nous sommes loin des décrets fulgurants et sans détour qu'énonce le Coran :

Sourate 51, versets 56 à 60 :

- « 56 Je n'ai créé les Démons et les Hommes que pour qu'ils M'adorent.
- « 57 Je ne désire d'eux nul don et je ne désire pas qu'ils Me nourrissent.
- « 58 En vérité, Allah est le Donateur, Celui qui détient la Force, le Ferme !
- « 59 Ceux qui auront mal agi auront à rendre compte de péchés semblables à ceux de leurs pareils, antérieurement. Qu'ils n'appellent pas au plus vite Mon verdict !
- « 60 A ceux qui n'ont pas cru, malheur ! en ce jour dont ils sont menacés. »

Avec la version musulmane du monothéisme, nous ne sommes plus du tout dans le même système de penser : ce qui est en haut est totalement séparé de ce qui est en bas, et l'idée même d'un dialogue avec Dieu est une hérésie. Le haut dicte la loi. Il appartient aux hommes de s'y conformer. C'est leur seule liberté, comme chez Jean-Jacques Rousseau où l'on force à « être libre » celui qui ne voudrait pas suivre « la volonté générale ». Les hommes doivent suivre la loi donnée par Dieu à son dernier prophète, s'ils ne le font pas le jugement dernier (c'est-à-dire la fin du monde) est proche, et il n'y aura pas de quartier. C'est simple.

Chez les Grecs, ce n'est pas simple du tout, même chez les dieux où le plus puissant de tous, Zeus, doit, comme on vient de le voir, composer et même parfois négocier avec les autres dieux, pour ne s'en tirer que grâce à l'intervention de quelque *deus ex machina* qu'il faut commenter, car outre son intérêt dans le récit lui-même on y voit paraître la notion de **trinité** qui a si profondément marquée la pensée occidentale :

Zeus a ordonné aux dieux de ne plus se mêler à la bataille qui divise l'Olympe. Poséidon qui soutient le camp des Grecs refuse d'obtempérer. Zeus envoie sa messagère Iris lui porter le message suivant (Iliade, XV, 143-184, 185-219) : « Enjoins-lui de quitter la guerre et la bataille, et d'aller chez les dieux ou dans la mer divine. S'il ne m'écoute pas... qu'en son âme et son cœur, tout robuste qu'il est, il se garde d'oser attendre mon attaque : oui, je prétends sur lui de beaucoup l'emporter par la force et par l'âge, car je suis son aîné. Mais son cœur ne craint pas de s'égaliser à moi, qui fais trembler les autres ! » S'égaliser au maître de l'Olympe « qui fait trembler les autres » ! Voilà un thème intéressant qui dit clairement que chez les Grecs l'obéissance à l'autorité était une valeur plus relative qu'absolue qui, comme toujours, reposait en dernier ressort sur l'usage de la force. La réponse de Poséidon illustre cet esprit : « Il a prononcé là des mots bien arrogants, si, malgré moi, de force, il prétend me réduire, moi qui suis son égal. Nous sommes trois, nés de Cronos et de Rhéa, trois frères : Zeus, puis moi, puis le troisième, Hadès, qui règne sur les morts. Du monde on fit trois parts, pour que chacun de nous obtînt son apanage [...] Mais tous trois en commun nous possédons la terre et l'Olympe élevé. Je ne vivrai donc pas soumis au gré de Zeus... Meilleur serait l'effet de ses rodomontades, s'il les gardait pour ses enfants, filles et fils : eux, ils seraient contraints d'obéir à ses ordres. »

Ce refus de soumission est motivé par des raisonnements issus des codes sociaux des hommes d'alors : l'égalité de force ; le droit du noble sur ses terres ; les

obligations réciproques qui naissent du partage du pouvoir dans certains domaines ; et enfin l'obéissance due par les enfants à leurs parents, mais pas celle du frère cadet à son aîné : on va voir que ce point est le plus faible. Poséidon conteste la valeur absolue du droit d'aînesse en s'appuyant sur la souveraineté qu'il exerce sur ses domaines exclusifs : les profondeurs terrestres et marines. Son dernier argument invoque une sorte de condominium des trois frères sur la terre et sur les hommes. Devant une telle contestation, il ne faut pas s'étonner si l'Olympe est en conflits perpétuels, riches de péripéties et de compromis. La notion de condominium a eu un destin fertile dans l'histoire occidentale, voire mondiale. Dans l'exemple choisi, Poséidon finira par céder à Zeus, de mauvaise grâce, et parce qu'Iris, la messagère, lui tend la perche en invoquant trois divinités mystérieuses, les Érinyes. Les Érinyes, certains textes les disent « filles de Zeus » ont pour mission de châtier la démesure, qu'elle soit celle des dieux ou celle des hommes. Allusion est peut-être faite aux Érinyes lors de la découverte par les dieux de l'adultère commis par Arès et Aphrodite : « Le bonheur ne suit pas la mauvaise conduite ». Les Érinyes sont des divinités issues de croyances antérieures à celles du panthéon classique ; elles sont trois, nées selon certains récits du sang du premier dieu père, Ouranos, auquel un de ses fils, Cronos, a coupé le pénis : Freud a beaucoup apprécié cette histoire. Aux temps homériques il est assez facile de dire ce qu'est la démesure chez les Grecs (l'*hybris* ou *hubris*) : le parricide, le matricide, et tous les meurtres commis à l'intérieur de la famille, ainsi que le refus du droit d'aînesse, et, selon Hésiode (8<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> siècles av. J.-C.), le non-respect des règles élémentaires de la justice : « Voici, en effet, la loi que le fils de Cronos a établie pour l'homme. Aux poissons, aux bêtes terrestres et aux oiseaux pourvus d'ailes, il a prescrit de se dévorer les uns les autres, car il n'y a pas de justice parmi eux, mais aux hommes, il a donné la justice... » (« Les travaux et les jours », vers 274 et suivants). Plus tard, avec les grands tragédiens grecs la motion d'*hybris* devient le support d'une éthique complexe, qui marque encore notre imaginaire, mais cela dépasse notre propos. C'est en faisant appel au droit d'aînesse que la messagère de Zeus va fléchir Poséidon (Iliade, XV, 185-219) : « Tu ne l'ignores pas : les aînés ont toujours pour eux les Erynies. » Le fait que les hommes tout autant que les dieux soient soumis aux Erynies introduit de la relativité dans les pouvoirs des dieux, ce qui, une fois encore, ouvre aux hommes un espace de liberté. La même remarque s'applique au fait que les dieux ne peuvent rien changer au destin, dont les dieux ne sont que les instruments. Ils n'en sont que les agents actifs, pour leur plaisir ou à regret.

On a parfois l'impression que Zeus fait ce qu'il peut pour retarder la chute de Troie, mais qu'au fond, il ne peut rien contre le destin qui veut que la ville tombe... encore que le destin (qu'est-il ?) semble hésiter, que l'on compare (VIII, 66-100) : « Mais, dès que le soleil est au milieu du ciel, Zeus, le père des dieux, fait pendre les plateaux de sa balance d'or. De l'horrible trépas il y met deux Génies, celui des Achéens à tunique de bronze et celui des Troyens aux chevaux bien domptés. Il prend par le milieu sa balance, la lève, et c'est le jour fatal des Achéens qui penche. » S'en suit une période de défaite pour le camp des Grecs. Mais un peu plus tard (XXII, 208-210) : « Zeus, le père des dieux, fait pendre les plateaux de sa balance d'or : de l'horrible trépas il y met deux Génies, ceux d'Achille et d'Hector aux chevaux bien domptés. Il prend par le milieu sa balance, la lève, et c'est le jour fatal d'Hector qui soudain penche et descend vers l'Hadès. » S'en suit la mort d'Hector, le champion des Troyens, et par voie de conséquence, à terme, la chute de Troie. Paradoxe : c'est la prévisibilité du destin qui le rend inéluctable. Si le destin n'était que l'arbitraire de ses

apparences (les plateaux de la balance penchant ici ou là) il n'y aurait qu'un arbitraire imprévisible, et seul existerait le hasard et la liberté de faire ceci ou bien cela : comme lorsque les Grecs et les Troyens décident de résoudre la crise qui les oppose en faisant combattre en combat singulier les deux hommes en conflit : Ménélas le mari d'Hélène contre Pâris l'amant introduit, en quelque sorte, par Aphrodite. Mais pour que le destin suive son cours, les dieux sabotent le compromis raisonnable des hommes.

Chez les Grecs, le destin peut être connu par intuition, par prophétie ou par songe. Par intuition, c'est le cas d'Hector qui a l'intuition de sa fin tragique ; par prophétie, les devins interprètent les signes, ils sont crus – comme Calchas lorsqu'il dit qu'Agamemnon doit rendre Chrysis à son père ; ou ignorés – comme Cassandre lorsqu'elle annonce la destruction de Troie. Enfin, le destin parle par songes envoyés par Zeus ou par d'autres dieux, pour éclairer ou pour tromper les hommes. Au début de l'Iliade, afin de forcer Agamemnon à rendre Briséis à Achille, Zeus envoie à Agamemnon « le songe malfaisant ». C'est-à-dire un rêve divinatoire qui dit le contraire de la vérité. Voici le message du rêve envoyé à Agamemnon (II, 29- 65) : « De Zeus, sache le bien, je suis le messenger. Si loin qu'il soit, Zeus a pitié, souci de toi. Arme, dit-il, les Achéens aux longs cheveux, en hâte et tous ensemble, car maintenant tu peux prendre la vaste Troie, puisque les Immortels, habitants de l'Olympe, ne sont plus divisés : les prières d'Héra les ont tous fait fléchir ; voici que des malheurs planent sur les Troyens par le vouloir de Zeus. Allons ! garde en ton cœur ces mots, et que l'oubli ne te saisisse pas, lorsque t'aura quitté le suave sommeil. » Il y a dans ce passage toute la saveur d'un monde qui pratique avec passion l'art du déchiffrement des songes. Ces songes que l'on oublie si facilement au réveil. Au matin, trompé par le rêve envoyé par Zeus, Agamemnon lance les Grecs dans une offensive qui tournera au désastre, et par ricochet, finira par ramener Achille au combat comme préalable à la chute de Troie ; ce qui, paradoxalement, donne au « songe malfaisant » une dimension véritablement prophétique : une fois de plus, l'esprit grec refuse les facilités des explications univoques !

Il arrive aussi que le songe ne soit pas trompeur et qu'il lève un voile sur l'avenir (Odyssée, XIX, 518-559) : Pénélope a rêvé qu'un aigle lui tuait vingt de ses oies, et qu'après cet acte, l'aigle lui disait « Fille du glorieux Icare, sois sans crainte ! Ceci n'est pas un songe ; c'est bien, en vérité, ce qui va s'accomplir ! Les prétendants seront ces oies ; je serai l'aigle, envolé tout à l'heure, à présent revenu. Moi ton époux, je vais donner aux prétendants une mort misérable ! » Ce passage est touchant de vérité dans un domaine où la psychanalyse freudienne a naïvement cru avoir le dernier mot — en ce domaine, il faudrait davantage faire confiance à Gaston Bachelard qui dans sa « Psychanalyse du feu » nous dit que « Le rêve est plus fort que l'expérience. » Pénélope raconte son rêve à Ulysse (qu'Athéna a rendu méconnaissable en le métamorphosant en mendiant), pour qu'il lui en confirme le sens qu'à la fois elle veut croire et refuse de croire, de peur d'être déçue dans ses espérances du retour de l'homme aimé. Pénélope : « Le sommeil de miel m'avait quitté : à travers le manoir, j'allais compter mes oies ; tout comme à l'ordinaire, je les vis becqueter le grain auprès de l'auge. » En une phrase, nous voici transportés à Ithaque dans la modeste villa-palais de Pénélope.

Peut-être comprendra-t-on mieux ma fascination pour ce passage de l'Odyssée et pour Gaston Bachelard si je dis qu'autrefois, dans la forêt équatoriale, mes amis africains m'ont enseigné leur « monde du rêve » et que leurs enseignements

recoupaient ce qu'en dit Pénélope et qui tant impressionna Platon, Horace, Virgile, et, plus près de nous, Gérard de Nerval et Baudelaire. Je cite Pénélope, *Odyssée*, XIX, 560-601 : « O mon hôte, je sais la vanité des songes et leur obscur langage !... je sais, pour les humains, combien peu s'accomplissent ! Les songes vacillants nous viennent de deux portes ; l'une est fermée de corne ; l'autre est fermée d'ivoire ; quand un songe nous vient par l'*ivoire* scié, ce n'est que tromperie, simple *ivraie* de paroles **et défense d'y voir** ! [notre ajout] ceux que laisse passer la *corne* bien polie nous *cornent* le succès du mortel qui les voit. Mais ce n'est pas de là que m'est venu, je crois, ce songe redoutable ! nous en aurions, mon fils et moi, trop de bonheur ! »

La façon dont Pénélope évalue son rêve, en allant faire la vérification expérimentale de l'état de ses oies, puis en demandant conseil à une personnalité extérieure : le mendiant recueilli (elle ne sait pas qu'il est Ulysse grimé par Athéna), tout cela se retrouve aujourd'hui dans le Coran interprété par certains moudjahidin.

Lors de son procès en 2006 aux États-Unis, le Français Zacarias Moussaoui arrêté à la suite de l'attentat du 11 septembre 2001, a abondamment parlé de ses rêves à ses juges (transcription du 27 mars 2006, p. 2402 et suivantes) : « Mais si vous voulez dire la raison première, OK, c'est que j'ai pensé que j'avais un rêve où j'étais sur la piste d'un aéroport et, de fait, je sors une carte, OK, je l'ouvre et c'était la Maison Blanche avec un cercle avec une croix, comme on fait pour indiquer un objectif. Et près de moi, OK, en face il y avait le quatre frère (sic), je ne pouvais pas reconnaître. Et près de moi il y avait un 747, très reconnaissable, vous savez comme le cockpit, était très éloigné (sic) » Zacarias Moussaoui continue : « Et je dis cela à Cheik Ousama Bin Laden, et nous – parlions avec lui... Je lui parle de cela, c'était la première fois, c'était quelque chose comme le milieu de l'année 2000, en mars ou quelque chose comme ça, OK ? Et quand je suis revenu de Malaisie, nous en avons reparlé, car il y avait – J'avais un autre rêve avec plus de choses métaphoriques. Et j'avais l'habitude d'aller le voir chaque fois que j'avais un rêve, OK, pour – parce que des gens ont plus de connaissances, comprennent mieux parce que vous expliquez le rêve par le Coran. Vous ne l'expliquez pas parce que vous pensez comme ça, OK ? Vous devez incorporer votre explication avec des déclarations que vous trouvez dans le Coran ou des déclarations que vous trouvez dans ce qu'a dit le Prophète Mohammed. Et ce livre traitera spécialement de l'interprétation des rêves. »

Certes, le style d'Homère est plus élégant que celui d'un terroriste contemporain, mais cet aspect est ici secondaire. Je trouve extraordinaire le fait que pour essayer de comprendre son rêve, Pénélope fasse d'abord confiance à sa raison (elle va voir où en sont ses oies), puis, elle demande un avis extérieur. Au bout du compte, elle demeure dubitative. Le terroriste se limite à demander conseil à des experts du récit qui sert de paradigme universel aux musulmans : le Coran. On en connaît le résultat.

Dans la Grèce archaïque, si les songes, les révélations des dieux et les devins peuvent dire le destin, celui-ci n'en demeure pas moins une contrainte qui s'impose à tous. Et si Zeus ne peut rien changer au destin funeste de son fils Sarpédon, d'Hector et de la ville de Troie, il ne peut rien changer à celui d'Ulysse, dont la fin est plus heureuse (*Odyssée*, V, 31-67) : « Car son destin, à lui, est de revoir les siens, de rentrer sous le toit de sa haute maison, au pays de ses pères. » Ce destin heureux est inévitable, même si Poséidon, le frère de Zeus, use de tous ses pouvoirs de dieu marin pour faire périr Ulysse.

Signalons que l'astrologie, la chiromancie, etc. sont absentes de l'Iliade et de l'Odyssée, où, outre les rêves que chaque rêveur essaye d'interpréter, les devins interprètent le vol des oiseaux en se mettant face au Nord : l'Est, le soleil levant est à leur droite (la vie, le positif), l'Ouest, le soleil couchant est à leur gauche (la mort, le négatif), d'où le caractère bénéfique de ce qui vient de droite et maléfique de la gauche. Cette superstition est toujours diffusément active un peu partout dans le monde. Une de ses autres origines possibles, en Occident, serait le fait mythologique qui décrit Cronos castrant son père Ouranos et jetant son pénis dans la mer en usant de sa main gauche. Chez les Arabes, la main gauche est considérée comme impure (la plus grande impolitesse est de s'en servir pour manger), mais ce n'est peut-être pas pour des raisons issues des mythologies anciennes.

Après avoir montré dans les textes l'autonomie relative des hommes devant les dieux, ainsi que l'autonomie relative des dieux face au plus puissant de tous, Zeus. Après avoir mis en lumière le rôle de réducteurs de puissance des dieux et des hommes que jouent le destin et les Érinyes, nous voulons conclure en montrant l'autonomie relative des hommes face à ceux qui incarnent l'autorité : qu'elle soit religieuse ou politique.

Pour ce qui concerne l'autorité religieuse, si elle l'emporte souvent, elle est aussi souvent contestée. Ainsi, au début de l'Iliade, le roi Agamemnon auquel un prêtre d'Apollon demande qu'il lui rendît sa fille répond avec rudesse qu'il n'a cure de sa condition de prêtre d'Apollon : « Je ne te rendrai pas ta fille, pas avant du moins qu'elle ait vieilli sous mon toit, en Argos, loin du pays natal, travaillant au métier et partageant mon lit. Va, ne m'irrite plus, si tu veux partir sauf. » Le prêtre prend peur, il s'enfuit et appelle le dieu à son aide. Apollon décoche ses flèches, les Grecs sont décimés par une épidémie soudaine... et toute l'histoire commence... Dans le domaine politique, parmi les nobles, le roi Agamemnon n'est que le premier parmi ces égaux que sont les autres nobles qui peuvent contester son autorité, comme le font parfois les simples soldats que l'on entend rouspéter dans l'Iliade sur un ton qui rappelle les propos des soldats de Napoléon en Égypte.

On l'a vu avec Achille dont la querelle avec Agamemnon est le thème le plus important de l'Iliade. Enfin, et même si la voix d'Agamemnon est prépondérante, comme celle de Zeus dans l'Olympe, toutes les grandes décisions sont discutées dans un conseil qui réunit la noblesse. Un des éléments symboliques qui indiquent ce souci d'égalité parmi les nobles est mis en scène par les formes de politesse, et notamment dans le langage dont usent les Grecs pour communiquer, et cela même dans les moments de tension. À titre d'exemple (Iliade, I, 108-147), début de la querelle entre Achille et Agamemnon :

Achille : « Atride glorieux, pour la cupidité tu n'as pas ton pareil... »

Agamemnon : « Non, non, n'essaye pas de ruser avec moi, malgré tout ton courage, Achille égal aux dieux ! Tu ne pourras ni m'abuser ni me convaincre... »

Dire d'un homme qu'il est « glorieux », qu'il est « égal aux dieux », ce sont là des formules de politesse couramment employées par Homère. Rien de commun avec les « nique ta mère » qui ponctuent certaines conversations de nos banlieues. Il faudra qu'Achille atteigne l'apex de sa colère, après que le roi lui eut ordonné de lui céder Briséis, pour qu'il traite Agamemnon de « sac à vin, homme à l'œil de chien... »



Toutefois l'insulte vulgaire est assez exceptionnelle dans l'Iliade et dans l'Odyssée, même entre ennemis irréductibles.

Ce point est important. Il signale que chez les Grecs une reconnaissance en égale humanité était pratiquée dans les relations sociales. Et, jusqu'à un certain point, cet humanisme se retrouve dans les rapports sociaux entre les différentes couches sociales. On le voit aussi dans l'Odyssée, où les règles de politesse les plus exquises sont de mise dans les relations interpersonnelles. Et les dieux quand ils se mêlent aux affaires des hommes copient leur politesse, c'est ce que fait Athéna lorsqu'elle rend visite à Télémaque, le jeune fils d'Ulysse, pour le conseiller. La déesse a pris la forme d'un homme « Mentès, le doge de Taphos », elle est venue par voie de mer et l'équipage de son navire l'attend au port. Alors que Télémaque l'invite à passer plus de temps en sa demeure, elle refuse et dit (Odyssée, I, 296-332) : « Mais je dois m'en aller, redescendre au croiseur ; mon équipage attend et sans doute maugrée ». Ne pas faire attendre son équipage, telle était alors la politesse du capitaine d'un navire grec !

Tous ces systèmes de relations interpersonnelles compliqués entre les hommes, les dieux, les dieux et les hommes, semblent naïfs à leurs héritiers ; c'est-à-dire à nous, gens de la modernité marqués du sceau indélébile du monothéisme. Pourtant, l'avantage de ces systèmes fut de donner aux hommes qui les avaient inventés un riche terrain de jeux où se déploient l'imagination, l'intelligence, et l'inconscient. Ce terrain de jeux nous l'utilisons encore, non comme récit religieux unique, mais précisément pour jouer, et créer du neuf : avions Hercule ; missions *Apollo* (Apollon); navire explorateur des océans « la Calypso », complexe d'Œdipe... jusqu'aux réunions du Conseil européen ou du Sénat américain qui suggèrent un débat dans l'Olympe.

Le point commun à tous ces systèmes est l'incapacité heureuse de l'Occident à inventer un pouvoir total : que ce soit celui du roi, de l'empereur, du pape, du président ou des institutions européennes. Le fait est noté par Machiavel au XIVE siècle. C'est aussi cette capacité heureuse de l'Occident à détruire tout système totalitaire, même si temporairement il parvient à s'imposer. Il faut continuer.

Faut-il voir dans ce trait culturel l'origine de la démocratie, dont l'esprit a si profondément marqué la civilisation occidentale, et fut un des éléments créateurs de la modernité ? C'est possible et presque certain à la condition de ne pas y voir un mouvement de causalité univoque. L'enchaînement des choses est infini et complexe, il rend naïf tout raisonnement qui se permet de déclarer qu'une chose en cause une autre, même si à première vue un tel raisonnement approximatif est utile. Si l'on tient à raisonner selon des causes linéaires, il faut dire qu'une multiplicité de causes simultanées crée simultanément une multiplicité d'effets. Le fait que pour penser nous soyons obligés de séparer les choses ne signifie pas que, pour nous faire plaisir, les mutations du monde veuillent fractionner leurs mouvements.

#### 4- Où sont les femmes ?

Un chanteur d'autrefois, Patrick Juvet, un Suisse, chantait en 1977 une chanson moins simplette qu'elle ne le paraît de prime abord (« Où sont les femmes ») dans laquelle il mettait en scène le désarroi d'un homme issu du récit devant une évolution des mœurs qui mettait tous les récits cul par-dessus tête. Je dis bien tous les récits, et plus particulièrement les récits traditionnels assignant aux femmes un rôle qui n'avait pas beaucoup changé, au moins dans l'imaginaire masculin, depuis l'Iliade, et surtout depuis l'Odyssée. Patrick Juvet regrettait, en chanson du moins, de ne plus trouver de Nausicaa, voire de Pénélope. Que l'on en juge :

« Elles portent un blouson noir  
Elles fument le cigare  
Font parfois un enfant  
Par hasard !  
Et dès que vient le soir  
Elles courent dans le néant  
Vers des plaisirs provisoires »

Après cela, la versification perd de son punch sonore et spontané avec ces vers hasardeux :

« Elles portent les cheveux courts  
Et préfèrent les motos aux oiseaux »

Ça ne vole pas haut : « Courts » rime avec amour, « zoiseaux » avec robot. Bon, passons vite, mais non sans ajouter que ce désarroi sans cesse repris dans un refrain leitmotiv aigu « Où sont les femmes... » était surprenant si l'on considère que Patrick Juvet était porté sur les hommes, pas sur les femmes. Il a peut-être cherché longtemps les femmes, sans enthousiasme. Il ne les a pas trouvées.

Dans l'Iliade et l'Odyssée les femmes sont là. Elles sont finalement la raison de toute l'histoire. Même si, aujourd'hui, le marxisme idéologique est avec raison discrédité il ne s'ensuit pas nécessairement que tous les travaux de Karl Marx sont sans valeur. Avec Stuart Mills, il est parmi ceux qui dès le XIXe siècle ont compris que la relation entre les deux sexes était déterminante pour juger de l'état d'une civilisation. Mais il faut aller au-delà. Ma conviction est que l'axe principal d'une civilisation n'est pas seulement la relation entre les sexes, mais le type de relation qu'elle établit entre les forts et les faibles. C'est là une question fascinante, car elle introduit immédiatement la notion de relativité structurelle de la force et de la faiblesse. Les sociétés les plus frustes dont nous sommes tous issus ont une équation très simple : mâle = force, femelle = faiblesse. Si l'on ne prend en considération que la taille moyenne et la masse musculaire, l'équation est statistiquement exacte, même si 10% des femmes sont plus massives que la moyenne des hommes. Mais énoncer ces deux critères revient à exposer leur faiblesse : il est absurde de prendre la mesure des êtres humains sur les seuls critères de la taille et de la masse musculaire. Force et

faiblesse n'ont de sens qu'en situation de relativité structurale : si l'on se trouve dans un contexte où découvrir la théorie de la relativité est important, il est préférable de s'adresser au petit Albert Einstein plutôt qu'au musculeux Arnold Schwarzenegger. Évidemment, dans un contexte où il faut soulever cent cinquante kilos, Schwarzenegger est préférable. La modernité est là ! Elle nous donne Einstein et Schwarzenegger, et beaucoup d'autres. La modernité a multiplié les contextes de relativité structurale où force et faiblesse changent de titulaires en changeant de contexte. Cela se voit dans les héros de la modernité comparés à ceux d'Homère. Les héros homériques sont d'un seul type : ils sont physiquement forts (l'équipement de bronze est lourd) ; ils sont courageux face à la mort ; ils sont plus ou moins habiles intellectuellement. Sur ce dernier point, on perçoit nettement la différence entre Patrocle et Ulysse, athlétiques, courageux et intelligents, qui s'opposent aux deux Ajax, forts, courageux, mais lourds. À la différence de ceux d'Homère, les héros de la modernité appartiennent aux deux sexes, plus quelques catégories intermédiaires ni vraiment mâles ni vraiment femelles. Ils sont présents dans tous les domaines : le militaire, l'économique, le sociale, les sciences, les arts, le show-business, les sports, etc. Les héros modernes sont ceux et celles que l'on appelle « les célébrités ». Ils développent leurs talents dans un domaine de compétence spécifique, comme le faisaient les dieux de l'Olympe, auxquels, à certains égards, souvent ils ressemblent dans leurs modes d'existence et leurs appétits de jouissance : l'aviation moderne leur permet même de voler à leur guise ou presque. Les gens ordinaires vouent un culte passionné ou distant à ces idoles, dont le nombre est impressionnant et passe, très largement, les figures des antiques panthéons. Comme elles, ils tendent à se reproduire entre eux, et celles et ceux qui ne peuvent pas le faire par voies naturelles se payent des alternatives. Lorsqu'il s'agit du plaisir sexuel, les idoles nouvelles ne sont pas endogames. Comme Zeus et Mahomet, ils piochent un peu partout, ce qui fait les délices des chroniques journalistiques spécialisées. Évidemment, nous restons dans l'univers des hommes, et cette mythologie née de la modernité n'est pas sans danger, sans ridicules et sans stupidité. Pourtant, son résultat global est une extraordinaire émulation qui pousse un grand nombre d'êtres humains à essayer de se surpasser dans un domaine de compétence. Pour le moment il semblerait que la modernité étant un jeune système, elle a tendance à créer une émulation maximale dans les secteurs les moins créateurs, ceux du divertissement : un footballeur de renom gagne mille ou dix mille fois plus qu'un savant qui domine son secteur de compétence, idem pour certaines vedettes du show-business. Le culte démesuré rendu à ces créateurs de l'éphémère semble culminer aujourd'hui dans la célébration dont jouissent les grands cuisiniers. Toutefois, la dynamique de l'argent et de la jouissance a ses limites : les footballeurs sont incapables de devenir des savants, et un savant musculeux n'a aucune envie d'abandonner sa passion scientifique pour devenir footballeur, il se contente de jouer au foot pour son plaisir. Seuls les imbéciles et Marcel Dassault, qui n'en était pas un, ont cru que l'argent menait le monde.

S'il est incontestable que l'espèce humaine est très douée, statistiquement elle ne prend conscience de ses dons que par un processus lent, complexe, et, nous l'espérons, non réversible dans le long terme. C'est l'impression que nous donne le temps bref d'évolution donné jusqu'à présent à *homo sapiens* comparé au temps long accordé au système solaire qui fut et demeure la condition première de notre existence : au mieux, nous existons dans la catégorie *homo* depuis 3,2 millions d'années dans un univers âgé de quelque 14 milliards d'années. Cela signifie qu'il a fallu à l'univers un peu plus de 11 milliards d'années pour trouver une formule qui

rendait sa vie compatible avec la nôtre : celle d'un être qui vient tout juste de calculer, approximativement, l'âge de l'univers. Rapportées à la durée brève de nos vies, ces périodes temporelles colossales ne nous sont pas perceptibles, même en imagination, elles ne sont que des abstractions. L'immensité des temps humains à venir crée de prodigieuses responsabilités à l'univers, et à nous-mêmes. Devant l'apparente infinité du temps, celui des récits qui s'attarde ici ou là n'a duré que quelques fractions de seconde, un presque rien.

La femme par contre semble avoir tout l'avenir devant elle. L'homme aussi, mais, comme le chantait James Brown, « l'homme ne serait rien de rien sans une femme ». L'homme m'intéresse moins, à l'inverse de Patrick Juvet j'ai toujours préféré les femmes : leurs petites différences ont, très tôt, stimulé mes appétits d'explorateur. Je suis un admirateur du dimorphisme sexuel. Le fait que, dans l'espèce humaine, il est relativement discret (si vous comparez avec certains insectes), lui donne encore plus de charme : on se retrouve en territoire connu et pourtant tout est nouveau ! Preuve peut-être que l'être humain toujours fasciné par le nouveau est plutôt conservateur. Je l'avoue, pour aimer les hommes je suis convaincu qu'il faut être une femme, et ne pas connaître les hommes comme eux-mêmes se connaissent. On dit qu'il en est de même pour les femmes... encore que certaines, comme certains hommes, soient dotées de ce que l'aristocratie française du XIXe siècle appelait gentiment « le petit défaut », celui de Patrick Juvet, du marquis de Custine, de Cambacérès et de tant d'autres. Ces choses-là sont plus secondaires qu'il ne le paraît à notre immaturité générale.

L'homosexualité ne se montre pas dans l'Iliade et dans l'Odyssée. L'amitié entre Patrocle et Achille n'est pas ambiguë. Ils logent dans le même cantonnement, mais ne dorment pas dans les mêmes lits où deux captives la nuit les rejoignent. Un des aspects tristounets de notre époque est le fait que l'amitié est devenue douteuse en raison de la vague idéologie homosexuelle qui a accompagné la victoire de la modernité. On en voit les effets dans une bande dessinée talentueuse de Sfar et Blain, « Ulysse » (Dargaud, 2008), « une aventure de Socrate le demi-chien » qui nous montre Ulysse lassé de Pénélope vivant une aventure *gay* avec Hercules, lequel refuse son homosexualité qu'il transmute verbalement en amitié. Bon, pourquoi pas, si ça plaît... Toutefois, si l'on s'en tient à ce que nous savons avec la certitude modérée que donnent les recherches historiques, c'est plus tard, dans la Grèce des cités que l'homosexualité se développera. À travers l'Iliade et l'Odyssée on a l'impression que l'hétérosexualité est considérée comme une dimension agréable de la vie, pas moins, pas plus. Elle est vécue à la fois sans honte et sans excès autres que l'abondance de femmes qui caractérise la vie sexuelle des mâles dominants. Ainsi Agamemnon lorsqu'il s'apprête à rendre Briséis à Achille envoie un émissaire qui énumère tous les cadeaux que le roi est prêt à offrir au héros s'il revient prendre part au combat : des trépieds neufs (de grands chaudrons), des pièces d'or, des récipients métalliques, douze chevaux, et (Iliade, IX, 260-301) « Puis il te donnera sept femmes de Lesbos, sachant exécuter d'impeccables travaux : quand tu t'es emparé toi-même de cette île, il les choisit pour lui, estimant leur beauté sans égale sur terre. Il te les donnera, non sans joindre à ces femmes celle qu'il t'a ravie, la fille de Brisès [note : il s'agit de Briséis] ; il te jurera même un solennel serment qu'il n'a jamais voulu la serrer dans ses bras ni partager son lit, comme il est cependant normal entre homme et femme. »

Il y a beaucoup d'information dans ces quelques phrases. Les femmes comme butin de guerre, nous avons déjà mentionné ce point qui demeure actif chez tous les peuples pré modernes : en Europe, nous avons assisté horrifié à son retour notamment chez certains guerriers serbes pendant la récente guerre dans l'ex-Yougoslavie. Au Libéria et en Sierra Leone, les bandes armées qui terrorisaient les populations civiles avaient coutume de razzier les villages pour en rapporter des femmes utilisées pour le plaisir et pour le travail domestique, ainsi que des hommes utilisés comme esclaves dans les gisements de diamants. En 1501, le poète croate Marko Marulić décrit le traitement infligé par les Turcs aux populations des villes conquises par les musulmans :

« Quand ils sont tous cruellement enchaînés  
Et conduits au loin, sous les coups, en esclavage.  
Il est si cruel, que lorsqu'il s'empare d'une ville ;  
Tous sont avilis, il n'épargne pas les femmes,  
Il les humilie par des actes répugnants, pour les rendre méprisables »

Plus près de nous dans le temps, Jaroslav Čermák, un peintre tchèque qui visita les Balkans vers 1850, a laissé un grand dessin inachevé intitulé « Les détenues monténégrines sont gardées par les bachi-bouzouks », où l'on voit des femmes et des jeunes filles désespérées qui attendent d'être vendues. Les bachi-bouzouks étaient des soldats auxiliaires de l'armée turque. Dans les Balkans, ils étaient le plus souvent Albanais ou Kurdes. Précisons que les femmes du Monténégro ont la réputation d'être les plus belles de toute la région. En 2008, Pierre Morel, avec pour coscénariste et producteur Luc Besson, un des plus créatifs parmi les cinéastes français contemporains, a repris avec force et talent ce thème de la capture et de la vente des jeunes femmes dans son film « *Taken* » où l'on voit qu'entre les Grecs homériques et les Arabes d'aujourd'hui, ainsi que leurs intermédiaires, existent certaines similitudes.

« Où sont les femmes ? » est la question qu'il faut toujours se poser si l'on veut avoir une chance de comprendre quelque chose aux affaires humaines. Ainsi l'Iliade, et peut-être l'Odyssée... Si l'on ne se pose pas cette question, on risque de ne pas comprendre le cœur de l'Iliade et de se laisser impressionner par le fracas du bronze frappant les boucliers et mutilant les corps. Or, derrière le fracas des armes en bronze qui s'entrechoquent, les récits homériques expriment la petite mélodie du désir et de l'amour. Achille va refuser l'offre d'Agamemnon, il ne reviendra pas combattre aux côtés des Grecs, et la raison de son refus nous donne la clef de tout le récit. C'est d'abord assez banal : une querelle de bandits à propos d'un butin — on trouve ça partout ! – (Iliade, IX, 302-340) : « Embarqué sur mes nefs, j'ai pillé douze villes, et onze autres sur terre, en la riche Troyade. De toutes j'ai tiré de grands et bons trésors, et j'ai tout rapporté pour le donner au fils d'Atrée Agamemnon. Lui, toujours à l'arrière auprès des sveltes nefs, recevant ce butin, il en partageait peu, mais en gardait beaucoup. Aux chefs, aux rois, il donnait bien des parts d'honneur, et ceux-là les conservent ; à moi, seul des Argiens, il a ravi la mienne. » C'est banal, et Mahomet a dû résoudre de semblables problèmes de partage de butin. Toutefois, dans l'islam le butin est partagé selon des règles définies par le Coran (voir, par exemple sourate 59, versets – 6, 7 et 8 qui traite du partage du butin fait lors de l'expulsion d'une tribu juive de Médine). Enfin, le butin fait par les musulmans lors de la guerre sainte est considéré, non comme un brigandage selon le droit international contemporain avec lequel le Coran est en parfaite contradiction, mais, à l'instar des

Grecs de l'Illiade et de l'Odyssée, comme un signe de la faveur divine, sourate 48, verset 20 : « Allah vous a promis des masses abondantes de butin que vous prendrez. Il a hâté pour vous cette prise et Il a détourné de vous les mains de ces gens. [Il a fait cela] afin que ce soit un signe pour les croyants et [pour] vous diriger dans une Voie Droite. » Cela laisse présager un avenir de plus en plus islamique aux pirates somaliens qui opèrent dans l'Océan Indien, et à tous les autres.

Pour sa part, Achille dans l'esprit de son temps estime qu'il a « combattu pour le roi de Prusse », comme le disaient les officiers des armées de Louis XV lors de la paix signée à Aix-la-Chapelle où seul le roi de Prusse gagna quelque chose : la Silésie ; ou encore ceux de François Mitterrand pendant la guerre dans l'ex-Yougoslavie, une guerre qui permit à l'Allemagne de conforter son influence en Europe centrale. Lorsqu'Achille parle de « part d'honneur », il entend à la fois un don matériel et un don symbolique : celui par lequel le guerrier voit sa valeur reconnue par le roi et par ses pairs. Cet élément symbolique (Napoléon en fit « la Légion d'honneur ») a autant, et parfois plus de valeur que la part matérielle. En reprenant à Achille sa « part d'honneur » Agamemnon a donc dégradé le héros aux yeux de tous, d'où sa fureur. Mais il y a quelque chose de beaucoup plus original que la cupidité et l'orgueil dans la colère d'Achille. De l'amour. À tel point que cet amour remet en question la logique même de la guerre de Troie... . Achille continue à développer ses griefs contre Agamemnon (Illiade, IX, 340 et suivants) : « Il a ma chère épouse : qu'il dorme à ses côtés et qu'il jouisse d'elle ! Mais pourquoi donc faut-il qu'aux Troyens les Argiens fassent la guerre ? Pourquoi l'Atride, ayant réuni cette armée, l'a-t-il conduite ici ? N'est-ce pas pour reprendre Hélène aux beaux cheveux ? Les Atrides, parmi les mortels, sont-ils seuls à chérir leurs épouses ? Tout homme droit et sage aime et défend la sienne. Celle-là n'était rien qu'une pauvre captive, et pourtant c'est du fond du cœur que je l'aimais. »

C'est clairement dit : cette guerre est absurde si celui qui la conduit commet la même faute que celui qui l'a provoquée : ma Briséis vaut bien l'Hélène du roi des Atrides !

N'est-ce pas extraordinaire ? Dans cette affaire où tout semble se jouer dans la mâle violence des muscles qui lancent et manient le bronze, le fer et les cailloux, voici que l'on découvre que c'est la beauté des femmes qui mène la danse. Pour politique qu'elle soit, si l'on veut jouer les modernes en citant Clausewitz, la guerre de Troie n'en demeure pas moins une histoire de désir, d'amour peut-être (et sûrement pour ce qui concerne Achille). C'est une guerre qui célèbre la beauté des femmes, comme le disent les vieux Troyens qui voient Hélène sur les remparts de la ville (III, 137-176) : « Il ne faut pas s'indigner de voir les Achéens guêtrés et les Troyens souffrir de si longs maux pour une telle femme. Comme à la voir, étonnamment elle ressemble aux célestes déesses ! » La beauté des femmes est souvent mentionnée dans l'Illiade, celle des hommes également bien que, chez eux, la beauté soit considérée comme une qualité moins essentielle. La beauté, en général, joue un rôle plus marqué dans l'Odyssée où les mœurs sont plus subtiles encore.

La beauté est une des qualités emblématiques de la femme chez les Grecs — l'homme grec a aussi les siennes : le courage, la force et l'intelligence — les autres qualités assignées à la femme sont l'habileté aux travaux domestiques et l'intelligence. On se souvient de la réplique d'Agamemnon au début du récit de

l'Iliade disant qu'il ne veut pas rendre sa captive Chrysis, fille du prêtre d'Apollon, car lorsqu'il la compare à son épouse légitime (I, 108-147) : « Elle la vaut bien pour la beauté, la taille et l'esprit et l'adresse ». C'est un fait que dans le récit qui a servi de paradigme à l'Occident, la femme est partout, ou presque ; nous verrons que dans le Coran, la femme est, presque, nulle part. C'est peut-être, avec l'endogamie, l'origine la plus profonde de l'incommunicabilité de l'islam avec l'Occident et avec la majorité des autres cultures qui ont accédé ou sont en train d'accéder à la modernité.

Dans l'Iliade, en tant que personnage Briséis est une Hélène de seconde main : elle n'a pas l'origine divine de celle qui est la fille illégitime de Zeus, même si sa beauté est comparée à celle « d'Aphrodite d'or » ; son amour pour Achille est très humainement conventionnel (elle veut l'épouser, comme nous le verrons) ; enfin l'Olympe ne montre aucun intérêt pour ces deux amants-là, sauf peut-être la déesse Thétis, la mère d'Achille qui conseille à son fils déprimé par la mort de Patrocle de coucher avec Briséis afin de se sentir mieux (XXIV, 100-135) : « Jusques à quand, mon fils, rongeras-tu ton cœur à pleurer, à gémir, sans plus te souvenir de la table et du lit ? Il est bon de jouir tendrement d'une femme ». Et l'on comprend un peu plus tard que tout est rentré dans l'ordre lorsque le poète écrit (XXIV, 655-688) : « Achille dort au fond de sa maison solide. La belle Briséis près de lui s'est couchée. » À l'évidence, Briséis veut coucher à nouveau avec Achille auquel Agamemnon finalement l'a rendue – d'ailleurs, elle n'a pas tellement le choix —, mais elle veut surtout se marier avec l'assassin de sa famille.

C'est un détail curieux de cette histoire, il met à mal nos perceptions courantes de la moralité. Ce fait devient à peine moins obscur si l'on considère que pour les Grecs de cette époque, la guerre est une calamité naturelle dont souffre l'espèce humaine, comme neiges et pluies, inondations et sécheresses. L'Iliade le dit clairement, parlant de Zeus le poète écrit (X, 30-66) : « Comme l'époux d'Héra, déesse aux beaux cheveux, fait luire les éclairs quand il va déchaîner les torrents de l'averse, ou la grêle ou la neige, qui saupoudre les champs, ou l'effroyable guerre à la gueule béante ». Si la guerre est un phénomène naturel, on s'y adapte comme l'on peut, les hommes la font et les femmes suivent les vainqueurs. Cela montre que face aux contraintes des situations, et face au désir dans certains cas, la moralité courante n'a pas grand poids, tout le monde sait ça. Nous verrons plus tard que Mahomet confronté au dilemme d'un désir qui s'oppose à la morale commune de sa culture a résolu le problème en mettant Dieu du côté de son désir. Faut-il s'en étonner ? Avoir démontré que la dignité de l'être humain est dans la proclamation de la loi morale face à tout l'univers est le grand génie d'Emmanuel Kant. De toute façon, Briséis n'avait pas lu Kant, alors elle pouvait se lamenter sur le cadavre de Patrocle et lui dire (XIX, 290-324) : « Pourtant, même en ce jour où le rapide Achille eut tué mon époux et du divin Mynès ravagé la cité, tu ne me laissais pas verser des flots de larmes, mais tu me promettais que du divin Achille tu me ferais bientôt l'épouse légitime et qu'il m'emmènerait sur ses nefs dans la Phthie, où la noce aurait lieu parmi ses Myrmidons. » Les Myrmidons étaient les soldats de la Thessalie dont Achille est le chef de guerre, la capitale de ce royaume s'appelait Phthie. On a déjà mentionné le nom de son vieux roi, Pélée, le père d'Achille, l'époux de la déesse Thétis. Finalement, le programme existentiel de Briséis est assez conventionnel si l'on exclut les meurtres qui sont à l'origine de sa rencontre avec Achille : elle est amoureuse de l'assassin avec lequel, avant que le roi Agamemnon ne la vole au héros, elle couchait par contrainte, mais aussi par plaisir. Alors, comme une femme bien élevée de son temps, pour se refaire une dignité, elle

veut épouser son amant assassin (imaginons ce dialogue mondain : « Et vous, Madame Briséis quand avez-vous rencontré votre époux ? », « Pendant qu'il assassinait papa, mes frères, mon mari et mes cousins », « Comme c'est romantique ! »). La façon dont le récit mêle la criminalité à une moralité conventionnelle évoque tout ce qu'aujourd'hui on sait sur les us et coutumes des bandes qui font la criminalité la plus visible des sociétés modernes. Ces bandes sont souvent formées de personnes originaires de cultures qui aujourd'hui encore sont dominées par un récit unique. En France, 60% de la population carcérale est musulmane, alors que cette population constitue environ 10% de celle du pays (le jour où cette population atteindra les 25% commencera la guerre civile en France).

Le cas d'Hélène est plus complexe que celui de Briséis. Dans son opéra bouffe de 1864, « La belle Hélène », Jacques Offenbach a tourné toute l'histoire à la farce, exprimant ici ou là sa modernité en proclamant à sa façon la mort des antiques récits et cela dès le premier acte où le prêtre Calchas se plaint du fait que les fidèles ne déposent plus dans le temple que des fleurs en offrandes aux dieux :

« [...] il est passé, le temps des troupeaux de bœufs et de moutons... Voilà où en sont les sacrifices !... Les dieux s'en vont ! les dieux s'en vont ! »

Quelques-unes des répliques ont longtemps exprimé l'humour de ce que l'on appela « La belle époque », ainsi Hélène chante cet aria qui fut longtemps célèbre :

« Ah ! malheureuse que nous sommes !  
 Beauté, fatal présent des cieux !  
 Il faut lutter contre les hommes,  
 Il faut lutter contre les dieux !  
 Avec vaillance, moi, je lutte,  
 Je lutte et ça ne sert à rien...  
 Car si l'Olympe veut ma chute,  
 Un jour ou l'autre il faudra bien...

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu  
 À faire ainsi cascader la vertu ? »

Ou encore ce poème dont le ton est celui d'une comédie de Labiche :

« Quand on est deux, l'hymen est une chaîne  
 Dont il est malaisé de supporter le poids :  
 Mais on le sent peser à peine,  
 Quand on est trois ».

Jacques Offenbach et ses librettistes connaissaient les classiques, et leur perception de l'Iliade comme une histoire de ménage à trois est réaliste, même si cette version moderne dont la légèreté se moque du récit n'a presque rien à voir avec le récit homérique. Homère est sérieux « plus encore que le mot » comme on le dit si joliment en Afrique de l'Ouest. Son récit est un paradigme, un modèle souple et adaptable qui enseigne aux générations ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Cet enseignement est particulièrement important en ce qui concerne la sexualité que toutes les cultures, sauf



celle de la modernité, cherchent à contrôler. La modernité est le premier type de société qui ne cherche pas systématiquement à contrôler la sexualité. Il y a là un gain évident de liberté. Mais du même coup d'autres contraintes apparaissent, car la modernité dans sa présente version unidimensionnelle centrée sur la cupidité cherche à rentabiliser la sexualité : vente de préservatifs et de toutes sortes d'objets sexuellement connotés, utilisation de la beauté des corps des jeunes gens à des fins commerciales, implants mammaires, etc. Mais il s'agit ici d'un autre sujet : la critique de la modernité, ce n'est pas mon objet.

Il y a deux types de récits paradigmes : les récits rebutants fascinants dont le modèle négatif est fait pour ne pas être imité, ces récits sont des mises en garde : ne pas tuer papa, ne pas coucher avec maman (Œdipe). Ce que les tragédiens grecs appelaient la catharsis. Existente aussi des récits valorisants qui sont faits pour servir de modèle positif à reproduire. En général, un bon récit mêle les deux : les bons et les méchants en quelque sorte, c'est encore mieux si les bons ne le sont pas totalement et si les méchants ont un rien de bon... Mais ce n'est pas une obligation. Les meilleurs westerns d'autrefois sont ceux dans lesquels le héros a moins de profondeur psychologique que son cheval. La bête reste sagement à l'entrée du saloon, alors que son maître a fait semblant de l'attacher : la bête a lu le scénario, elle attend la scène suivante. Regardé sous cet angle, le récit homérique est remarquablement complexe. Il ne dégage pas un modèle unique de comportement sexuel. Si des différences de comportement sont reconnaissables dès que l'on compare Hélène et Pénélope, ces différences deviennent considérables si l'on compare les comportements sexuels des déesses et des nymphes avec ceux des mortelles.

Hélène est d'abord une victime. Victime des dieux, et du destin : concept aussi flou qu'influent que Jacques Offenbach appelle « La fatalité ». Heureusement, c'est plus compliqué que cela. S'il n'y avait que la fatalité, l'histoire serait terne, écrite d'avance elle serait sans surprise. Pour avoir longtemps vécu en terre d'islam, je me suis souvent demandé si l'aspect terne de la vie dans ces pays n'était pas dû au fait que l'attitude dominante chez les musulmans est celle d'une soumission pointilleuse à toute règle devenue fatalité si elle peut être interprétée à travers le récit coranique. D'où la notion particulière de l'*hchouma* propre au monde musulman, et difficile à comprendre si l'on n'est pas musulman : une sorte de « honte » théologique que ressent le croyant, peu pratiquant, s'il a une mauvaise conduite dans un lieu religieux ou devant une personne considérée comme un modèle de fidélité aux pratiques de l'islam. En cas de malheur, dû à la fatalité ou au suivi des règles, outre les signes évidents et parfois spectaculairement conventionnels de la douleur, on entend : « C'était écrit ! », comme le vol des oiseaux que le Coran explique par le soutien permanent que Dieu leur accorde dans leurs mouvements, sourate 16, verset 81/79 : « N'avez-vous pas vu les oiseaux soumis [au Seigneur] dans l'espace du ciel où nul ne les soutient hormis Allah ? En vérité, en cela est certes un signe pour un peuple qui croit. » Ne pas jouer avec Allah ! d'où le bannissement des cerfs-volants par les talibans.

Il fallait ne pas être musulman pour découvrir les lois de l'aérodynamique. J'ai parfois pensé que les Arabes n'avaient retenu des Grecs que leur étrange conception du destin, lequel comme on le sait s'impose même aux dieux. Dans leur monothéisme absolu, les musulmans ont mêlé Dieu et destin en une sorte de causalité unique qui

crée une muraille infranchissable à la pensée humaine : « C'était écrit ! » Mais comme toute explication qui aurait la prétention de tout savoir, la mienne est suspecte.

Il se doit toutefois d'y avoir une ou plusieurs raisons à l'extraordinaire pesanteur triste qui imprègne la vie dans les pays qui vivent sous les règles absolues de l'islam. Je constate cette pesante tristesse, je n'en ai pas l'explication. Je constate aussi que le rêve des jeunes hommes de ces pays est de vivre dans le libre Occident où, incontestablement, la vie se déroule dans une atmosphère plus légère, et si dure pourtant. Mais, bien vite, sitôt arrivée en Europe une majorité de ces jeunes gens change de rêve, et souhaite imposer à l'Occident la pesanteur islamique qu'ils avaient, semble-t-il, laissée derrière eux. Une fois encore, je le constate, je n'en ai pas l'explication. Pourtant, je ne suis pas de ceux qui croient en un mystère insondable de l'Orient. Comme toute chose humaine l'Orient est explicable, mais il appartient à ceux qui en viennent de développer enfin une pensée critique sur eux-mêmes. Jusqu'à présent, ils n'en ont pas été capables. Ils ne produisent que des apologies de leur misère agrémentées de mensonges, grossiers ou subtils. Quant aux quelques esprits libres qui osent la critique franche : ils les tuent. Je sais de quoi je parle, j'ai vu des amis mourir : je pense à Mouloud Mammeri, à Salah, Serge, ...

Assurément, si la belle Hélène a suivi Pâris en Orient, à Troie, ce n'était pas le même Orient que celui d'aujourd'hui. C'était un Orient valorisé, parlant le grec et traitant d'égal à égal avec ses envahisseurs. Si Troie est défaite, c'est seulement parce que les dieux, et le destin plus que les dieux, l'ont voulu. Ce mélange est intéressant, car il met sur un même plan l'enlèvement d'Hélène et la défaite de Troie : l'arbitraire du destin ! Il y a deux façons de faire face à l'arbitraire du destin : l'accepter sans autre, ou lutter contre. L'islam en unissant Dieu et destin a créé un Orient qui accepte l'arbitraire, puisqu'il est l'expression du vouloir divin. En luttant contre le destin, quitte à être par lui vaincus, les Grecs ont créé un Occident qui refuse l'arbitraire : c'est l'essence même de la tragédie (en dépit d'une forte tradition poétique, il n'y a pas de tradition théâtrale chez les Arabes). Le refus du destin, chez les Grecs ce sont à la fois les hommes et les dieux qui le mettent en scène. Les dieux défendent Troie, ou la combattent, bien qu'ils sachent qu'au bout du compte le destin l'emportera. De même Hélène lutte pour retrouver son époux Ménélas auquel elle reste attachée, tout en jouissant dans le lit de Pâris que la déesse Aphrodite lui a imposé. Où est le destin d'Hélène ? Dans le lit de Pâris, et dans l'affection mutuelle qui la lie au roi de Troie Priam, le père de Paris ? Ou dans le retour à son époux qu'elle souhaite et exprime avec la même sincérité que lorsqu'elle vit son attirance pour Pâris ? Au fond, confronté à toutes ces contradictions, je me demande parfois si la grande découverte des Grecs ne fut pas de mettre à jour le statut épistémologique du destin : il n'est qu'un mot avant toute chose. Il est de ces objets qui échappent à la raison. Le destin est inconsistant dans son rapport aux choses réelles, il ne peut être qu'objet de prédictions par diverses techniques : chiromancie, pythonisses, songes, signes, etc. Fascinant... et sans intérêt. Voilà un grand paradoxe. Les Grecs font du destin un objet omniprésent et inutile, un gadget dramatique qui semble donner la conclusion d'une histoire en train de se faire et qui suit son cours sans lui, puisqu'il ne sert à rien !

Et pourtant ! Le destin est craint ; redouté, on cherche à le connaître... pour le changer ? Nouvelle inconsistance, puisque pour être lui-même il se doit d'être inflexible ! Ces incohérences sont dues au fait que le destin n'est pas un concept

rationnel, il échappe à nos catégories de pensée, et cela pour la simple raison que si le destin n'est qu'un mot, sa réalité est **le temps**. Le temps est le plus mystérieux des composants du monde naturel dont nous faisons partie. Le temps est la seule ressource inépuisable de la nature. La première évidence du temps est grammaticale : passé, présent, futur. Si cette évidence nous permet de conjuguer nos verbes et de ne pas manquer nos rendez-vous, elle ne nous dit pas ce qu'est le temps.

Je ne vois jamais le portrait d'Henri Bergson sans éprouver une étrange affection pour cet homme (j'éprouve la même affection pour René Descartes, Bénédicte Spinoza, Emmanuel Kant et Gaston Bachelard). Je crois même avoir rencontré Henri Bergson en rêve : il m'invitait à assister à une sorte de séminaire, il était insistant. Je n'y ai pas assisté, je devais prévenir des amis pour qu'ils s'y rendent aussi... Je me suis réveillé avant d'avoir retrouvé tout le monde. Ce séminaire semblait important, de grands penseurs devaient y prendre la parole, il devait y avoir Einstein, Pasteur, Nicolas Tesla (encore un de ces génies peu connus pour lequel j'éprouve une grande tendresse). Le monde a ainsi porté un grand nombre de **justes** qui d'une façon différente que nos ancêtres et géniteurs sont aussi nos parents. Si Bergson n'a pas élucidé le mystère du temps, il nous a appris qu'une horloge ne suffisait pas à nous dire ce dont il s'agit, il nous a appris que la seule loi du temps était le changement, ce que Lao Tseu appelle la mutation. On peut alors avoir une idée un peu moins obscure de ce que sont les divinations : une approche intuitive des mutations. Ainsi comprend-on mieux la raison pour laquelle les rêves peuvent avoir un caractère prévisionnel : en effaçant les obsessions du cerveau conscient, le sommeil peut ouvrir les portes de l'intuition. Tout le monde a fait l'expérience d'un rêve qui apportait une solution intuitive à un problème qui avait longuement obsédé le cerveau conscient : d'où, peut-être, les rêves de Zacarias Moussaoui et de ses compatriotes islamistes qui nous montrent simultanément les merveilles de l'esprit humain et sa capacité de perversion. La divination ne fonctionne pas sur un mode différent de celui du rêve prémonitoire, car le temps n'est pas un mur infranchissable. Pourtant, il est évident que dans le domaine de la divination il y a plus de sottises et de charlatans que de choses véridiques. Je suis convaincu que les sottises ne suffisent pas à renvoyer l'ensemble de la question hors du champ des choses qui méritent considération. Sur ce point, comme sur d'autres, je fais confiance à Blaise Pascal qui écrit dans les Provinciales : « De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune c'est qu'il y en a de vrais comme le flux de la mer. Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortilèges, etc., car si de tout cela il n'y avait jamais rien eu de véritable on n'en aurait jamais rien cru et ainsi au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles parce qu'il y en a tant de faux il faut dire au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles puisqu'il y en a de faux et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais ».

Et c'est ainsi qu'Hélène peut blâmer le destin et la volonté des dieux sans que ses reproches paraissent artificiels aux lecteurs qui ont fait à Homère une chaîne d'admirateurs posée sur le temps.

Hélène est probablement le personnage homérique le plus complexe de tous. Sa double nature humaine et divine explique en partie cette complexité. Elle est divine par sa beauté et par son pédigrée puisque fille de Zeus il s'en suit que son époux devient le gendre du dieu : ce thème est mentionné dans l'Iliade où le poète se demande qui est de Zeus le beau-fils : Pâris ou Ménélas ? Toutefois, ce qui pour moi

caractérise la dimension divine d'Hélène est le fait que comme tous les dieux, et comme une majorité des hommes que les hommes déifient, elle échappe aux conséquences de ses actes. La guerre de Troie bien que centrée sur sa personne ne l'atteint pas : elle n'est pas violée, elle n'est pas vendue comme esclave, elle passe du lit de son amant-époux à celui de son mari initial, qui, comprenant le rôle des dieux dans cette affaire, d'Aphrodite en particulier, lui pardonne d'avoir déserté le lit nuptial et d'avoir joui dans un autre lit pour une raison de force majeure. Dans le monde musulman d'hier et d'aujourd'hui, une femme à laquelle arriverait une telle aventure serait immédiatement tuée par son époux ou lapidée par une foule appliquant la normalité de la charia avec un zèle féroce et sanglant : le récit épique tournerait court, la tête d'Hélène serait fracassée par les pierres — selon les dévots, elles ne doivent être ni trop grosses ni trop petites : les grosses tueraient trop vite, les petites ne feraient pas assez mal. Dans l'islam, et bien que le Coran ne fasse pas mention de la lapidation, la religion sans merci remplace le destin qui chez les Grecs excusait beaucoup de choses. Mais la semi-divinité d'Hélène ne l'empêche pas de développer une attitude humaine et féminine type qui a nom « sentiment de culpabilité ».

Autant Pénélope passe son temps à pleurer l'absence d'Ulysse, autant Hélène passe le sien à se reprocher de jouir avec Pâris ; de ne plus jouir avec Ménélas ; d'être séparée de son pays (Sparte), de sa fille (Hermione)... bref d'avoir failli à ses devoirs d'épouse grecque ! Un exemple (Iliade, III, 397-431), Pâris vient d'affronter Ménélas en combat singulier pour trouver une issue honorable à la guerre de Troie, mais les dieux ont saboté l'affaire : vaincu, Pâris a pris la fuite avec l'aide d'Aphrodite, Ménélas a été traîtreusement blessé par une flèche inspirée par les dieux et tirée du camp troyen... la guerre va reprendre plus violente que jamais. Hélène a assisté au duel entre ses deux époux, tremblant et pour l'un et pour l'autre, mais penchant plutôt pour « le blond Ménélas ». Aphrodite demande à Hélène de rejoindre Pâris qui, mortifié, mais toujours aussi beau, l'attend dans leur chambre. La déesse, qui s'y connaît en hommes, suggère avec finesse que vu le côté dramatique de la situation, Pâris est dans de bonnes dispositions érotiques et qu'Hélène peut s'attendre à passer d'agréables moments... voici sa réponse à Vénus : « Insensée, ah ! pourquoi t'acharnes-tu toujours autant à me séduire ? [...] Et comme Ménélas, après avoir vaincu le divin Pâris, entend bien me reprendre et m'emmener chez lui, moi, son indigne femme, te voilà maintenant encore à mes côtés, en train d'ourdir tes ruses ! » Hélène refuse de rejoindre Pâris, provoquant cette réponse violente de la déesse : « Ne me provoque pas, malheureuse ; sinon, je t'abandonnerais, au fort de ma colère ! Ma haine alors pour toi serait prodigieuse autant que mon amour le fut jusqu'à présent. Je te susciterais de cruels ennemis chez l'un et l'autre peuple, achéen et troyen, et tu succomberais d'une mort misérable ! »

La lapidation n'est pas loin ! La menace est limpide : Hélène prend peur et la peur détruit sa liberté de choix. Elle suit Aphrodite qui la conduit dans leur chambre où Pâris l'attend. Là, Hélène reproche à Pâris sa lâcheté face à Ménélas, la réponse vient, elle est surprenante d'imagination romanesque (III, 432-461) : « N'accable pas mon cœur, femme, de durs reproches. Sans doute Ménélas est vainqueur aujourd'hui parce qu'Athéna l'aide ; une autre fois, j'aurai mon tour, puisque des dieux, nous aussi, nous protègent. Mais allons ! mettons-nous au lit, et jouissons du plaisir de l'amour. Jamais avant ce jour, un désir aussi fort n'a pénétré mon cœur... » Et le poète bientôt conclut : « À ces mots, vers le lit il marche le premier ; son épouse le suit. »

Voici un passage extraordinaire, qui montre une connaissance profonde de l'être humain dans ses instincts fondamentaux : après avoir échappé à un danger, notre libido est souvent décuplée. De plus, ce texte introduit plus de mille ans d'amour fou en Occident. Nous avons toujours été fascinés par l'amour fou, celui de Tristan et Yseult ou de Juliette et Roméo. Il nous fascine, car il est capable de remettre en question les lois et les règles sociales, comme on le voit très clairement dans l'Iliade, et comme nous le verrons dans le Coran. Dans le passé, l'amour fou était un désordre aussi redouté que désiré et que nul ne savait expliquer. Heureusement, le phénomène n'était pas très courant, et, en général, la contrainte sociale permettait de le juguler : voir l'étrange récit de « La Princesse de Clèves ». Mais, de temps en temps, il y avait des accidents, c'était une aubaine pour les poètes et pour toutes les imaginations. Comme il fallait bien trouver une raison à ces « raisons que la raison ne connaît point », on avait recours à un artifice : les dieux chez les Grecs, l'élixir d'amour un peu partout – jusqu'en Inde d'où, peut-être, la chose nous est venue. On trouve dans les Védas un texte qui fut peut-être écrit à la même époque que les premiers poèmes homériques :

Sur toi mon époux, j'ai placé  
L'Herbe qui sur toutes l'emporte :  
Comme le veau court vers sa mère,  
Comme l'eau court, cours après moi !

Dans Tristan et Iseult l'élixir a nom « vin herbé ». On connaît l'histoire : Tristan, chevalier vassal du roi Marc, ramène au roi la femme qu'il va épouser, Iseult. Une fée a préparé un « vin herbé » qui doit être bu simultanément par le roi et par sa future, car celle et celui qui boivent le breuvage tombent éperdument amoureux de la première personne vue. Amour tyrannique qui entraîne la mort des amants s'ils passent un seul jour sans faire l'amour. C'est du sérieux, pas une copulation ordinaire : il faut que ce soit lui, il faut que ce soit elle. Alors que Tristan et Iseult sont en vue des côtes de Bretagne plus de vent dans les voiles, calme plat, les voilà immobilisés sur la mer. Ils ont soif, demandent à boire, une servante se trompe de flacon et sert le vin herbé. Catastrophe ! Voici les deux amants forniquant allégrement à la cour du roi alors que toutes les conventions sociales le leur interdisent : Iseult vient en effet d'épouser le roi Marc. Dans l'imaginaire de l'Occident, Tristan et Iseult sont plus explicites qu'Hélène coincée, si l'on peut dire, entre Pâris et Ménélas. Tristan et Iseult ce sont, un peu, un peu seulement, Achille et Briséis. Toutefois le même ressort dramatique, celui de l'amour et du désir briseurs des conventions sociales, fait la force de ces récits jumeaux.

J'ai un faible pour Iseult. Bien que souffrant de sa culpabilité, elle assume avec plus de force, de candeur et d'aplomb sa fatale passion, multipliant les ruses, les feintes et les rendez-vous intrépides. Alors que ces dames grecques sont en permanence à l'affût du qu'en-dira-t-on. En plus, elles ont un côté légume, elles ne font pas grand-chose comme les quinze femmes et les onze concubines de Mahomet. Pénélope passe son temps à pleurer entre ses quatre murs, Hélène aussi se lamente beaucoup, et même Nausicaa — si fraîche et sportive, et qui sait apprécier les formes mâles et harmonieuses d'Ulysse trouvé nu — reste très conventionnelle dans ses désirs et aspirations. Lorsqu'elle retourne au palais de son père avec ses servantes, elle ne fait pas monter Ulysse dans son char de peur qu'en traversant la ville, les gens voyant cette vierge auprès d'un bel homme se mettent à jaser. Décidément, c'est déjà

l'Orient d'aujourd'hui qui commence, avec ses femmes domptées et dominées par la peur de contrevenir aux conventions, mais aussi la peur des coups.

Mais prêtes à tout s'il n'y a aucun témoin ! J'ai connu un ambassadeur qui, en poste en Arabie, avait multiplié les conquêtes rapides et secrètes. Il en était très fier. Moi, je trouvais chacune de ses histoires tristes et frustrantes. Ces femmes mariées n'avaient donc rien d'autre à faire que de soulever leurs voiles pour voguer vers des coïts de dix minutes, parfois moins. Dans les mémoires de Casanova, les dames européennes du XVIIIe siècle prennent leur temps en prenant du bon temps. Dans l'Odyssée, il y a un peu de ce mélange de frustrations et d'excès orientaux, mais ce n'est pas tout à fait cela, car un souffle de liberté passe sur la vie de ces femmes grecques qui, en dépit des contraintes orientales sous lesquelles elles doivent vivre, restent très vives dans leurs façons d'être. Ces femmes ne sont pas des potiches, ou des amphores, même si parfois elles s'en rapprochent.

Revenons à Hélène qui, lorsqu'elle reçoit Télémaque dans son palais où elle est de retour avec Ménélas, se comporte avec une distinction d'une splendide élégance, même lorsqu'elle dit d'elle-même (Odyssée, IV, 134-171) : « ... Quand vous tous, Achéens, pour moi, face de chienne, poussiez vers Ilion la plus hardie des guerres. » Sentiment de culpabilité, certes, mais vu de haut ! Le cas de Pénélope n'est pas très différent, elle est, elle aussi, dépassée par les événements. Alors elle pleure. Hélène ne pleure pas beaucoup, même si elle parle beaucoup de sa tristesse. Il me semble que ce qui oppose le plus Hélène à Pénélope est le fait qu'Hélène possède une personnalité à double face. Elle est pour une part troyenne avec les Troyens, et avec Pâris ; elle est Grecque avec Ménélas, un peu comme les dieux de l'Olympe divisés sur le sort de Troie. Pénélope, elle, est d'un seul bloc. Elle attend, en pleurant, en rusant, et lorsque sa ruse est éventée (l'affaire du linceul tissé le jour défait la nuit), elle pleure encore plus et ne sait plus quoi faire, mais elle attend toujours. Elle attend tellement que lorsqu'Ulysse est enfin devant elle, comme tétanisée par l'attente elle n'est pas capable de le reconnaître. Il faut qu'Ulysse lui décrive leur lit conjugal, il l'a bâti lui-même dans le tronc d'un vieil olivier autour duquel la chambre elle-même fut édifiée. Comme une poupée russe ou une boîte chinoise : un olivier cachait un lit, un lit contenu dans une chambre, contenue dans un palais, contenu dans une île, voguant sur la mer... Je ne relis jamais ce passage sans penser à la première scène du « Mariage de Figaro » de Beaumarchais/Mozart, lorsque Figaro prend la mesure du lit qu'il va partager avec Rosine ... « Ding, Ding... Dong, Dong ». Il y a chez les peuples des rives nord de la méditerranée une véritable poésie du lit. Il faut voir comme ils sont richement ouvragés, bordés de draps parfumés à la lavande, couverts de dessus-de-lit au crochet comme des filets lancés sur l'amour. Cette poésie du lit nous vient de très loin... Ce qui fait un couple, c'est le fait qu'homme et femme ont plaisir à coucher ensemble. Et pas une fois seulement, en passant, mais bel et bien dans une répétition qui ne cesse d'approfondir le plaisir, et la joie de se reconnaître. Le lit est le lieu où deux corps se font fête. De cette fête une vie nouvelle peut surgir.

Divers comportements vis-à-vis de la sexualité sont mis en évidence lorsque le poète grec décrit les amours des déesses et des nymphes pour des hommes. Les dieux mâles ne méritent pas le détour : ils se comportent de la façon dont les hommes ordinaires de leur temps se comportaient, s'ils en avaient la possibilité, en multipliant les partenaires comme Dieu ordonnera à Mahomet de le faire. Les déesses et les nymphes sont beaucoup plus intéressantes : elles sont déjà dans la modernité, comme

Carmen, elles vont où amour et désir les poussent... ou elles restent vierges si tel est leur bon plaisir. Inutile de parler des amours de Vénus-Aphrodite, l'amour est son domaine de compétence, ses exploits sont connus, elle est d'ailleurs la déesse grecque et romaine qui a le mieux résisté au temps : on ne compte plus le nombre des salons de beauté qui aujourd'hui portent son nom, et avant que le parti bien-pensant n'impose son parler politiquement correct, les « maladies sexuellement transmissibles » portaient le nom de Vénus, elles étaient « vénériennes ». Les cas d'Athéna et d'Artémis sont moins célèbres, elles sont vierges, leurs sexualités s'expriment par une abstinence où d'autres façons d'aimer sont exprimées. Athéna aime Ulysse et le sauve de tous les dangers, sans pourtant éprouver pour lui le moindre désir. Tout ce que l'on peut comprendre de sa prédilection pour cet homme est le fait qu'elle retrouve en lui certaines de ses qualités à elle : le courage guerrier, l'astuce et l'intelligence dans l'action. Car Athéna n'est pas une déesse de tout repos : elle combat, elle se venge et ne laisse aucune offense impunie. De son père Zeus, elle possède le sens de la justice et châtie les injustes. Les Atrides en feront l'expérience, eux qui furent les instruments d'Athéna pour détruire Troie, et contre lesquels elle se retourna après qu'ils eurent passé les bornes en détruisant son sanctuaire lors du sac de la ville. Agamemnon y laissera la vie lors de son retour : aidée de son amant, sa femme Clytemnestre le tuera. Il est vrai que le père avait offert leur fille en sacrifice à Artémis pour que les vents poussent les navires grecs vers les côtes troyennes. Ces dieux anthropophages dont un peu partout on trouve le souvenir travesti en mythes sont un rappel de temps lointains. Ils ont été réactualisés par les greffes illégales d'organes qui ont modernisé les antiques pratiques cannibales. N'ayant pas réussi à dépasser les temps des dieux avides de sang humain les civilisations amérindiennes en sont mortes. Le sacrifice d'Iphigénie n'est pas mentionné par Homère, où Agamemnon offre Iphigénie en mariage à Achille pour apaiser sa colère, ce qui reste sans effet, car Achille veut Briséis, ou rien. Chez Euripide, Iphigénie est sauvée du sacrifice par Artémis qui lui substitue une biche... ce qui rappelle le sacrifice d'Abraham. Cela nous dit l'horreur éprouvée à la fois par les Sémites et par les Grecs pour les sacrifices humains.

Artémis est une autre vierge divinisée, elle est fille de Zeus, mais pas issue de la même mère qu'Athéna. En ce qui concerne ses origines, Athéna est un cas singulier : elle est issue de la tête de Zeus. Sa mère enceinte a été dévorée par Zeus lorsqu'il apprit – le destin une fois encore ! – que Métis, une divinité Océanide qu'il avait fécondée, portait une fille et un fils, et que ce fils serait plus puissant que son père et le détrônerait. Tout comme Zeus en son temps avait détrôné Cronos qui avait voulu dévorer son fils, Zeus, à sa naissance. Ayant avalé la mère et les jumeaux, Zeus digéra la mère et le fils puis donna naissance à la fille issue du crâne fendu de Zeus. La fille resta vierge. Ce n'est pas une vierge qui donne naissance à un dieu mâle, mais un dieu mâle qui donne naissance à une vierge après avoir dévoré la mère. Tout cela est bien singulier.

Aussi singulier que le chaste amour d'Artémis pour Hippolyte, le fils de Thésée. Un jeune homme chasseur, vierge lui aussi, au grand regret de Phèdre qui rêvait de déniaiser le jeune homme... grand drame. Artémis est la plus complexe des vierges de l'Olympe : elle pratique la chasse, il faut toutefois la considérer comme la première écologue car si elle chasse, elle est une grande protectrice de la nature et des petites bêtes : en un mot, Artémis est une écologue qui, parce qu'elle est chasseresse, n'est pas considérée comme « bien-pensante », selon les idéologies contemporaines. Bien que

vierge, et donc manquant d'expérience, elle protège les femmes enceintes. Les Romains feront d'elle leur « Diane chasseresse » et l'associeront à la Lune. Puis, elle se confondra avec Hécate, une divinité obscure qui, jusqu'à l'invention de saint Jean Népomucène par l'Église vers 1727, hantera les carrefours.

Je parle de ce saint né en Bohême dans la petite ville de Pomuk car il illustre la continuité de l'histoire de l'Occident qui n'a jamais renoncé à son passé, quitte à le transformer pour en faire autre chose, une sorte de création continue où l'on passe d'Artémis Hécate hantant les carrefours à saint Jean Népomucène venant prendre la relève. Dans le monde occidental, les ruptures sont une forme de continuité. Il me semble percevoir un semblable processus de ruptures et de continuités dans les religions de l'Inde : entre les Védas et l'hindouisme moderne, voire le bouddhisme même, il n'y a pas solution de continuité. Le malheur de l'islam fut dans sa volonté de rupture totale : avant le prophète, il n'y a rien d'intéressant et mieux vaut oublier ce que des hommes impies, ou infidèles, ont pu faire et penser. Après le Prophète de l'islam, il n'y a pas grand-chose d'intéressant non plus, car il s'agit simplement de vite convertir tous ceux qui le peuvent à la vraie religion, l'islam, et de tuer ceux qui s'y opposent. Car, de toutes les façons, la fin du monde est proche et Dieu assurera la victoire de l'islam. Pour l'islam, le temps de liberté laissé aux hommes est très bref : vous vous convertissez et vous serez sauvés ; vous refusez de vous convertir et vous restez tranquilles, si vous êtes juifs ou chrétiens Dieu va bientôt vous damner ; si vous vous opposez aux musulmans, les musulmans vous tuent en faisant leur devoir religieux dans la guerre sainte. Vos femmes deviennent des esclaves, des concubines ou des épouses, et vos enfants sont vendus comme esclaves. Voilà une terrible simplicité longtemps mise en pratique tant que les musulmans ont eu la capacité militaire de mettre le Coran intégralement en pratique. C'est ce que les croyants les plus ardents nous promettent. Ici ou là ils le font déjà, si la force est de leur côté. Dans le cas contraire, ils pratiquent l'idéologie de "l'allégeance et du désaveu" théorisée par Sayyid Qutb (1906-1966). Allégeance vis-à-vis de la charia ; désaveu de la civilisation non musulmane qui les a reçus. Double jeu, en attendant que l'usage de la force redevienne possible sans mettre la communauté en danger de destruction.

Sur la fin prochaine du monde et le retour de Dieu, les musulmans ne sont pas originaux. Les chrétiens des premiers siècles que le Coran appelle les *Nazara* (il signifie, peut-être, Nazaréens), terme traduit par judéo-chrétiens, étaient convaincus que la fin du monde, marquée par le retour promis du Christ, était très proche : telle est la conviction de saint Paul. D'où le fanatisme des premiers chrétiens, et les quolibets que leur adressaient certains intellectuels romains ; puis, plus tard, les persécutions impériales dont ils ont souffert. Après, dès le Moyen Âge, l'affaire de la fin du monde a été mise de côté par l'Église. Car l'Église, héritière de la sagesse grecque, a compris que cette histoire de fin du monde pour demain, périodiquement nourrie par des fous enivrés par l'Apocalypse de saint Jean, était une source de déraillements de la raison. Et puis, dans le christianisme, l'exégèse biblique et l'herméneutique ont commencé à regarder les textes de plus près, constatant que le saint Jean qui écrivit l'Apocalypse n'avait pas du tout le même style que l'évangéliste. De plus, comme les auteurs de la Bible étaient tous, sauf Moïse, considérés comme des hommes interprétant Dieu, mais pas les producteurs de sa parole absolue, il devint progressivement possible de montrer toutes les contradictions des textes bibliques



sans se faire assassiner. S'il est évident que la formule qui revient sans cesse dans le Pentateuque est : « L'Éternel a parlé à Moïse en ces termes » (on trouve dans la traduction d'André Chouraqui la formule : « IHVH parle à Moshè pour dire »), la tradition talmudique est cependant d'une étonnante subtilité quant au sens à donner à cette parole. Selon cette tradition le Pentateuque est porteur de quatre sens : un sens simple, un sens recherché, un sens allusif, un sens mystérieux. Enfin certains rabbins ajoutent, comme une plaisanterie sérieuse, que puisqu'il y avait 600.000 Juifs qui avaient suivi Moïse dans le Sinaï et que chacun entendait la parole auprès de Moïse, chaque personne lui donnait son sens, sans que ce sens épuise les autres sens dont il était une part indispensable puisque chacune de ces personnes était là. Pour épuiser tous les sens du Pentateuque, il faudrait donc en connaître 4 fois 600.000 = 2.400.000 sens. Une totalité quasi impensable qui donne le véritable sens du texte. Ceci permet de comprendre que l'herméneutique chrétienne qui est issue de l'herméneutique juive a pu donner naissance à des philosophies critiques. Avec le Coran, livre « incréé », mais dicté par Dieu (ou un ange par Dieu envoyé) la critique est plus délicate... et jusqu'à ce jour elle a semblé impossible.

Pour en finir avec les vierges il faut mentionner Hestia. Sœur de Zeus et vierge dont le rôle est très discret, sauf peut-être chez les Romains qui l'appelaient Vesta et lui fournissaient un contingent de vierges désignées d'office par leurs pères. Ces vestales entretenaient le feu qui en permanence brûlait dans le sanctuaire de la déesse où les matrones venaient chercher la flamme pour rallumer le foyer domestique que, par inadvertance, elles avaient laissé s'éteindre.

L'intérêt des vierges de la mythologie est de nous montrer un nouveau comportement sexuel, celui de l'abstinence. Elles ne sont pas nombreuses les cultures qui font de la virginité permanente une valeur. Une valeur exceptionnelle, certes, mais dont l'existence est très objectivement exprimée. Historiquement, dans le christianisme, la virginité de la femme fut une expression paradoxale de sa liberté. Alors que chez les Romains le père faisait de sa fille une vestale, chez les chrétiens la femme, elle-même, choisissait de se soustraire à l'obligation sociale de la reproduction pour consacrer sa vie à Dieu. Ce qui scandalisait les pères de famille romains, et fut une des causes des persécutions. Sur ce point, le monde sémitique est en opposition totale avec celui des Grecs et des Romains. Pas de vierges dans la Bible, où l'on voit les filles de Lot enivrer leur père pour copuler avec lui, non pour avoir un orgasme, mais pour être conformes à leurs obligations sociales : être fécondées. Pas de vierges non plus dans le Coran, sauf au paradis pour récompenser les croyants. Dans les mondes sémitiques la virginité est une obligation sociale avant le mariage, et celles qui ne s'y conforment pas ont de gros ennuis, aujourd'hui évités par celles qui en ont les moyens : au Liban, la chirurgie esthétique refait des hymens à la chaîne. Mais, après mariage, leur obligation sociale est de copuler et d'être fécondes. Chez les peuples sémitiques, être vierge après un certain âge, c'est-à-dire n'avoir pas été fécondée n'est pas une valeur, même surprenante ou marginale, mais une honte. La reproduction est une obligation.

Ceci montre à quel point l'Iliade et l'Odyssée considérées comme des récits paradigmatiques nous montrent des comportements sexuels multiples chez les femmes. Entre Aphrodite, qui ne se refuse aucun homme et aucun dieu qui lui plaît et Artémis qui n'en veut aucun, soit-il homme ou dieu, nous voyons dans l'Iliade et dans

l'Odyssée défilent tous les comportements possibles qui en quelque sorte naviguent entre les deux. Un des plus charmants et riches dans sa subtilité est celui de la nymphe Calypso. Amoureuse d'Ulysse qu'elle a recueilli après un nouveau naufrage, elle le garde, et en profite joyeusement. Athéna la vierge sait qu'Ulysse jouit avec Calypso, mais se languit de son île d'Ithaque et de son épouse Pénélope. Elle intervient auprès de Zeus qui envoie son messager, Hermès, afin d'ordonner à Calypso de laisser Ulysse repartir chez lui (selon les spécialistes, la demeure de Calypso se trouve quelque part sur la côte méditerranéenne du Maroc actuel, donc très loin d'Ithaque). La réponse de Calypso est pleine d'une douce et digne révolte (Odyssée, V, 105-142) : « Que vous faites pitié, dieux jaloux entre tous ! ô vous qui refusez aux déesses le droit de prendre dans leur lit, au grand jour, le mortel que leur cœur a choisi pour compagnon de vie ! » Après qu'Hermès est reparti pour l'Olympe, Calypso va voir Ulysse qui se morfond près du rivage à regarder le large, vers Ithaque. Elle doit se rendre à l'évidence (V, 143-175) : « C'est qu'il ne goûtait plus les charmes de la Nymphé ! La nuit, il fallait bien qu'il rentrât auprès d'elle, au creux de ses cavernes : il n'aurait pas voulu : c'est elle qui voulait ! » Le fantasme masculin le plus banal est que l'homme veut alors que la femme ne veuille pas... le fameux : « ce soir, j'ai mal à la tête ! » Le privilège des nymphes rejoint la modernité où il n'est pas rare de voir au cinéma une femme qui veut, et un homme qui ne veut pas ! (« *Disclosure* » de Barry Levinson, 1994, où, pas futé pour un sou, Michael Douglas n'arrête pas de dire « non » à Demi Moore). Mais il y a plus encore dans cet épisode de l'Odyssée, où la liberté de la femme est magnifiée, y compris dans sa révolte contre Zeus. Il y a aussi une extraordinaire expression de la liberté de l'homme et de la femme dans ce qu'il peut y avoir de plus profond et sincère dans leur relation. Venons-en aux faits.

Calypso a accepté de laisser partir Ulysse. Toutefois, la Nymphé annonce à son amant les dangers auxquels il va s'exposer, elle lui dit qu'il ferait mieux de rester auprès d'elle : « et devenir un dieu, quel que soit ton désir de revoir une épouse vers laquelle tes vœux chaque jour te ramènent... Je me flatte pourtant de n'être pas moins belle de taille ni d'allure, et je n'ai jamais vu que de femme à déesse, on pût rivaliser de corps ou de visage. » (Odyssée, V, 211). La réponse d'Ulysse est un des grands moments de la littérature : « Déesse vénérée, écoute et me pardonne : je me dis tout cela ! ... Toute sage qu'elle est, je sais qu'auprès de toi, Pénélope serait sans grandeur ni beauté ; ce n'est qu'une mortelle, et tu ne connaîtras ni l'âge ni la mort... Et pourtant le seul vœu que chaque jour je fasse est de rentrer là-bas, de voir en mon logis la journée du retour ! » (V, 212-248). Après cet instant d'absolue sincérité le poète conclut : « au profond de la grotte, ils rentrèrent pour rester dans les bras l'un de l'autre à s'aimer. » Tout l'univers des sentiments est exprimé dans ces quelques lignes : la confiance, la fidélité, l'instant éternel de l'amour donné, le renoncement, la grandeur de la tendresse et la tendresse de la grandeur humaine.

Nous sommes loin de la froideur coranique où les relations des hommes et des femmes sont codées et surcodées, jusqu'à un étouffement obscène, sourate 2, verset 223 : « Vos femmes sont un [*champ de*] labour pour vous. Venez à votre [*champ de*] labour, comme vous voulez, et oeuvrez pour vous-même à l'avance ! »

Au fond, le signe distinctif de la modernité est celui de la liberté dans son expression la plus banale : la liberté sexuelle et amoureuse. À l'image des nymphes et des déesses d'autrefois... et mieux encore puisque les dieux n'interviennent plus pour interdire à une femme d'aimer qui lui plaît ! Et l'on retrouve Carmen !

Évidemment, savoir si nous usons bien ou mal de notre liberté est une autre affaire. Mais le problème de l'usage de la liberté ne se pose que si la liberté existe. Lorsqu'elle n'existe pas, le problème de son usage n'est posé par personne, car les contraintes imposent des comportements obligés qui éliminent les risques et les émerveillements de la liberté. Dans les domaines de la sexualité, comme dans tous les autres, la liberté est une réalité relative, elle n'est **presque** qu'un mot. Toutefois, la liberté se mesure très bien par rapport à la contrainte qui, elle, sait être absolue ! La mort. Si notre effort de penser l'Iliade et l'Odyssée nous a conduits à mettre à jour une certaine idée de liberté, nous allons voir que notre effort pour penser le Coran comme une œuvre littéraire du passé va nous conduire à mettre à jour un univers de contraintes quasi absolues.

## 5- Où est le problème ?

En France, il est dans ce que le politiquement correct appelle les « quartiers sensibles », sensibles à quoi ? à la présence de celles et ceux qui ne sont pas musulmans, « les autres ». Ce sont des quartiers où l'on ne peut pas aller sans risques, où les filles doivent s'habiller comme on ne s'habille pas en France, où, pour ne pas se faire casser la gueule, il faut baisser les yeux, comme en 40 devant les troupes d'occupation. Où la France n'est plus la France, car ni ses lois ni son esprit de liberté ne sont respectés. Alors la haine monte, chaque jour une incivilité, petite, ou grande. Un meurtre de temps en temps, quelques attentats, plus de mille voitures brûlées par an... Des imams qui prêchent les vertus spécifiques de l'islam : la pudeur voilée des femmes ; la polygamie qui s'introduit en catimini ; l'excision parfois, même si elle n'est pas coranique, encore que des ulémas d'El Azar aient déclaré récemment que tout ce qui permet de contrôler les femmes est bon à prendre ; et puis il y a la guerre sainte, exercice de virilité obligatoire qui sanctifie la haine. Et les femmes, amoureuses de leur esclavage, fières comme un SS arborant sa croix gammée, portent le vêtement qui devient l'étendard de l'islam en terre de guerre sainte. À chaque voile-uniforme, la haine monte d'un cran : celle des fidèles qui justifient leur haine par celle des regards hostiles des autres, celle des infidèles qui voient la menace qui se voile dans la banalité mensongère du vêtement. Il y a dans tout cela une logique épouvantable qui peut nous conduire à la guerre civile. La meilleure façon d'éviter le danger est de le regarder en face. Il fut peut-être un temps où l'ignorance pouvait être une façon paradoxale d'éviter l'épreuve, vertu étrange du naïf qui évite la catastrophe parce qu'il ne l'a pas vu. Cela arrive... mais, par définition, nous n'avons pas les moyens de savoir ce dont l'ignorance nous sauve. Malheureusement, ce temps, s'il n'exista jamais, est désormais passé. Il est donc nécessaire de penser le Coran afin d'essayer de comprendre pourquoi ce récit est si banalement utilisé par des musulmans pour justifier leurs crimes et leurs ruses.

Nombreux sont les peuples sur la terre, et nombreuses les religions. Le fait que seul l'islam pose problème au reste de la planète mérite notre attention. Les autres religions ne tuent pas aujourd'hui. Certaines ne le font plus depuis assez peu de temps, mais même si dans les aéroports, principe de non-discrimination oblige, les agents de la sécurité contrôlent tous les passagers avant leur embarquement, on n'a jamais surpris un curé, un moine ou un pape, même intégristes, cachant des pains de plastic sous une robe de bure ou une soutane. De même, les robes amples des moines bouddhistes ou taoïstes, les saris des hindouistes... ne couvrent pas des explosifs. Si tous les musulmans ne sont pas des terroristes, les terroristes sont presque toujours des musulmans. Alors, pourquoi perdre le temps des citoyens et l'argent de leurs impôts dans le contrôle systématique de tout le monde alors que seuls les musulmans sont susceptibles de commettre des attentats ?

On nous dit que l'islam est religion de paix et de tolérance. Je me suis permis de lire le Coran dans la traduction savante qu'en a fait Régis Blachère en 1956, ainsi que dans la version ancienne de Kasimirski (1840). Je n'y ai pas trouvé beaucoup de tolérance et de magnanimité. J'y ai trouvé la paix, à la seule condition d'être musulman, auquel cas le livre promet (les majuscules emphatiques sont de Régis Blachère) « La très belle récompense », « Généreuse attribution », « Succès

immense » formules reprises et déclinées sur de nombreux modes, un exemple parmi cent :

Sourate 18, verset 30/31 : « Ceux-là auront les Jardins d'Éden ; à leurs pieds couleront des ruisseaux ; là, ils seront parés de bracelets d'or, vêtus de vêtements verts de soie et de brocart, accoudés sur des sofas. Quelle excellente rétribution et quel beau séjour ! »

Et, de façon répétitive, le verset 52 de la sourate 38 ajoute aux délices des pieux : « ... Tandis qu'après d'eux seront des [vierges] aux regards modestes, d'égale jeunesse. » Dans sa version, même sourate, même verset, Kasimirski traduit : « Après d'eux seront des femmes au regard modeste, et leurs égales en âge. » Pour l'âge il ajoute en note : « De 30 à 33 ans, selon les commentateurs. »

Si l'on exclut de ce tableau une improbable virginité des *Bunnies*, c'est la vie de Hugh Hefner et de ses invités dans le manoir de *Play Boy*. Avec, pourtant, une différence fondamentale : l'univers de Hugh Hefner n'est pas un article de foi. On peut le rejeter, le désirer, en rire ou en pleurer... il est totalement immergé dans la critique, c'est-à-dire dans la modernité. Il n'est pas un récit, il se limite à faire de la beauté des femmes et du désir une marchandise soumise à la critique générale du système des marchandises. Bref, c'est un petit univers qui exprime l'esprit de liberté de la modernité, avec tous ses risques, et notamment, à mon avis, le risque suprême qui est de nier la transcendance en faisant du désir une vulgaire marchandise. Mais il n'y a pas de liberté sans risques, et c'est en affrontant ces risques que chaque être peut espérer découvrir les chemins de sa liberté. Là se trouve la grande épreuve de la modernité, apprendre aux modernes à affronter les risques de la liberté. Tous les récits religieux, sauf lorsqu'ils atteignent le cœur de la foi, d'une façon grossière ou subtile résolvent le problème en supprimant la liberté. C'est ainsi que dans le Coran la récompense promise au fidèle masculin n'est pas une marchandise critiquable, c'est une obligation de la foi, comme les punitions promises aux non-musulmans, les *autres*.

Pour les *autres*, c'est moins gai, le livre leur promet « Le tourment mauvais », « La Géhenne », « La détestable demeure » avec un certain raffinement dans la description des tourments, qui, d'ailleurs, fait pendant à celle des récompenses, un exemple suffira :

Sourate 22, versets 20/19, 21/20, 21, 22 : « Voici deux groupes adverses qui se querellent au sujet de leur Seigneur. À ceux qui sont infidèles seront taillés des vêtements de feu ; sur leurs têtes sera versée de l'eau bouillante par laquelle seront consumées leurs entrailles et leur peau ; des fouets de fer leur seront destinés ; chaque fois que, de chagrin, ils voudront sortir de ce feu, ils y seront ramenés [et il leur sera crié] : « Goûtez le tourment de la calcination ! »

Précisons que ces « deux groupes adverses qui se querellent » ce sont soit des juifs et des judéo-chrétiens, soit des judéo-chrétiens en querelle avec des chrétiens, soit des juifs ou des judéo-chrétiens et des musulmans. Une seule certitude, les musulmans ne sont pas les infidèles. Il faut essayer d'imaginer l'impact d'un tel verset sur l'esprit d'un enfant qui, dès l'âge de cinq ans, doit en écoutant apprendre le Coran par cœur. Puisque, dans le Coran c'est Dieu qui parle ; pour un non-musulman, le Dieu du Coran apparaît comme doté d'une imagination haineuse qui, hélas, ressemble fort à

celle des hommes les moins fréquentables. Dans leurs écrits, les infidèles ont plus de compassion : vers 1304, Dante éprouve souvent de la pitié pour ses damnés ; et même vis-à-vis de Mahomet présenté au chant 28 de l'Enfer comme un schismatique tourmenté par un diable armé d'une épée. Dans son tourment infernal, Mahomet est en compagnie d'autres religieux schismatiques de la chrétienté, et de l'islam, puisque Mahomet est accompagné dans son tourment par son gendre et cousin Ali, qui est à l'origine d'un des grands schismes de l'islam. Ceci est conforme à certaines traditions du Moyen Âge qui considéraient Mahomet comme un moine défroqué ou encore comme un cardinal qui avait voulu être pape, et, déçu dans son ambition, se serait séparé de l'Église.

On peut se demander qui sont ces *autres* condamnés à un enfer dont la description correspond à la tradition des judéo-chrétiens d'Orient des premiers siècles du christianisme. Tradition qui est aussi un greffon des croyances gréco-romaines. Cette tradition a longtemps été reprise et illustrée par les artistes chrétiens d'Occident : au XIII<sup>e</sup> siècle Nicolas Pisano, contemporain de Dante, sculpte un enfer monstrueux sur la chaire du baptistère de Pise. Près de deux siècles plus tard, vers 1480, Botticelli conçoit une série de dessins pour illustrer « l'Enfer » de Dante où l'on voit les damnés nus, comme les Juifs massacrés par les *einsatzgruppen*, tourmentés par toutes sortes de monstres diaboliques. En Ukraine et dans les États baltes, les monstres n'étaient que des hommes, hélas.

C'est contre les damnés que le Coran appelle à la guerre sainte, sans grande logique d'ailleurs, car si Dieu a le pouvoir suprême de damner, à quoi sert l'action punitive des hommes ? Mettent-ils en doute le sens divin de la rétribution ? Pourtant la rétribution temporelle est exprimée sans détour par le Coran, par exemple sourate 5, versets 37/33 et 40/36 : « La « récompense » de ceux qui font la guerre à Allah et à son Apôtre et qui s'évertuent à [semer le] scandale sur la terre sera seulement d'être tués ou d'être crucifiés, ou d'avoir les mains et pieds opposés tranchés ou d'être bannis de leur pays. Cela sera pour eux opprobre en la [Vie] Immédiate et, en la [Vie] Dernière, ils auront un tourment immense. » Bref, dans le Coran, comme dans toutes les prédications des fanatiques, deux précautions valent mieux qu'une : aux tourments infligés par les hommes sur la terre succéderont ceux des cieux (verset 40/36) : « Si ceux qui sont infidèles avaient en totalité ce qui est dans la terre et, avec cela, autant encore pour se racheter du tourment du Jour de la Résurrection, cela ne serait point accepté d'eux. À eux un tourment cruel. » C'est donc simple : quoiqu'il advienne, les infidèles sont damnés... Cette affaire ressemble à la révolution prolétarienne prophétisée par Karl Marx : elle doit advenir, c'est une loi scientifique de l'histoire... malgré tout il n'est pas inutile entre-temps de massacrer ceux qui n'y croient pas. S'il est évident que le fanatisme ne s'embarrasse jamais de la logique, on peut, malgré tout, se demander : qui sont *les autres*, ces damnés selon Mahomet ?

La réponse à cette question n'est pas facile... même si la lecture interprétative la plus répandue des textes coraniques rend, finalement, la réponse plutôt simple. Une des ambiguïtés du Coran est le fait que les ennemis de l'Islam ne sont que rarement désignés d'une façon claire, et surtout, semblent changer selon les différents moments historiques de la prédication. En effet, au début de sa prédication, Mahomet ne cesse d'insister sur le fait que son message prophétique s'inscrit dans la tradition biblique, avec mention répétitive des prophètes qui l'ont précédé : Noé, Job, Jonas, Abraham,

Moïse... Jésus. Ce point est essentiel. En effet, le Coran se présente simultanément comme la continuation et le summum de la tradition biblique (Nouveau Testament inclus) qui, elle-même, est le récit de la manifestation divine transmise à travers l'histoire à différents peuples élus par Dieu pour recevoir son message. D'ailleurs on trouve dans le Coran un écho des prédications des divers mouvements judéo-chrétiens très influents, et souvent fanatiques, qui rivalisaient en Orient jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle. Les judéo-chrétiens étaient des juifs qui avaient accepté le Christ pour messie, ils étaient dans la lignée des premiers disciples de Jésus, tous juifs comme lui, et tous convaincus que le retour du Christ, la parousie, était imminent. Cela posa de nombreux problèmes lorsqu'année après année, siècle après siècle, il fut évident que le Christ ne revenait pas : pour durer, il fallut organiser une Église. Pendant les deux siècles qui ont suivi la Résurrection que l'on peut considérer comme l'acte fondateur du christianisme, une des grandes questions qui se posa à la chrétienté en formation fut : faut-il à l'instar des disciples du Christ être juif pour être chrétien ? Le problème était sérieux, car les gentils (les non-juifs) étaient minoritaires en Palestine, mais majoritaires sur tout le pourtour méditerranéen gouverné par Rome. Être juif signifiait suivre la loi juive avec toutes ses pratiques : circoncision, fêtes spécifiques, interdits alimentaires... Toutes choses d'un abord difficiles pour les non-juifs intéressés par le judéo-christianisme. Toutefois ces problèmes ne se posaient guère dans la Palestine romaine où les disciples du Christ étaient tous des juifs. Saint Paul est le premier qui a pris conscience de la dimension théologique du problème et a commencé, bien qu'il semble avoir été lui-même un juif orthodoxe et sincère, à opérer une rupture avec la loi juive. Toutefois, la rupture n'a trouvé ses fondements théologiques qu'après plusieurs siècles de débats, de dénonciations et des massacres. Dans ce moment de l'Histoire, Mahomet s'inscrit dans ce débat en imposant par les armes une lecture nouvelle, simple et unidimensionnelle, des textes anciens. Selon le Coran, les juifs et les chrétiens sont considérés comme des peuples qui ont, en leur temps, reçu la parole divine sans y être fidèles, car ils ont falsifié les textes. C'est en raison de ces falsifications juives et chrétiennes que Dieu a envoyé aux hommes un dernier prophète pour essayer de les sauver en faisant proclamer son dernier avertissement : sourate 38, verset 70 où Mahomet dit : « Il m'est uniquement révélé que je ne suis qu'un Avertisseur explicite. » Explicite, il n'y a donc rien à ajouter ou retrancher.

Par le Coran reçu en langue arabe, Dieu a choisi le peuple arabe pour donner aux hommes son dernier message avant la fin du monde. Ce thème de la fin du monde imminente est un thème judéo-chrétien, lancé, si je puis dire par saint Paul. On perçoit à travers certains versets et sourates que Mahomet croit que « Ceux qui ont reçu l'Écriture » avant lui vont spontanément l'accepter, lui, pour dernier prophète. S'il y eut en effet des conversions et des ralliements, le Coran et la Tradition en font mention, ce fut loin d'être la règle générale. Mahomet reçut de nombreux sarcasmes, le Coran en porte témoignage, par exemple sourate 3, verset 93/98 : « Dis : « O Détenteurs de l'Écriture !, pourquoi êtes-vous incrédules en les *aya* d'Allah, alors qu'Allah est témoin de ce que vous faites ? » Ou encore, sourate 22, versets 43/42 et 43/44 : « Si les Infidèles [actuels] te traitent d'imposteur, [de même] crièrent au mensonge, avant eux, le peuple de Noé, les 'Ad, les Thamoud, le peuple d'Abraham, le peuple de Loth, les gens de Madian, Moïse fut [aussi] traité d'imposteur. Nous leur avons donné un répit, puis Nous les avons pris. Quelle fut Ma réprobation ! »

Mahomet, qui, selon la Tradition ne savait ni lire ni écrire, avait une connaissance très approximative des Écritures antérieures, ce qui devait agacer les lettrés juifs et

judéo-chrétiens auxquels il citait ses révélations : d'où le leitmotiv qui sans cesse répète que ses *aya* (paroles miraculeuses, révélations) sont véridiques et de divines origines. Alors, les versets se font de plus en plus amers, railleurs et hostiles, jusqu'à devenir des appels au meurtre. C'est ainsi que les Juifs, appelés « Fils d'Israël » tant que Mahomet pense les rallier à sa prédication, deviennent « Ceux qui pratiquent le Judaïsme » lorsque leur opposition est jugée inconciliable. On assiste dans le Coran à une inéluctable montée du ressentiment : contre les Mecquois d'abord, puis contre les juifs, enfin contre les chrétiens, ou judéo-chrétiens. L'épilogue de tout cela sera tragique, comme d'habitude dans l'histoire humaine. Mahomet fera assassiner l'opposition intellectuelle : le poète juif Ka'b ibn al-Ashaf ; un poète arabe polythéiste : Abou 'Afak ; une poétesse 'Açmâ' bint Marwân, qui, certes, n'y allait pas de main morte :

Enculés de Mâlik et de Nabât  
 Et de 'Awf, enculés de Khazraj  
 Vous obéissez à un étranger qui n'est pas de chez vous,  
 Qui n'est pas de Morâd, ni de Madhhij  
 Espérez-vous en lui après le meurtre de vos chefs,  
 Comme avides du bouillon d'une viande qu'on fait cuire ?  
 N'y aura-t-il pas un homme d'honneur qui profitera d'un moment d'inattention  
 Et qui coupera court aux espérances des gobeurs ?  
 (référence : « Mahomet » Maxime Rodinson, Seuil, 1994, p. 189)

Cette poétesse au verbe leste était une Médinoise de souche qui voyait d'un mauvais œil les musulmans émigrés de la Mecque prendre le pouvoir dans l'oasis qui leur avait accordé asile pour les protéger des Mecquois. Elle sera assassinée alors qu'elle allaite son dernier-né. Si l'idéal du chrétien convaincu est de vivre « À l'imitation de Jésus Christ », il n'est dangereux pour personne, sauf s'il décide de suivre les quelques paroles du Christ vengeur. Si le musulman pieux se propose de vivre « À l'imitation de Mahomet » il est un danger pour tous les poètes mal pensants et assimilés. Pour les juifs de Médine, qui avaient créé l'oasis, le différend deviendra conflit, il débouchera sur l'expulsion de la tribu des Qaynoqâ', Mahomet garda le cinquième de leurs richesses ; puis ce fut l'expulsion d'une autre tribu juive, les Nadir. Enfin, ce qui semble avoir été la dernière tribu juive de Médine, les Qorayza furent massacrés purement et simplement. D'où le fort sentiment antijuif qui imprègne un grand nombre de versets coraniques. Il y a donc quelque danger à accueillir des musulmans en masse chez soi. Le massacre, il épargna les enfants, eut lieu en 627, après ce que les musulmans appellent « la bataille du fossé », qui opposa les musulmans de Médine à une coalition de tribus menée par les Mecquois polythéistes. Il semble que la coalition mecquoise ait inclus des éléments des deux tribus juives précédemment expulsées. Bref, le sort des habitants de Médine ressemble à celui de Troie. Pas de cheval utilisé comme ruse de guerre à Médine, mais l'arrivée d'un petit contingent de pauvres gens persécutés par les Mecquois que les gens de Médine accueillent sans méfiance, par générosité peut-être, mais aussi pour affirmer leur indépendance face à une citée rivale : la Mecque. Puis, par la force de conviction des idées nouvelles, par la ruse, l'intimidation et le meurtre, comme d'autres partis totalitaires le feront dans l'histoire, les musulmans finiront par prendre le pouvoir. À Médine d'abord, puis dans toute la région grâce à une série de batailles dont le Coran fait à la fois la chronique et l'interprétation en vue de créer une doctrine pratique de l'imposition d'une religion par un mélange subtil de conviction,



d'intimidation et de violence. Le récit coranique, soutenu par les hadiths, devient ainsi un paradigme pour la conquête de l'univers par l'usage judicieux de migrants musulmans. Il semble que la chute de Constantinople, en 1453, ait commencé par une arrivée régulière de petits groupes de musulmans.

Le premier instrument de la conquête est la conviction des croyants. La conviction est omniprésente dans le Coran. C'est d'ailleurs ce qui rend la lecture du livre si difficile à qui n'est pas déjà convaincu et lit avec délectation la répétition de sa conviction : la lecture devient alors une sorte de « lavage de cerveau » caractéristique de tous les mouvements totalitaires. Paradoxalement, Mahomet ne cesse d'inviter les hommes à raisonner. Mais la raison dans le Coran n'est pas une raison « ouverte » qui rencontre des contradictions, comme on a pu le voir dans une lecture raisonnée de l'Iliade et de l'Odyssée, voire de la Bible même. La raison dans le Coran est une raison refermée sur sa certitude : la vérité absolue du message transmis dans les *aya*. En lui-même le terme *aya* est intéressant, il est d'origine syriaque, une des langues du judéo-christianisme : il est souvent traduit par « miracle » ou « signe ». Le terme *Koran* est aussi d'origine syriaque, il a le sens de « récitation liturgique ».

Ce phénomène de raison refermée sur elle-même m'a permis de mieux comprendre ce que voulait dire un ami musulman lorsqu'il essayait de me faire comprendre que la langue arabe du Coran **est** le mystère de l'islam. La conséquence de ce fondement de la vérité ontologique du texte coranique est terrible : le serpent se mord la queue, la preuve de la vérité du texte est le texte lui-même. Il n'y a pas de référents en dehors du texte pour en tester les affirmations. Nous sommes en présence de l'idéologie dans sa forme la plus pure, c'est-à-dire la plus mortelle. Je ne sais pas très bien pourquoi la Bible a échappé à ce piège mortel : dès le IV<sup>e</sup> siècle, saint Augustin raisonne sur les oppositions et les complémentarités de la foi et de la raison ; au XI<sup>e</sup> siècle, saint Anselme de Cantorbéry démontre par un raisonnement purement abstrait l'existence de Dieu ; au XVII<sup>e</sup> siècle, bien que condamné, Galilée finit par triompher, et après lui les « Lumières » entrent dans l'histoire. Aujourd'hui, sauf chez quelques hurluberlus qui prennent la genèse pour une description véridique de l'origine de l'univers, la science ne cesse de nous émerveiller en rendant à chaque découverte le mystère des origines plus magnifique que tous les mythes. Après une rencontre avec l'astrophysicien Stephen Hawking, le pape Jean-Paul II a résumé la situation de la science et de la foi avec un humour délicieux : « Alors, nous sommes d'accord : avant le big bang, c'est vous ! Après le big bang, c'est nous ! » Le musulman pieux n'a ni ce problème ni cet émerveillement. Le Coran a déjà donné réponse à tout, et l'ensemble de la création connue du temps de Mahomet est pris comme référent, comme preuve, comme signe de la véracité du message coranique, sourate 2, verset 159/164 :

« Dans la création des cieux et de la terre, — dans l'opposition de la nuit et du jour, — dans le vaisseau voguant sur la mer avec le profit que cela vaut aux Hommes, — en l'eau qu'Allah fait descendre du ciel par laquelle Il fait revivre la terre après sa mort, — dans ce qu'Il fait pulluler de toute bête, — dans l'envol des vents et des nuages soumis, entre le ciel et la terre, [en tout cela] sont certes des signes pour un peuple qui raisonne.»

Pour moi, cela signifie que la raison de l'homme musulman est unidimensionnelle : elle ne peut voir dans la création que la preuve, le signe de la vérité du message

coranique et rien d'autre. D'où, me semble-t-il, la tétanisation de la liberté de penser chez les musulmans, il n'y a plus rien à chercher : le Coran donne sans aucune ambiguïté la totalité du langage de l'univers. Sourate 3, versets 158/164 : « Certes, Allah a été gracieux envers les Croyants quand Il a envoyé, parmi eux, un Apôtre [issu] d'eux qui leur communique Ses *aya*, les purifie, leur apprend l'Écriture et la Sagesse, bien qu'en vérité ils fussent antérieurement dans un égarement évident. » Un autre verset dit que le texte coranique est une vérité sans ambiguïté. D'où cette déclaration apocryphe du conquérant musulman de l'Égypte, Amr ibn al As, en 646, alors que ses soldats lui demandent ce qu'ils doivent faire des papyrus et parchemins de la bibliothèque d'Alexandrie : « Ce qu'ils contiennent de vérités se trouve déjà dans le Coran ; ce qu'ils contiennent, qui ne se trouve pas dans le Coran, est impie. Brûlez tout ! » Alors, selon la légende, pendant six mois, l'eau des nombreux bains publics d'Alexandrie aurait été chauffée aux vieux parchemins et papyrus. Ce récit édifiant, et islamiquement correct jusqu'à aujourd'hui, se trouve rapporté pour la première fois dans un texte arabe de 1231, par un certain Abd al Latif al Baghdadi.

Nous allons voir qu'il est peu vraisemblable que ces paroles aient été prononcées. Toutefois, c'est en effet au XIIIe siècle que la pensée musulmane se ferme au monde et devient totalitaire. Comme le montrent dès 1188-1189 les persécutions almohades dont jusqu'à sa mort en 1198 fut victime Averroès : un penseur musulman, parmi une longue lignée, qui avait voulu concilier le Coran avec la raison grecque. En lisant les textes et en débattant de ces questions avec des amis de tous bords, avant que certains d'entre eux en viennent à basculer dans ce que l'on appelle l'islamisme, j'en suis venu à penser qu'entre les VIIIe et XIIIe siècles le monde musulman avait connu un mouvement interne d'inventivité créatrice qui ressemblait beaucoup à ce que l'on appellera en Europe la Renaissance. Malheureusement, ce mouvement s'est heurté au Coran dont les textes, contrairement à ceux de la Bible, n'étaient pas assez complexes, ouverts, ambigus même pour laisser place à une pensée qui ne fût pas unidimensionnelle. La réaction des oulémas a brisé la pensée arabe, et pour longtemps.

Pourtant, la grande bibliothèque d'Alexandrie, celle des Ptolémée, a été brûlée accidentellement une première fois en 48 avant Jésus-Christ du temps de Jules César. Une autre bibliothèque, que les Alexandrins appelaient la sœur de la première, a été détruite en 389 de notre ère par ordre de l'empereur byzantin Théodose en un temps où les sectes judéo-chrétiennes étaient en rivalités violentes entre elles tout en luttant contre les religions antiques. Lorsque Amr ibn al As procède à sa seconde prise d'Alexandrie, en 646, la ville ne possède plus de grande bibliothèque publique. On ne voit donc pas très bien pourquoi Amr ibn al As aurait ordonné de brûler les livres d'une bibliothèque qui n'existait plus. Pourtant, l'intérêt de cette légende est de dire à tous les peuples non arabo-musulmans de la planète ce qu'il adviendrait de leurs bibliothèques si l'islam devait réussir à s'emparer de l'empire du monde.

Si le premier élément de l'idéologie islamique est la conviction, le second est l'intimidation. Elle est magnifiquement bien rodée par des siècles de pratique. Il a fallu marquer sa différence : ne pas manger comme les autres. En fait, les interdits alimentaires sont un moyen très efficace de contrôle social. Mahomet a plus ou moins adopté les interdits alimentaires qui étaient ceux des Juifs tels qu'ils sont exprimés dans la Bible : cela a réglé le problème avec les chrétiens, mais pas avec les Juifs. En ajoutant à la liste des proscriptions l'alcool, la séparation est devenue étanche, en quelque sorte. Les musulmans sont donc clairement séparés des autres du fait qu'ils ne sauraient

prendre un repas avec eux : ce système a montré son efficacité dès l'arrivée à Médine. Il continue aujourd'hui et l'on voit l'Europe devenir une sorte de grande Médine, où les fidèles pas à pas cherchent à imposer la nourriture *halal*. J'ai eu des amis obsédés par la pureté rituelle de ce qu'ils mangeaient, au point de se faire vomir s'ils soupçonnaient la présence de graisse de porc dans un plat. Il faut dire qu'il y avait aussi dans cette attitude une part d'immaturité, une volonté d'adolescent qui se cherche une identité : l'*halal* était une sorte de *piercing*. Il y avait aussi, parfois, une sorte d'hypocrisie qui ne manquait pas d'humour. Une amie musulmane avait développé un goût prononcé pour le pâté de foie « Olida ». Ils étaient dans des boîtes ovoïdes... moi, je n'aimais pas trop... mais enfin c'était sa friandise. Un jour, alors qu'elle mangeait sa tartine avec un plaisir évident, je lui ai dit, en passant, que son pâté préféré était fait avec du porc :

-Ah, tais-toi ! tais-toi ! Je ne veux pas le savoir !

Évidemment, elle savait, tout comme elle savait qu'ensemble nous commettons de gros et joyeux péchés. Elle était une femme merveilleuse. Alors qu'un imam saoudien visitait sa mosquée et faisait un prêche édifiant où il disait que les musulmans ne devaient pas fêter leurs anniversaires, car c'était une coutume chrétienne, juive et idolâtre, elle avait interrompu le saint homme en lui disant : « Mais alors pourquoi fêtons-nous le *Mouloud* ? » (le *Mouloud* ou *Mawlid* est la fête musulmane qui célèbre la naissance de Mahomet). Elle avait fait rire toute la mosquée qui n'appréciait pas particulièrement les *wahhabites*, si prisés pourtant des gouvernements occidentaux pour acheter du pétrole et lutter contre le communisme.

Outre les interdits alimentaires qui fixent les identités, l'intimidation passe par les aspects ostentatoires de l'islam : le *ramadan*, qui oblige les plus dévots pour ne pas rompre le jeûne en avalant leur salive à cracher par terre, ce qui montre à tous l'héroïsme du croyant et l'unité des croyants ; l'appel à la prière, son caractère collectif ritualisé par une chorégraphie à la fois simple et spectaculaire qui bloque la circulation des infidèles dans les villes qui ne sont pas « terre d'islam ». On occupe ainsi le terrain sur un mode simultanément réel et symbolique. Si les infidèles protestent on la joue modeste en disant que l'on manque de mosquées pour une religion en pleine expansion. Si, dans la rue, les infidèles protestent bruyamment, le service d'ordre des fidèles leur casse la gueule et leur pique leur fric, comme ça ils payent la *jizya*. C'est-à-dire, selon le Coran, l'impôt rituel dont doivent s'acquitter les juifs et les chrétiens en terre d'islam.

Comme on le voit, le paradigme médinois est rejoué dans les villes d'Europe qui ont reçu de nombreux musulmans. Le vêtement est également un moyen d'intimidation ; d'abord contre les croyants qui s'habillent comme les infidèles et montrent ce que le Coran et la tradition commandent de cacher : genoux, bras, seins... puis, l'intimidation par le vêtement gagne les infidèles qui se voient minoritaires dans leur quartier. On en vient à des situations où, comme dans l'Empire turc, les infidèles portent le vêtement qui signale leur situation de peuple conquis, le jeans et le costume ont ainsi remplacé le turban jaune de la Turquie d'autrefois. Le turban jaune était le couvre-chef identitaire des chrétiens, un peu comme l'étoile jaune qu'en leur temps imposèrent les nazis aux Juifs. Puis, il y a l'arrogance verbale, le discours permanent qui de façon subtile ou grossière proclame que les musulmans ont le monopole de la vérité et que tous les autres sont dans l'erreur. Cela agace, cela intimide. Cela incite à la conversion ceux qu'habite le ressentiment contre leur propre culture.

Toutefois, l'intimidation serait bien faible si elle n'avait l'appui de la violence pure. Le 13 décembre 2010, Stockholm en a fait l'expérience comme les autres grandes capitales européennes, américaines, russes ou certaines villes chinoises, indiennes... et

ce n'est que le début. Sur la question de la violence il faut prendre le Coran au sérieux. Sur les 114 sourates qui composent le livre, une vingtaine traitent de la guerre sainte, souvent appelée « le combat sur le chemin d'Allah ». Or les musulmans considèrent que le Coran est la parole de Dieu. Comment un croyant honnête et conséquent peut-il se soustraire à l'ordre donné dans la sourate IX, verset 124/123 : « O vous qui croyez !, combattez ceux des Infidèles qui sont dans votre voisinage ! Qu'ils trouvent en vous de la dureté ! Sachez qu'Allah est avec les Pieux ! » La traduction de Kasimirski donne : « O croyants ! combattez les infidèles qui vous avoisinent ; qu'ils vous trouvent toujours sévères à leur égard. Sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent. »

De même, le Coran appelle les croyants à combattre ceux qui sont injustes envers eux. Le problème est que « l'injustice » n'est pas très clairement définie dans le Coran, ou si elle l'est en effet c'est dans des termes propres à l'islam. Qu'en est-il alors des règles juridiques non-musulmanes qui aujourd'hui dominent les relations internationales ? Ou encore les normes écrites et non écrites qui dominent dans tous les pays ayant accédé ou accédant à la modernité, comme le refus de l'esclavage ; l'égalité homme/femme ; le respect des formes variées d'expression de la sexualité ; l'abolition de la peine de mort ; la séparation du politique et du religieux... C'est très simple, les règles, les pratiques et les lois qui convergent avec la croyance musulmane sont respectées, les autres sont rejetées, agressivement parfois, hypocritement lorsque les musulmans ne peuvent pas faire autrement : sourate 3, versets 27/28 (je cite Régis Blachère en respectant sa graphie : vous avez dû remarquer qu'il met des majuscules un peu partout, qu'il use des italiques pour indiquer ce qui est considéré comme, selon la formule en usage, « *des ajouts tardifs* », et qu'il ajoute des mots entre parenthèses ou entre crochets pour rendre le texte moins obscur) : « Que les Croyants ne prennent point les Infidèles, comme affiliés ('*awliyâ*'), à l'exclusion d'(autres) Croyants ! Quiconque fera cela ne participera d'Allah en rien, à moins que vous ne redoutiez d'eux quelque fait redoutable. »

Selon Dieu, les musulmans ne doivent donc jamais s'allier avec les infidèles, sauf s'ils n'ont pas d'autre choix. Il existe sur ces points une véritable casuistique musulmane d'une extraordinaire hypocrisie. D'ailleurs, le mensonge est accepté par les musulmans comme arme de guerre pour vaincre les infidèles. Je le répète, l'Occident ne peut pas avoir une lecture sélective du Coran, en retenir et citer à l'occasion les passages modérés, comme si tous ceux qui, clairement, appellent au meurtre n'existaient pas.

La Bible offre des exemples semblables de violence et d'appel au meurtre. De plus, en matière d'hypocrisie il fut un temps où l'Église atteignit des sommets en la matière. Pourtant, personne n'a érogé Molière après qu'il eut écrit «Tartuffe». Les textes bibliques, à l'exception de la loi de Moïse, ne prétendent pas être la parole directe de Dieu. De plus, la mise en forme de la vulgate biblique est un processus historique, donc humain, et reconnu comme tel : ce qui laisse une large place à la possibilité d'une exégèse critique, renforcée encore à la fin des années cinquante par la traduction des « Manuscrits de la mer Morte » qui montre que l'héritage juif du christianisme est encore plus important que ce que l'on pouvait croire précédemment. Notons également que certains textes de Qumrân, datés de trois siècles avant Jésus Christ à un siècle après, sont d'une violence dont on retrouve l'esprit dans certaines sourates du Coran. Ceci dit, les traditions juives et chrétiennes ont admis, assez tôt, que la lettre des Écritures était complétée par une interprétation symbolique, spirituelle, voire ésotérique, qui a donné naissance à des théologies complexes. Enfin, par un difficile processus historique, l'Occident a accédé à la modernité qui a cessé

d'expliquer le monde par un récit unique. Ce sont là des différences qui engendrent des chemins de culture dont on voit la différence aujourd'hui.

Alors que la relecture de l'Iliade et de l'Odyssée m'avait été facile ; et agréable presque de bout en bout, lire le Coran du début à la fin me fut difficile. Plus encore que la Bible, qui en fait est constituée de plusieurs récits mis ensemble, mais où les récits ont une certaine logique interne, le Coran m'est apparu comme une sorte de récit incohérent où se mêlent des éléments de code civil, secs ; des bribes de récits bibliques ou autres ; des réponses à des questions le plus souvent allusives, auxquels s'ajoute une série d'admonitions répétitives et, souvent, tautologiques (du genre : il faut faire ça parce qu'il ne faut pas faire autre chose). À cela s'ajoute une cosmologie qui ignore la majorité des planètes, ainsi que, si j'ai bien compris, une conception pré galiléenne du système solaire. Cela se comprend dans le contexte de l'Arabie du VIIe siècle... Malgré tout, il est permis à un non-musulman de penser que Dieu devait savoir que la terre tournait autour du soleil, et non l'inverse... De même que Dieu devait savoir que la menstruation des femmes n'était pas « un mal » (sourate 2, verset 222), mais préparation à créer la vie. Enfin, Dieu aurait dû savoir que les Amériques existaient au lieu d'en laisser la découverte historique aux infidèles, qui y répandirent leur religion impie.

Il y a longtemps, j'avais déjà essayé de lire le Coran, j'avais des amis musulmans. Rares étaient ceux qui connaissaient le texte coranique. Il y en avait un pourtant... je ne sais pas ce qu'il est devenu. Il a disparu après un voyage d'études religieuses au Pakistan. Lui il connaissait bien sa religion, il me parlait des *hadiths* (ce que les premiers compagnons de Mahomet avaient raconté sur sa façon de vivre, les propos qu'il tenait) et qui, selon lui, complétaient le Coran. Un jour, je lui avais dit que je lisais le Coran. Ça lui avait fait plaisir. Ce n'était pas dans la traduction de Blachère mais dans celle de Kasimirski. Quand on se rencontrait, il me demandait comment je trouvais son livre. Au début, pour être poli, ou laisser une chance au bouquin, je lui disais : « J'en suis encore au début, c'est difficile, mais je progresse ! » Il m'encourageait. Un jour, je lui ai dit que j'avais renoncé à aller plus loin que la sourate « Le butin », que toutes ces histoires de combats « dans la voie de Dieu » me semblaient anachroniques et bonnes à faire que les gens s'entretuent comme au temps des croisades contre les Albigeois, les Hussites... les guerres de religion. Il a été fâché, puis il m'a dit qu'après tout c'était normal que je ne comprenne pas. Il m'a dit qu'un curé lui avait expliqué que les chrétiens n'étaient pas des « associateurs » (pas tout à fait des polythéistes, mais presque) comme le dit le Coran, mais que leur foi était fondée sur un mystère incompréhensible aux hommes : l'existence d'un Dieu unique en trois personnes, la Sainte Trinité. Et bien m'a-t-il dit : « La langue arabe du Coran, c'est comme votre soi-disant Trinité, c'est le mystère de l'islam ! » Puis, il m'a dit que Kasimirski était Juif, que les Juifs avaient falsifié les récits des prophètes, qu'ils étaient les plus infidèles parmi les infidèles, alors c'était normal qu'en lisant la traduction d'un Juif je ne puisse pas comprendre le Coran. Mon copain, il était un Sémite antisémite, j'en perdais mon latin. Nous en sommes restés là. Mais aujourd'hui encore j'ai du mal à comprendre le mystère du Coran caché dans celui de la langue arabe. J'ai le même problème avec le mystère de la Sainte Trinité, mais là au moins, ce n'est pas tout un livre en lequel on me demande de croire sans comprendre, mais en un seul concept qui, passé cet acte de foi, ne m'empêche pas de réfléchir à tout le reste. La langue arabe du Coran serait le mystère de l'islam ? Il faudrait donc croire sans comprendre... J'admets qu'il y a toujours un peu de ça dans n'importe

quelle foi religieuse. Pourtant, je constate que statistiquement la majorité des musulmans ne sont pas de langue arabe, ils n'auraient donc pas accès au mystère de l'islam ? Tout cela est très incohérent, d'autant plus que ce qui m'a éloigné du Coran ce n'est pas le mystère de sa langue, mais bel et bien ce que j'en ai compris dans sa traduction française. Car après tout le livre se lit en traduction, comme la Bible, comme l'Iliade et l'Odyssée. Or ce que dit le livre est confus, répétitif, allusif et terriblement haineux vis-à-vis des non-musulmans : qu'il faut combattre, tuer, capturer (il y a même des conseils pour bien attacher les captifs et éviter les fuites) et réduire en esclavage. Je ne vois dans cela aucun mystère transcendant, mais simplement la banale répétition des guerres de pillage et des vieilles haines religieuses dont la modernité a, **partiellement**, délivré l'Occident, et que l'islam cherche à réintroduire. Ces vieilles haines on les rencontrera bientôt en allant directement au texte de la même façon dont nous avons cité l'Iliade et l'Odyssée pour en montrer la cruauté et la complexité. Là, au moins, personne ne songe à me dire que pour comprendre l'Iliade et l'Odyssée, il faut parler le grec ancien couramment.

Ce qui, de surcroît, rend la compréhension du texte difficile est le fait que le Coran, selon certaines sources critiques, n'est devenu un livre définitivement rédigé qu'environ un siècle après la mort de Mahomet. Au VIIe siècle de notre ère, le papier n'existait pas. Le ou les scribes, auxquels Mahomet dictait ce qu'il avait perçu comme des révélations divines, écrivaient les sourates et les versets sur des supports variés : planches en bois, omoplates de chameaux, pierres plates, morceaux de poterie... Lorsqu'un siècle après la mort du premier musulman et de ses adeptes de la première heure on voulut faire un Coran, se posa le problème de l'ordre dans lequel les fragments seraient assemblés. Ce que je dis là est l'avis de certains spécialistes non-musulmans.

Selon la Tradition musulmane, les choses sont très différentes. L'ennui, c'est que la Tradition n'est qu'une apologie : tout est parfait dans la transmission d'un texte qui, lui-même est parfait : sourate 6, 38 : « *Nous n'avons rien omis dans l'Écrit* ». Mahomet aurait lui-même veillé à la mise en ordre du texte parfait, et c'est ce texte (ou ces textes) appris par cœur par les premiers croyants qui aurait été recueilli par le premier calife Abu Bakr (632-634), sous forme de fragments rassemblés par un scribe de Mahomet. La raison pour laquelle les premiers musulmans voulurent fixer le Coran sur un support durable serait une importante bataille menée par les musulmans contre un prophète concurrent de Mahomet : la bataille d'Al Yamama durant laquelle un grand nombre des premiers compagnons du prophète ainsi que de ceux qui connaissaient le Coran par cœur étaient morts. Un des premiers musulmans, beau-père du prophète et futur calife, Omar, aurait ainsi décidé le calife Abu Bakr à préserver le message de Mahomet sous une autre forme que dans la seule mémoire des hommes. Dans la méthode suivie par Abu Bakr, chaque fragment inscrit sur un support matériel traditionnel (morceau de poterie, pierre plate, os, cuir, etc.) aurait été authentifié par deux croyants qui connaissaient le texte par cœur. Après la mort d'Abu Bakr, ce texte qui aurait déjà rassemblé l'ensemble des versets et sourates aurait été remis à Omar, le second calife (634-644). Après la mort de ce dernier, le texte aurait été remis à sa fille, Hafsa, une des veuves de Mahomet. Puis le troisième calife, Othman (644-656) créa une commission d'experts qui travailla sur le texte transmis à la veuve Hafsa. Il y aurait eu à cette occasion un recensement de tous les fragments que l'on put trouver. Le texte définitif fut alors produit : seule certitude il fut établi à partir de la version d'Abu Bakr. Les supports où étaient inscrits les fragments retrouvés furent détruits et

Dieu seul sait ce qu'étaient ces fragments. Les autres versions du Coran qui circulaient furent aussi détruites. Cette destruction fait irrésistiblement penser à celle qu'évoque Montesquieu dans sa « Dissertation sur la politique des Romains dans la religion ». On sait que les règles de la religion romaine avaient été établies par le roi légendaire Numa Pompilius. Les écrits de ce roi ayant été découverts quatre siècles après sa mort le pouvoir politique ordonna leur destruction, car, écrit Montesquieu : « ...les cérémonies qui étaient ordonnées dans ces écrits différaient beaucoup de celles qui se pratiquaient alors ; ce qui pouvait jeter des scrupules dans l'esprit des simples, et leur faire voir que le culte prescrit n'était pas le même que celui qui avait été institué par les premiers législateurs, et inspiré par la nymphe Égérie. » Il est permis de penser que la décision du calife Othman procédait d'une logique politique comparable : occupé à consolider le pouvoir islamique le calife pouvait craindre des dissidences s'appuyant sur d'autres versions du Coran. Notons pourtant que l'adoption par les musulmans d'une même version du livre n'a pas empêché les dissidences, et les massacres. Le rôle important du politique dans la rédaction du Coran est probablement une des clefs qui explique la violence du texte. La période pendant laquelle s'élabore le Coran est loin d'être paisible, sur les quatre premiers califes de l'islam, entre 632 et 661, un seul, le premier, Abou Bakr (632-634), ne meurt pas assassiné. Sous les califes omeyyades, de 661 à 750, la violence ne mollit guère : quatorze califes se succèdent, parfois en successions très rapides, au moins trois d'entre eux meurent assassinés. Tous les califes omeyyades sont des combattants de l'islam. La période des califes abbassides de 750 à 1258 est aussi très violente. Trente-sept califes se succèdent, huit sont assassinés, sept sont destitués. Dans cette longue période, les VIIIe et IXe siècles sont particulièrement violents : sur les onze califes du IXe siècle, cinq meurent assassinés. Cette période est importante, Ibn Ishaq (704-767) et Ibn Hichâm (? – vers 834) rédigent alors la *Sira* (la vie de Mohamed qui fera référence) ainsi que les premiers recueils des *hadiths* qui éclairent le Coran. Ces premiers témoignages rédigés plus d'un siècle après la mort de Mohamed, dans une période de violences politiques et militaires, ont à l'évidence marqué le message de l'islam du sceau de la brutalité des événements de ces temps. Il ne faut donc pas s'étonner si aujourd'hui l'islam tue !

Toutefois l'histoire du livre ne s'achève pas avec la version du calife Othman. L'écriture de la langue arabe n'était pas encore totalement fixée au temps d'Othman. En particulier, les voyelles n'existaient pas, ainsi que certains signes, ce qui posait des problèmes de prononciation et d'identification de certains mots. Les premiers Corans étaient donc tout autant des supports à la mémoire d'un texte connu par cœur (ce qui levait l'ambiguïté des signes écrits) qu'un texte écrit comme le seront les versions définitives du Coran, au VIIIe siècle. Il est difficile d'avoir de l'histoire de la production du Coran en tant que livre une vision objective, car même parmi les spécialistes non musulmans il n'est pas rare de trouver des esprits portés à l'apologie du texte et de sa genèse. Il faut dire que tout penseur indépendant qui se risquerait à mener une critique rationnellement fondée du Coran n'aurait aucune chance d'obtenir un visa de voyage dans un pays musulman. Pour un orientaliste de profession, il y a là un effet dissuasif certain (sans compter les tueurs prêts à assassiner les mal-pensants comme cela se fait depuis des siècles).

Je n'ai aucune compétence pour choisir une quelconque version parmi celles dont j'ai pu prendre connaissance – on a parlé aussi d'un Coran du VIIe siècle découvert au Yémen par un archéologue italien, Paolo Costa, dont certaines pages sont des

palimpsestes (mots grattés pour être remplacés par d'autres, problème courant dans l'élaboration de la Bible)... Il n'en demeure pas moins que tous les spécialistes, y compris certains musulmans, s'accordent à dire qu'il existe un problème de mise en ordre des révélations produites ou reçues à la Mecque puis à Médine. Une partie de l'exégèse musulmane vise à définir l'antériorité d'une sourate ou d'un verset par rapport à un autre. Avec parfois l'idée sous-jacente que le verset le plus récent, en cas de verset antérieur contradictoire, l'emporte pour dicter la conduite du croyant : les théologiens musulmans appellent cette démarche « l'abrogeant et l'abrogé ». D'où également l'importance de la Tradition (les hadiths) pour clarifier les versets obscurs ou définir des règles non mentionnées dans le Coran : la lapidation de la femme adultère vient d'un hadith.

Les chrétiens sont confrontés à un problème semblable qu'ils résolvent en estimant que les paroles du Christ rapportées par les évangélistes ont autorité sur les textes bibliques antérieurs. Même démarche, mais en plus radicale encore chez Mahomet qui proclame que son message est le dépassement et l'achèvement de la Bible et des Évangiles.

Afin d'unir sourates et versets en un livre aussi cohérent que possible, la solution finalement adoptée semble avoir été la suivante : les textes ont été classés selon leur longueur : les textes les plus longs viennent en premier, les derniers sont les plus brefs. Certains spécialistes s'accordent à dire que, dans l'ensemble, les textes brefs correspondent aux premiers moments de la récitation de Mahomet, alors que les textes longs sont souvent postérieurs. Mais il semble y avoir de très nombreuses exceptions à cette approche pragmatique et simple. La question est d'autant plus complexe qu'elle ne se pose pas uniquement en ce qui concerne l'ordre des sourates, il y en a 114. Elle se pose également quant à la place des versets (mille environ) à l'intérieur des sourates et à placer dans une sourate ou dans une autre. On a l'impression d'être devant une sorte de puzzle verbal où l'ordre des versets pourrait connaître d'importantes variations. Selon les érudits, dans les premières années de l'islam il y aurait eu plusieurs versions différentes du Coran avant que la version dite d'Othman soit imposée par la force. En 656 le Calife Othman est assassiné, peut-être aussi en raison du fait qu'il a imposé une seule version du Coran, c'est un des éléments parfois mentionnés pour expliquer son assassinat. En 685 débute le califat d'Abdel Malik, les voyelles et la ponctuation sont introduites dans le texte coranique d'Othman. C'est cette version qui aujourd'hui domine, y compris chez les chiites.

On constate beaucoup de manipulations à l'origine d'un texte qui est dit « incréé », selon la dogmatique musulmane. Malgré ces débats sur l'établissement et la graphie des textes qui constituent le Coran, on peut dire que, dans l'ensemble, le texte n'est pas lu dans l'ordre dans lequel Mahomet a reçu ses messages. Pour les croyants cela fait partie du caractère divin du livre. Pour un non-musulman qui lit le Coran, cette composition particulière rend l'ensemble du texte peu agréable à lire : on perçoit peu de logique dans l'argumentation, car le contexte historique de la question à laquelle le verset donne réponse est, le plus souvent non seulement allusif, mais fortement tributaire des us et coutumes des Arabes de la péninsule arabique du VII<sup>e</sup> siècle. Certains versets font allusion à d'autres événements et nécessités dont nous n'avons pas connaissance. Le lecteur qui ignore ce contexte largement inconnaissable a du mal à comprendre le sens des affirmations coraniques. Le texte est, souvent, la répétition sans attrait des mêmes arguments, les tautologies sont nombreuses. D'où la difficulté



de parler d'un texte si peu intéressant pour celui qui n'est pas d'avance convaincu qu'il doit pour plaire à Dieu vivre, en gros, selon les us et coutumes des Arabes de deux petites villes de la péninsule arabique du VII<sup>e</sup> siècle qui pratiquaient la polygamie, le divorce par la double répétition par l'homme de la formule : « Je divorce ma femme ! », qui pratiquaient aussi la loi du Talion, l'esclavage, les guerres de rapines, etc., etc. Ce sont là des pratiques que l'on retrouve dans la Bible. Certes !

Toutefois, la Bible a échappé au fétichisme qui a rendu le Coran intouchable, car absolu et dernier message divin avant la fin du monde. Même si chez les prophètes de la Bible, la formule : « Dieu dit à... » Moïse, Jérémie, etc., etc. revient constamment, les injonctions des prophètes n'ont pas figé le peuple juif, sauf quelques sectes spécifiques, dans une pétrification de leur vie dans un à rebours permanent. Le christianisme, sauf quelques sectes dont l'audience est limitée, n'a pas pétrifié la vie des chrétiens dans un retour en arrière qui nous aurait fait rejouer le premier siècle du christianisme en permanence en attendant le jugement dernier. L'histoire réelle des hommes est très tôt entrée dans le christianisme qui a admis que son message s'inscrivait dans l'histoire et que sa dogmatique ne devait pas « insulter l'avenir ». L'Église s'est adaptée à l'histoire, en traînant les pieds peut-être ; avec, parfois des retards considérables, sans doute inévitables ; mais elle l'a fait. Si elle a pu le faire c'est, à mon avis, parce que les textes fondamentaux du christianisme étaient suffisamment riches, contradictoires et complexes pour porter les concepts de plus en plus sophistiqués que, grâce au christianisme et au judaïsme, la raison humaine parvenait à créer. Refermé sur sa dogmatique absolue, le Coran n'a pas permis, jusqu'à ce jour, une entrée des croyants dans le mouvement de l'histoire humaine qui ne fût pas le simple usage de la force pour imposer une foi qui pétrifie la pensée.

Une brève et dernière remarque à propos des voyelles. Imaginons que nous ayons ce texte devant nous : Mgnns q ns yns c txt dvnt ns. Traduction : imaginons que nous ayons ce texte devant nous ! Certes, le contexte nous aidera à placer les voyelles, mais nous pouvons imaginer bien des versions possibles : txt, peut devenir taxait, toxote (c'est un poisson d'Asie), et si en plus la séparation des mots est mal faite on se retrouve avec un mot comme qnsyns ? Pourtant, à partir du moment où ceux qui tuent au nom de l'islam se réclament de ce texte, il faut le prendre au sérieux, et répondre à la question première : qui sont les *autres* de l'islam ? Ceux qu'il condamne à la damnation dans l'au-delà, et à la sujétion « Dans la vie immédiate » (formule coranique), s'ils survivent à la guerre sainte.

En dépit de nombreuses ambiguïtés, on trouve dans le texte suffisamment d'éléments pour donner une réponse probable. Si probable, qu'elle semble adoptée par l'ensemble de la communauté musulmane, l'*omma*, qui, en masse, n'a jamais protesté contre les attentats terroristes qui ont fait de nombreux morts parmi les infidèles, et parmi les fidèles aussi. Après l'attentat du 11 septembre 2001, il y eut dans plusieurs villes du monde musulman, ainsi qu'en France, des manifestations où les croyants exprimaient leur joie.

Si l'on considère l'ensemble du corpus coranique, les infidèles sont alternativement et parfois simultanément : les polythéistes qoraysh de la Mecque, les juifs et les chrétiens. Les Qoraysh sont la tribu établie à la Mecque et qui est la gardienne d'un lieu de pèlerinage des Arabes polythéistes : la Kaaba et d'autres sanctuaires où sont vénérés Allah et ses trois filles : Allât, Ozza et Manât. La Mecque

avait aussi un dieu local nommé Hobal. Il semble également que dans le site religieux de la Mecque un culte ait été rendu à Abraham, l'ancêtre commun des Juifs et des Arabes. Mahomet est un Qoraysh et c'est, semble-t-il, en raison de ce culte rendu à Abraham qu'il a d'abord cru que ses compatriotes allaient accepter son message. Il n'en fut rien, et le rejet prit même des formes brutales qui auraient forcé les premiers musulmans non protégés par un clan puissant à trouver refuge en Éthiopie auprès d'un roi chrétien. Longtemps les Qoraysh ont protégé Mahomet, mais en 622 il doit fuir à Médine, ce qui provoqua en lui un ressentiment de plus en plus violent que le Coran a répercuté dans les siècles à venir.

Les infidèles sont aussi les juifs et les chrétiens, ou judéo-chrétiens. À l'exception des zoroastriens, qui sont assimilés aux juifs et aux chrétiens, les autres grandes religions du monde ne sont pas mentionnées : hindouistes, bouddhistes, taoïstes ... . Dans la pratique, les croyants de ces religions différentes seront souvent traités comme des polythéistes contre lesquels il est permis de ruser, de signer des trêves temporaires, que l'on doit rompre sitôt que les musulmans peuvent militairement l'emporter dans la guerre sainte. Les polythéistes sont donc à convertir, à tuer, ou à réduire en esclavage. Le problème qui se pose est de savoir si le texte coranique considère les juifs et les chrétiens comme des polythéistes. La réponse varie au fil du texte, je ne peux donner ici que deux exemples qui illustrent des attitudes opposées, plus une attitude que l'on peut considérer comme médiane, sourate 23, versets 117 et 118 :

« Quiconque prie une autre divinité, avec Allah, sans avoir de preuve de son existence, devra rendre compte à son Seigneur. En vérité, les infidèles ne seront pas les bienheureux. Dis : « Seigneur ! pardonne et fais miséricorde, car Tu es le meilleur des miséricordieux ! »

Ce texte illustre une attitude médiane, modérée en quelque sorte. Modérée si l'on se place à l'intérieur du monothéisme, car pour un monothéiste la preuve de l'existence de Dieu est évidente, surtout pour Mahomet dont la pensée n'a pas la subtilité de celle de saint Anselme lorsqu'il invente la preuve ontologique.

La preuve ontologique est une tentative pour démontrer par la logique le caractère rationnel de l'existence de Dieu. Cela va de la façon suivante : je peux concevoir dans mon intelligence un être plus grand que tous les êtres qui peuvent être pensés. Si cet être n'existait pas, je pourrais encore penser un être plus grand que cet être pensé comme le plus grand. Car avoir l'existence est plus grand que n'exister que dans l'intelligence. Comme je suis capable de penser un être absolument plus grand que tout, l'être le plus grand concevable est aussi existant, car sinon il ne serait pas le plus grand. Descartes a repris l'argument en l'améliorant : Descartes remplace le concept de grandeur par celui de perfection (il se demande : « Comment un être imparfait peut-il avoir l'idée d'un être parfait ? »). Emmanuel Kant réfutera de façon définitive l'argument ontologique (il lui a donné ce nom) : le raisonnement de Kant est trop beau pour ne pas le donner : l'essence d'une chose – la grandeur chez saint Anselme, la perfection chez Descartes — n'est pas à mettre sur le même plan que son existence. L'essence du triangle est que la somme de ses angles égale 180 degrés. Il est vrai que dire que la somme des angles d'un triangle n'est pas égale à 180 degrés est une absurdité logique. Or cela resterait vrai, ou faux, même si le triangle n'existait pas ! Bref, on peut penser que Dieu est le plus grand, cela ne prouve pas plus son existence

que son inexistence. Pour Kant, seule l'expérience empirique par les sens ou par les sciences expérimentales prouve l'existence. D'où l'importance de l'expérience mystique. Elle est malheureusement à peu près incommunicable. Et vouloir de toute force la communiquer est aussi dangereux pour celui qui communique que pour celui qui reçoit le message. En tout cas, s'il est vrai que Mahomet a eu une véritable expérience mystique, en philosophie il en reste au niveau de Voltaire :

L'univers m'embarrasse  
Et je ne puis songer  
Que cette horloge existe  
Et n'ait point d'horloger

C'est tout l'univers naturel (la preuve cosmologique de la théologie chrétienne) qui est utilisé par Mahomet comme preuve de l'existence de Dieu. Pourquoi pas ? Pourtant, ce « sans avoir preuve de son existence » que mentionne la sourate 23 est assez dérangeant. Après tout, comme nous l'avons vu dans l'Odyssée, lorsque le vieux roi Alkinoos parlant des dieux grecs dit à Ulysse (Odyssée, VII, 178-215) : « Quand nous faisons pour eux nos fêtes d'hécatombes, ils viennent au festin s'asseoir à nos côtés, aux mêmes bancs que nous ; sur le chemin désert, s'ils croisent l'un des nôtres, ils ne se cachent point : nous sommes de leur sang, tout comme les Cyclopes ou comme les tribus sauvages des Géants. »

Le vieux roi, comme tous les autres Grecs de son temps, est persuadé d'avoir la preuve de l'existence de ses dieux, il est si assuré dans sa foi qu'il doit même de temps en temps voir les dieux en rêve ; et assurément, ils doivent lui parler, comme dans l'Iliade et dans l'Odyssée. Cela ne l'empêche pas, selon Mahomet, d'être condamné à l'enfer éternel, avec flagellation, eau bouillante, etc. Dans un monde beaucoup plus globalisé que ne l'était celui de Mahomet lors de sa mort en 632, l'islam condamne à la conversion, à la mort ou à l'esclavage environ 80 % des habitants de la planète : plus d'un milliard de Chinois ; plus de huit cents millions d'Indiens non musulmans ; plus de cent millions de Japonais, etc. Le cas d'environ un milliard deux cents millions de chrétiens et de plusieurs millions de Juifs est un peu plus compliqué, mais l'esclavage et la mort leur sont réservés s'ils s'agitent. Cela fait beaucoup de gens à convertir, à tuer ou à réduire en esclavage. Pour l'instant nous pouvons néanmoins retenir cette proposition simple : une sourate du Coran exprime une position modérée vis-à-vis des autres religions du livre. On trouve même une attitude tolérante au verset 59/62 de la sourate 2 (*Al-Baqara*) :

59/62 Ceux qui croient [= *les Musulmans*], ceux qui pratiquent le Judaïsme, les Chrétiens, les Sabéens - ceux qui croient en Allah et au Dernier Jour et accomplissent œuvre pie -, ont leur rétribution auprès de leur Seigneur. Sur eux nulle crainte et ils ne seront point attristés.

Toutefois, si l'on s'en tient à la pratique, ces versets sont abrogés par tous ceux qui condamnent sans appel les juifs et des chrétiens ou judéo-chrétiens. Par exemple, sourate 9, versets 29, 30, 31, 32, 33 : « Combattez ceux qui ne croient point en Allah ni au dernier jour, [qui] ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et Son apôtre ont déclaré illicite, [qui] ne pratiquent point la religion de vérité, parmi ceux ayant reçu l'Écriture ! [*combattez-les*] jusqu'à ce qu'ils paient la *jizya*, directement et alors qu'ils sont humiliés. Les juifs ont dit : « Ozaïr est fils d'Allah . » Les chrétiens ont dit : « Le

Messie est le fils d'Allah. » Tel est ce qu'ils disent, de leur bouche. Ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement. Qu'Allah les tue ! Combien ils s'écartent [*de la vérité*] ! Ils ont pris leurs docteurs et leurs moines ainsi que le Messie, fils de Marie, comme « Seigneurs » en dehors d'Allah, alors qu'ils n'avaient reçu ordre que d'adorer une divinité unique [...] Ils veulent éteindre la lumière d'Allah avec [*le souffle de*] leurs bouches, alors qu'Allah n'entend que parachever Sa lumière, en dépit de l'aversion des infidèles. C'est Lui qui a envoyé Son apôtre, avec la direction et la religion de vérité, pour la faire prévaloir sur la religion en entier, en dépit de l'aversion des associateurs. »

Donc, pour ce qui concerne la situation des juifs et des chrétiens dans le Coran, la solution est simple : ils ne sont pas forcés de se convertir, mais s'ils n'acceptent pas la domination musulmane il faut les tuer. S'ils l'acceptent, ils doivent payer un impôt particulier, et lorsqu'ils sont conquis, humiliés dit le texte, ils payent aussi. Pour les musulmans pieux, la rente pétrolière est une façon pour l'islam de faire payer aux infidèles la taxe que le Coran leur impose. On peut supposer que les allocations familiales, le RMI, etc., sont susceptibles de porter la même interprétation, d'où l'arrogance de certains musulmans lorsqu'ils s'adressent aux services sociaux occidentaux.

À l'inverse, on peut encore citer : sourate 29, versets 45/46, 46/47 – un texte souvent cité par les hommes politiques occidentaux qui oublient les autres textes beaucoup plus offensifs : « Ne dispute avec les détenteurs de l'Écriture que de la meilleure manière [ajout tardif : *sauf avec ceux d'entre eux qui ont été injustes.*] Dites : « Nous croyons en ce qu'on a fait descendre vers vous et en ce qu'on a fait descendre vers nous. Votre divinité et notre divinité sont une, et nous Lui sommes soumis. De même, Nous avons fait descendre vers toi l'Écriture. Ceux à qui Nous avons donné l'Écriture croient en elle et parmi ceux-ci, il en est qui croient en elle. Seuls les impies récusent Nos aya. » On peut aussi citer, pour souligner l'ambiguïté des textes (« Seuls les impies récusent Nos aya ») la sourate 61, verset 14 : « O vous qui croyez !, soyez les auxiliaires d'Allah comme lorsque Jésus, fils de Marie, dit aux apôtres : « Qui seront mes auxiliaires envers Allah ? » Les apôtres répondirent : « Nous sommes les auxiliaires d'Allah. » Un parti des fils d'Israël crut, tandis qu'un parti fut infidèle, et Nous soutînmes ceux qui crurent, contre leurs ennemis, et ils se trouvèrent l'emporter. »

On remarquera cependant que dans cette même sourate, Jésus annonce la venue d'un apôtre « qui viendra après moi, dont le nom sera Ahmad » (une autre version du texte ne donne pas le nom de l'apôtre, mais dit : « Je vous annonce un prophète dont la communauté sera la dernière communauté et par lequel Allah mettra le sceau aux prophètes et aux apôtres »).

Une des clefs de la mentalité arabo-musulmane est présente dans ces textes : il s'agit de ce mélange étrange qui unit une humilité extrême vis-à-vis du sacré à une arrogance méprisante et haineuse vis-à-vis des non-musulmans, Sourate 109 :

« Au nom d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux.

« 1 Dis : O ! Infidèles !

« 2 je n'adorerai pas ce que vous adorez.

« 3 Vous n'êtes pas adorant ce que j'adore.

« 4 Je ne suis pas adorant ce que vous avez adoré

« 5 et vous n'êtes pas adorant ce que j'ai adoré.  
 « 6 A vous, votre religion. À moi, ma religion. »

Ce mépris est commun à tous les idéologues convaincus de détenir la Vérité : le christianisme a connu ça ! Il n'y a pas très longtemps, ce mépris était largement pratiqué par les marxistes de tous poils. On comprend que des mouvements totalitaires puissent facilement s'appuyer sur cette mentalité pour lancer contre l'ennemi (« Qu'Allah les tue ») des actions de terreur. Pourtant, en s'appuyant sur les textes qui, dans l'humilité, prônent la filiation de l'islam avec les prophètes et les apôtres des autres textes sacrés, on pourrait défendre l'idée que l'islam est compatible avec la tradition biblique : pendant un temps ce fut d'ailleurs le souhait de Mahomet. Mais, cette vision angélique d'un islam coexistant dans la paix avec les autres religions bibliques se heurte au réel : l'islam tel qu'il est, et se pratique depuis des siècles : un chrétien qui se promène au Pakistan, en Arabie Séoudite, en Égypte... avec une croix autour du cou est en danger de mort. L'angélisme se heurte aussi au fait que les versets exprimant tolérance et unité communautaire vis-à-vis de la tradition biblique sont peu nombreux, souvent ambigus, et comme insérés dans un ensemble totalitaire et violent. Enfin, les rares sourates modérées, à l'exception des sourates 2 (verset 59/62) et 29 (versets 45/46, 46/47) que je viens de citer, sont antérieures aux sourates violentes, et donc moins « correctes » selon les commentateurs les plus nombreux, et les plus suivis. Il y a là une incohérence dans la logique des « abrogeants et des abrogés », mais, à l'évidence la violence et le mépris l'ont emporté. S'il en était autrement, les réformateurs musulmans qui, dans le passé, ont défendu une lecture du Coran, critique et ouverte aux autres, auraient eu un destin moins tragique que celui qui fut le leur.

Il y a quelques années, un de mes amis vivait à Khartoum, au Soudan. Une de ses connaissances soudanaises appartenait au mouvement des « Frères Républicains » créé dans les années cinquante par un sufi soudanais : Mahmoud Mohammed Taha. L'homme proposait une lecture critique, ouverte et tolérante du Coran. Il n'hésitait pas à dire qu'homme et femme sont égaux, et organisait des mariages égalitaires, on les appelait « mariages républicains ». Il condamna l'imposition de la charia, la loi de l'islam, comme loi de tous les habitants d'un pays qui comptait de nombreux chrétiens dans la partie sud du pays (elle vient de voter sa séparation avec le nord musulman) et dont une des grandes régions, la Nubie, fut chrétienne au moins jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Il n'hésitait pas dans ses discours à déclarer que l'imposition de la charia était contraire à l'esprit de l'islam. Fin 1984, les Frères Musulmans du Soudan le firent condamner à mort pour apostasie (renonciation à la religion musulmane), il fut pendu à 76 ans, le 18 janvier 1985, en vertu de la charia et, entre autres, des versets 81/87, 82/88 de la sourate 3, qui condamne ceux qui « recherchent une religion autre que l'Islam » : « Ceux-là, leur « récompense » sera que s'abatte sur eux la malédiction d'Allah, des Anges et des Hommes tous ensemble, [malédiction] qu'ils subiront, immortels, sans que le Tourment soit allégé pour eux ni qu'il leur soit donné d'attendre ». La foule qui assistait à l'exécution de Mahmoud Mohammed Taha hurlait : « Allah u Akbar ! Allah u Akbar ! Islam huwa al-hall » (Dieu est grand ! Dieu est grand ! L'islam est la solution !). Il s'agit du slogan créé par un autre pendu de l'islam, Sayyid Qutb, un des idéologues importants du mouvement des Frères Musulmans en Égypte.

Un des petits-fils du créateur de ce mouvement totalitaire, Hassan al Banna, sous le nom de Tarik Ramadan, essaye aujourd'hui d'islamiser l'Europe. Les Frères Musulmans sont aujourd'hui majoritaires au sein du syndicat des médecins en Égypte. En août 2008, ils ont fait interdire la transplantation d'organes entre personnes de religions différentes. Médicalement, la décision est d'une parfaite stupidité ; malheureusement, elle peut sans difficulté s'appuyer sur le Coran :

Sourate 9, verset 28 : « O vous qui croyez ! Les infidèles ne sont qu'impureté. Qu'ils n'approchent donc point de la Mosquée sacrée après la présente année. Si vous craignez une pénurie\* Allah vous donnera le suffisant, sur Sa faveur, s'il [le] veut ! Allah est omniscient et sage. »

(\*Nota : le pèlerinage au site polythéiste était une importante source de revenus pour les habitants de la Mecque)

Il n'est point nécessaire d'être très au fait de l'islam pour comprendre que ce verset, où un autre du même genre, a pu être utilisé par les Frères Musulmans pour justifier leur interdit : le corps du musulman est sacré, il ne convient donc pas que sa pureté soit souillée par l'impureté du corps d'un infidèle (qui, vraisemblablement, infamie des infamies, boit de l'alcool et mange du porc). Ce souci pointilleux de pureté corporelle sacramentelle s'illustre particulièrement lors des départs des pèlerins pour la Mecque. On voit alors les pèlerins faire la queue dans les lavabos des aéroports impurs afin de se laver les pieds avant d'embarquer dans un avion dont l'origine est pourtant totalement non islamique. Il s'agit pour le croyant de ne pas souiller avec les poussières impures d'une terre qui n'est pas encore « terre d'islam » le sol de la terre la plus pure de l'islam. Pour la même raison, lorsque Soliman le Magnifique prit Jérusalem aux Francs en 1187, il fit deux fois laver les rues de la ville : la première fois à l'eau, la seconde à l'eau de rose.

Le fondateur des Frères Musulmans, Hassan el Banna et son théoricien, Sayyid Qutb, sont aujourd'hui célébrés dans le monde musulman comme des martyrs de l'islam. Suite à une campagne d'assassinats d'hommes politiques égyptiens commanditée par les Frères Musulmans, Hassan al Banna fut assassiné au Caire en 1949, sur l'ordre du roi Farouk. Sayyid Qutb fut pendu en 1966 par un gouvernement séculier et tyrannique, celui du dictateur égyptien Abdel Gamal Nasser. Aucun musulman ne songerait à accuser Hassan el Banna et Sayyid Qutb d'apostasie. Entre tolérance et fanatisme, ces exemples montrent de quel côté naturellement penche la balance musulmane. Il est dangereux de se bercer de l'illusion qui voudrait qu'elle penchât dans le sens que l'on souhaite.

Winston Churchill avait dans sa jeunesse connu l'Égypte et le Soudan où, comme journaliste, il avait couvert la guerre des troupes du Khédive soutenues par celles de l'Angleterre contre un Mahdi soudanais qui avait proclamé la guerre sainte contre les infidèles turcs, anglais, et éthiopiens. Le jeune Winston Churchill relate ces événements en 1899 dans son premier livre : « La guerre du fleuve » (*The River War*). À propos de l'islam, il écrit : « Le fait que dans la loi mahométane chaque femme doit appartenir à un homme comme sa propriété, soit comme enfant, épouse ou concubine, doit retarder la fin de l'esclavage jusqu'à ce que l'islam a cessé d'avoir un grand pouvoir parmi les hommes. Individuellement, des musulmans peuvent démontrer de splendides qualités – mais l'influence de cette religion paralyse le développement social de ceux qui la suivent. Il n'existe pas de force rétrograde plus puissante que

celle-ci. » Le jeune Churchill poursuit son analyse en montrant que ce sont les sciences et les techniques qui protègent l'Europe, et que sans elles : « La civilisation de l'Europe moderne pourrait disparaître, comme celle de l'ancienne Rome. » Un peu plus d'un siècle après que ces lignes furent écrites, c'est en effet la nouvelle espérance de certains musulmans que de parvenir à subjuguier la France et l'Europe.

Un enseignant de gauche dans l'Algérie indépendante m'a raconté qu'en ce temps-là il y avait un peu de Hegel au programme. Hegel a produit un récit « progressiste », c'était le grand mot bien-pensant de l'époque. Le passage qui plaisait le plus à ses étudiants était celui de « La raison dans l'histoire » où Hegel explique la dialectique du maître et de l'esclave : comment dialectiquement, le maître devient esclave et l'esclave le maître. Ce n'était là que l'illustration de la façon dont ils avaient procédé au nettoyage ethnique de l'Algérie et la façon dont, consciemment ou non, ils pensaient qu'ils finiraient par envahir la France. Le modèle à suivre était celui des premiers émigrés musulmans (les *Muhajirin*) qui finirent par se rendre maîtres de Médine, après avoir expulsé puis massacré les Juifs de l'oasis qui s'appelait alors Yatrib. Partout où des communautés musulmanes sont minoritaires, mais suffisamment nombreuses, le paradigme de Médine est activé afin que par la conversion, la ruse et la violence la minorité musulmane prenne le pouvoir : le phénomène s'observe tant en Europe qu'en Chine en passant par le sud de la Thaïlande, les Philippines ou la Malaisie.

Churchill n'est pas le seul à avoir perçu le danger musulman. Pendant l'été 1940, en pleine Campagne de France, lors d'un entretien avec l'aumônier de sa division, le père Bourgeon, Charles de Gaulle expliqua que, pour lui, le monde comptait trois continents (« Charles de Gaulle », Éric Roussel, Gallimard 2002, p. 84) : « L'Europe, l'Afrique, car on ne peut les séparer. C'est, autour de la Méditerranée, le berceau de notre civilisation. D'ailleurs l'Europe a besoin de l'Afrique et l'Afrique de l'Europe. Puis l'Amérique, du Nord et du Sud. Elles sont filles de l'Europe. Elles suivront toujours [...] Enfin l'Asie : cette immensité géographique et historique, religieuse aussi. Mais le danger le plus grand et le plus immédiat peut venir de la transversale musulmane, qui va de Tanger aux Indes. Si cette transversale passait sous obédience communiste russe ou, ce qui serait pire, chinoise, nous sommes foutus... »

Inutile de gloser sur les approximations d'un raisonnement qui, aujourd'hui, est rempli d'idées si simples qu'elles sont grotesques et anachroniques. Si les propos sont dignes du "Café du Commerce", l'idée générale importe, elle nous ramène à la situation présente où la France, à tort ou à raison, se sent en voie d'islamisation, par le jeu complexe de l'émigration, de l'argent corrompeur du pétrole, des conversions, de l'intimidation et de la violence. Ironie de l'histoire, c'est parce qu'il ne voulait pas qu'une Algérie française donne un poids démographique aux musulmans dans l'ensemble de la population française que de Gaulle a donné son indépendance à l'Algérie. De crainte, comme il le dit à Alain Peyrefitte, qu'un jour son petit village ne s'appelle plus « Colombey les deux églises, mais Colombey les deux mosquées ».

J'ai vécu en terre musulmane. Une infinie tristesse. Le piège d'un système totalitaire qui fait le malheur de tous, dans des sociétés qui répètent et ressassent l'échec de l'islam sans cesse recommencé. C'est comme si les fidèles se disaient : « Ça ne va pas ! C'est parce que nous ne suivons pas assez fidèlement le Coran ! Suivons ! Suivons ! Alors ce sera le paradis ! » Ils oublient que toutes les générations

précédentes font depuis quatorze siècles le même choix catastrophique. Depuis que le piège du pétrole s'est refermé sur l'islam wahhabite, le malheur régional a pris une dimension planétaire. Rares sont les pays qui n'ont pas souffert de la guerre sainte. La guerre sainte est une des cinq obligations fondamentales du musulman pieux. L'islam est la seule religion d'importance dont les fidèles, afin de reproduire la geste de Mahomet, ont le devoir de faire la guerre à ceux qui ne partagent pas leur foi. Dans l'idéologie musulmane, on l'a vu, les chrétiens et les juifs ont un statut particulier, ils sont des infidèles : ils ont refusé de reconnaître que l'islam était la continuation, portée à la perfection, des révélations antérieures accordées au judaïsme et au christianisme, ils n'ont donc pas été fidèles à leur propre religion, ils l'ont falsifiée alors qu'elle leur commandait de s'abolir dans la perfection coranique. Il est important de se souvenir du fait que le passage du judaïsme au christianisme, via le judéo-christianisme, fut un processus historique aussi dramatique que long et complexe. De plus, nous ignorons ce que furent les contacts entre les judéo-chrétiens et les Arabes pendant la période comprise entre la destruction du temple de Jérusalem en l'an 70 et la naissance de Mahomet vers 570. Il est évident que bien des choses se sont passées pendant cinq siècles ; on sait, par exemple, que saint Paul a séjourné quelques années en Arabie. Ici et là on remarque dans le Coran des éléments qui suggèrent une influence judéo-chrétienne. Évidemment, approfondir les recherches historiques sur ce point serait risquer l'assassinat. Les religions dogmatiques ont un humour désespérant. Ce reproche des musulmans aux juifs et aux chrétiens ressemble à celui que faisaient autrefois saint Paul, puis saint Augustin, aux juifs : n'avoir pas accepté l'accomplissement du judaïsme dans le christianisme. Comme le Christ et tous les apôtres, saint Paul était juif... Toutes les idéologies veulent simplifier le monde, notre honneur est de le regarder tel qu'il est : infiniment complexe. Et d'agir dans la simplicité, tout en sachant que nos actions simples s'appliquent à un monde infiniment complexe. C'est alors que Dieu, s'il le veut, peut donner son accord.

Dans le système islamique, tout est simple. Les infidèles juifs et chrétiens peuvent rester en vie, à la condition qu'ils acceptent leur statut d'infériorité dans la société musulmane : pas de mariage d'un chrétien ou d'un israélite avec une musulmane (les enfants — propriété du père — échapperaient à l'islam) « Ne donnez point [*vos filles*] en mariage aux Associateurs avant qu'ils ne croient ! » (sourate 2, 220, 221) ; pas de pouvoir politique d'un chrétien ou d'un Juif sur un musulman ; pas de participation aux opérations militaires ; paiement d'un impôt spécifique ; résidence dans des quartiers réservés ; port de vêtements reconnaissables (dans l'Empire turc, pour les chrétiens c'était un turban jaune). Les chrétiens qui acceptent cet *apartheid* sont tolérés. Ce concept de tolérance n'a rien à voir avec celui créé par les philosophes des lumières. Toutefois, il permet aux imbéciles de dire que l'islam est tolérant, aux musulmans de le répéter, et d'égorger ceux qui en doutent.

Pas de liberté de conscience pour le musulman, un musulman qui se convertit à une autre religion est condamné à mort. Comme tout système totalitaire, à l'intérieur de sa dogmatique, l'islam est d'une cohérence absolue : si l'islam est la dernière révélation divine, et si dans le Coran Dieu sanctifie la violence exercée en son nom, il est logique de tuer ceux qui osent rejeter la perfection divine, car la violence, comme le savaient les nazis, est fondatrice d'une identité.

Pour la même raison, il n'y a pas de travail d'exégèse critique en islam. Dans le christianisme, l'exégèse critique a permis une étude scientifique des textes : en



étudiant le langage, les références historiques, l'archéologie... ce travail d'exégèse critique a mis à jour le fait que les textes fondateurs du christianisme sont, à l'image de l'univers, remplis de contradictions et de complexités insolubles. Ces contradictions ont toujours rendu difficile la transformation du christianisme, ou du judaïsme, en idéologies totalitaires, ce qui, **non sans difficultés**, a conduit aux sociétés de libertés où nous sommes. Un tel travail d'exégèse critique n'est pas possible dans l'islam, car le Coran est parole de Dieu, s'exprimant en langue arabe, alors que celui de la Bible, par la voix des hommes, parle, aux origines, hébreux, araméen, syriaque, grec, et latin pour les catholiques. Pour le musulman pieux et traditionnel, il serait impie d'utiliser les sciences créées par les hommes pour évaluer la parole de Dieu. Nouveau piège, il divinise une parole qui n'est plus objet de débat par l'usage de la raison, mais de soumission. L'islam est la seule religion dont l'essence est la soumission à une vérité déjà là, littéralement *muslim* signifie soumis dans l'arabe du Coran. Les autres grandes croyances religieuses demandent à leurs adeptes d'unir croyance, pratiques, et recherche. Selon les époques, les catégories de la population et les tendances individuelles, la proportion des trois composantes varie, mais elles sont présentes dans les textes fondamentaux, et celle ou celui qui décide de joindre la recherche à sa pratique et à sa croyance n'est pas, **en principe**, en danger de mort. L'Église a même fait preuve d'une finesse intellectuelle et spirituelle remarquable pour utiliser de façon positive les mystiques, qui par définition sont toujours des individualités d'un maniement difficile : de saint François d'Assise en passant par Ignace de Loyola, la liste est longue de ces âmes illuminées qui auraient pu mettre en danger les institutions civiles et religieuses et qui, au contraire, ont par leur désordre bouleversant conforté l'ordre créatif de la chrétienté. On connaît pourtant les échecs, ils sont terribles et nombreux... Toutefois si Jan Huss, Savonarole, Giordano Bruno ... sont brûlés ; de nombreux saints, mais aussi Galilée, Madame de Guyon ... s'en sortent et font école. Dans l'islam, toute recherche risque de déboucher sur une forme d'apostasie : il suffit de trois témoins bons musulmans pour porter une accusation d'apostasie. Cela a permis de condamner Mahmoud Mohammed Taha à la pendaison. Nombreux sont les soufis, les mystiques de l'islam, que l'orthodoxie islamique a condamnés à mort. C'est pourquoi à la recherche se substitue la mémorisation des textes, cités à tout propos comme autrefois en Chine le président Mao. En Chine, cette pratique de mémorisation de slogans idéologiques a produit la catastrophe pour une génération d'étudiants chinois. Ces médecins, ingénieurs, cadres, etc., savaient par cœur les textes du président Mao (apprendre par cœur n'est pas très difficile, on le fait tous ensemble, c'est collectif), et presque rien de la médecine, et des sciences diverses qui devaient leur permettre de créer une économie nouvelle, car l'apprentissage des sciences demande des efforts individuels importants. Les enfants les plus monstrueux de la révolution culturelle chinoise furent les Khmers rouges, en partie formés au contact des groupes gauchistes français. Aujourd'hui, les étudiants chinois ont une vague idée des écrits du président Mao, et des connaissances précises sur tout le reste. Aujourd'hui, en accédant pleinement à la modernité, la Chine est en train de vivre une authentique révolution culturelle dont la portée sera immense, non seulement pour la Chine, mais pour toute l'espèce humaine. Je ne serais pas surpris si, à travers le christianisme, la nouvelle pensée chinoise parvenait à concilier une éthique de l'ordre selon Confucius et le parti communiste à une mystique du désordre selon Lao Tseu, et Jésus Christ. Affaire à suivre...

Si l'on s'en tient à l'adage selon lequel « Il faut juger de l'arbre selon ses fruits » : depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas eu un seul grand penseur musulman qui ait

contribué à la pensée universelle. Il n'y a que répétition de la répétition, haine des autres, exaltation hystérique de l'*omma* en hurlant ensemble que « Dieu est grand » (comme si les *autres* pensaient qu'il est petit : je renvoie à saint Anselme), et dégoûts de soi dans un monde qui se fait en dehors des musulmans dont l'accès à la modernité se limite à la fourniture d'une huile naturelle, sombre, et mal odorante, découverte par les *autres* et qui perdra son intérêt sitôt qu'ils auront appris à s'en passer : le pétrole. Si entre-temps l'islam n'a pas réussi à subjuguier l'Europe, le monde arabo-musulman incapable de fabriquer ses équipements et de produire sa nourriture sera en chute libre.

## 6 – Qui osera dire que le roi est nu ?

Je suis toujours étonné lorsque je lis des ouvrages portant sur le monde musulman de voir que tous les auteurs, ou presque, font l'impasse sur le Coran. Le sujet est tabou, il ne faut pas en parler, ou alors il faut marcher sur la pointe des pieds, faire preuve de respect... et d'hypocrisie. Sauf Claude Lévi-Strauss, qui dans « Triste Tropic » dit clairement les choses : « Le seul moyen pour eux de se mettre à l'abri du doute et de l'humiliation consiste dans une « néantisation » d'autrui, considéré comme témoin d'une autre foi et d'une autre conduite. La fraternité islamique est la converse d'une exclusive contre les infidèles qui ne peut pas s'avouer, puisque en se reconnaissant comme telle, elle équivaldrait à les reconnaître eux-mêmes comme existants. »

En effet, reconnaître la dignité de ceux que le Coran voue à la damnation éternelle serait contredire à la volonté divine. Respect, tolérance et compréhension sont des termes vides de sens pour le Coran : il ne peut y avoir que des trêves pragmatiques. La règle bien-pensante est de citer les versets lénifiants (« Pas de contrainte en religion ! »), et de faire comme si les autres versets n'existaient pas. Cela permet aux musulmans de développer un double langage : ils parlent mouton avec les bien-pensants et loup entre eux. Le « Pas de contrainte en religion » cité hors contexte donne l'impression d'être une citation des constitutions de la franc-maçonnerie, un mouvement né de la répulsion provoquée par les guerres de religion en Europe. Remis dans son contexte, le sens de ce « pas de contrainte en religion » n'a plus grand-chose à voir avec l'esprit de tolérance, sourate 2 :

257/256 Nulle contrainte en religion ! La Rectitude s'est distinguée de l'Aberration. Celui qui est infidèle aux Tâghout et croit en Allah s'est saisi de l'anse la plus solide et sans fêlure. Allah est audient et omniscient.

258/257 Allah est le patron de ceux qui croient ; il les fait sortir des Ténèbres vers la lumière.

259/257 Ceux [au contraire] qui sont infidèles ont pour patrons les Tâghout les faisant sortir de la Lumière vers les Ténèbres. Ceux-là seront les Hôtes du feu où ils resteront immortels.

Note : *Tâghout* désigne les divinités qui étaient adorées à la Mecque. Le Bouddha fut considéré comme un *Tâghout* par les talibans afghans qui ont dynamité ses statues. Le panthéon hindou, les kamis japonais... les saints de la chrétienté sont-ils des *Tâghout* ?

Pour la gauche bien-pensante qui a réussi à imposer son idéologie au monde occidental, il s'agit aujourd'hui « de ne pas désespérer la mosquée ». Un peu comme autrefois il ne fallait pas parler des crimes de Staline pour ne pas « désespérer Billancourt ». C'est saint Jean-Paul Sartre, l'uléma du bien penser de gauche qui inventa cette expression, et qui, avec constance et variations sur le thème, s'efforça d'en faire une pratique... pour n'arriver à rien ! Billancourt a fini par se passer de Staline, Billancourt est devenu un musée et rien ne nous dit que les musulmans d'aujourd'hui ne sont pas aussi las du Coran que les peuples de l'Est ont fini par l'être du communisme... mais si c'est le cas, ce n'est pas encore visible...

Il faut sortir du piège du bien penser de gauche... et par le haut ! Par le bas, c'est facile, il suffit de répondre à la haine par la haine et par la démesure. Rien d'original... ça se pratique depuis des siècles. L'usage de la raison est plus difficile. De plus, il ne garantit rien, pas même une belle catastrophe finale comme il en est toujours avec l'usage de la haine et de la démesure qui ont le mérite d'entraîner des résultats prévisibles. Toutefois, si la raison ne garantit pas une sortie par le haut, elle permet au moins de savoir mieux ce que l'on fait et de le mieux faire : y compris si l'usage de la force est jugé nécessaire.

Introduire la raison dans un domaine religieux peut sembler une gageure. Et pourtant ! nombre de ceux que l'Église et la chrétienté considèrent comme leurs fondateurs sont tout autant des philosophes que des hommes de foi : saint Augustin, saint Anselme, saint Thomas d'Aquin... et même le premier : saint Paul. Parler de philosophie est facile, érudition et raison donnent le ton. Pour la foi... c'est beaucoup plus difficile. Et puis, nous vivons une époque où les fous de Dieu, plus ou moins dangereux se multiplient comme des petits pains. Personnellement, je n'aime pas en parler dans la mesure où ma foi est née d'une expérience par laquelle l'existence de « cela que nous appelons Dieu » m'est apparue aussi réelle que cela que nous appelons le réel, et dont nous ne doutons guère. Après cette expérience, si « Dieu » m'apparut bien réel, le réel m'a semblé très compliqué.

J'avais alors 36 ans. J'ai d'abord cru avoir été victime d'un accès de folie, une sorte de déraillement temporaire de la raison... d'ailleurs, de temps en temps, par souci d'objectivité, j'y pense encore : ce n'était peut-être qu'un instant de stupeur ? Mais cette explication, finalement assez faible puisque la pensée magique de la folie n'y fait que remplacer celle de la croyance traditionnelle, ne m'occupe pas longtemps. Elle ne dure pas longtemps, car il me semble qu'un instant de stupeur ne saurait produire des effets positifs et durables. Pourtant, même si elle ne dure pas, je tiens à cette hypothèse : un instant de stupeur ! L'hypothèse me permet de garder les pieds sur terre ; et surtout, surtout, de ne pas me prendre pour l'Annonciateur de je ne sais quelle « Nouvelle Religion » (vous l'avez peut-être remarqué, ces gens-là mettent des majuscules et des guillemets partout) ... comme s'il n'y avait pas assez de religions et de prophètes ! Finalement, ce sont les autres qui m'ont permis d'accepter l'expérience que j'avais eue. Les autres, je veux dire les mystiques chrétiens (et quelques autres), y compris Blaise Pascal dont le mémorial me permet de comprendre qu'après tout ces choses-là étaient arrivées à d'autres, sans que tous soient fous pour autant. Car la vie de Pascal n'est pas celle d'un homme dont la raison défaille, et pourtant c'est lui qui écrit (mal, ses pattes de mouche sont presque illisibles) :

« L'an de grâce 1654,  
Lundi, 23 novembre,  
Jour de saint Clément, pape et martyr,  
et autres au martyrologue.  
Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,  
Depuis environ dix heures et demie du soir  
Jusques environ minuit et demie,  
FEU.  
Dieu d'Abraham,  
Dieu d'Isaac,

Dieu de Jacob,  
 non des philosophes et des savants.  
 Certitude. Certitude. Sentiment, Joie, Paix.  
 Dieu de Jésus-Christ,  
*Deum meum et Deum vestrum*\*...Jean 20/17  
 « Ton Dieu sera mon Dieu »  
 Oubli du monde et de tout,  
 Hormis Dieu.  
 Il ne se trouve que par les voies  
 Enseignées dans l'Évangile.  
 Grandeur de l'âme humaine.  
 « Père juste, le monde ne t'a point connu,  
 Mais je t'ai connu »  
 Joie, Joie, Joie, pleurs de joie.  
 Je m'en suis séparé :  
*Dereliquerunt me fontem aquae vivae*\*\*.  
 « Mon Dieu me quitterez-vous ? »  
 Que je n'en sois pas séparé éternellement.  
 « Cette vie est la vie éternelle  
 Qu'ils te connaissent  
 Seul vrai Dieu,  
 Et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »  
 Jésus-Christ  
 Jésus-Christ  
 Je m'en suis séparé ;  
je l'ai fui, renoncé, crucifié, Jean 17  
 Que je n'en sois jamais séparé  
 Il ne se conserve que par les voies  
 Enseignées dans l'Évangile.  
 Renonciation totale et douce.  
 Soumission totale et douce.  
 Soumission totale à Jésus-Christ  
 Et à mon directeur.  
 Éternellement en joie  
 Pour un jour d'exercice sur la terre.  
*Non obliviscar sermones tuos. Amen*\*\*\*

\*Mon Dieu et votre Dieu/\*\*Les fontaines d'eau vive m'ont abandonné/\*\*Que je n'oublie pas tes paroles.

Évidemment, je n'ai pas vécu la même chose. Chaque être qui fait une telle expérience en rend compte, s'il le veut, dans le langage de son temps, et selon sa propre historicité, ses préjugés, ses limites et sa splendeur individuelle. Il y a pourtant des points communs : la lumière (Pascal dit « FEU »), la joie, les larmes de joie, et l'impossible oubli. J'ai bien dit : « en rend compte, s'il le veut », Pascal ne le voulait pas. Le mémorial a été retrouvé après sa mort, écrit sur une feuille de papier pliée, cachée, cousue dans la doublure de sa veste. Ce qui montre l'importance qu'il accordait à cette expérience (il devait coudre et découdre le papier à chaque changement de veste), cela montre aussi le secret qu'il voulait garder. Je ne me sens pas encore capable de parler ouvertement de ma propre expérience, sinon de façon

allusive, en utilisant les mots de ce frère en éternité que je me suis donné en Blaise Pascal, et en tant d'autres qui lui ressemblent...comme Madame de Guyon, âgée de six ans le jour où Pascal fit son expérience.

Le cas de Madame de Guyon est fascinant. À ma connaissance, elle et Pascal ne se sont jamais rencontrés. De toute façon, vu leurs âges respectifs, ils n'auraient rien eu à se dire. Autant Blaise Pascal fait silence sur son expérience et ne cherche pas à nous l'expliquer ; autant Madame de Guyon ne cesse d'en parler : 18 volumes pour ses œuvres complètes encore mal répertoriées aujourd'hui. De plus, les conditions historiques d'impression des ouvrages sont chaotiques : révocations de l'édit de Nantes par Louis XIV, ce qui entraîne des persécutions contre tous les mal-pensants. Ce climat négatif pèse sur la qualité de l'écriture : publier n'est pas facile, les grands imprimeurs se dérobaient, les petits travaillent vite, on n'a pas le temps de relire et de corriger. Pourtant les circonstances ne sont pas seules en cause, le style de Madame de Guyon est spontané, parfois à la limite de l'écriture automatique des surréalistes, ce qui donne le meilleur et le moins bon... des lapalissades comme (p. 59 du « *Moyen court et autres récits* » éditions J. Millon 1995) : « Si on n'y parle pas de quantité de choses que l'on estime, mais seulement du *Moyen court et facile pour faire oraison*, c'est que, n'étant fait que pour cela, il ne peut point parler d'autre chose. » Pourtant, les gemmes abondent, et cette femme autodidacte fait parfois preuve d'une sagacité magnifique : son conseil pour bien méditer montre que point n'est besoin de fumer un joint pour voir la lumière ou d'aller en Inde pour trouver un gourou (p.65, opus cité) : « Cela supposé, je dis qu'il faut que la foi vive de Dieu présent dans le fond de nos cœurs nous porte à nous enfoncer fortement en nous-mêmes, recueillant tous les sens au-dedans, empêchant qu'ils ne s'extrovertissent. Ce qui est un grand moyen, dès l'abord, de se défaire de quantités de distractions et de s'éloigner des objets du dehors, pour s'approcher de son Dieu qui ne peut être trouvé que dans le fonds de nous-mêmes et dans notre centre qui est le *Sancta Sanctorum* où il habite. Il promet même que « *si quelqu'un fait sa volonté, il viendra à lui et fera sa demeure en lui* » (Jean 14/23). Saint Augustin s'accuse lui-même du temps qu'il a perdu pour n'avoir pas d'abord cherché Dieu de cette manière.»

Finalement, en visitant ce qui m'a semblé les parts les plus authentiques de cette littérature de bondieuseries en folie, où j'ai vu que le meilleur pouvait côtoyer le pire, j'ai compris que je n'étais pas seul et que mon expérience, modeste comparée à d'autres, faisait partie de ces choses qui, parfois, souvent peut-être, arrivent aux êtres humains : rencontrer quelque chose qui nous dépasse, nous émerveille, et que beaucoup appellent Dieu. Ce que j'ai vu m'a semblé très chrétien, et conventionnel en diable ... si je puis dire... cela correspondait à ce que dit l'Évangile : « Dieu est lumière, Dieu est amour ». Sublime. Inutile d'en dire plus.

Heureux paradoxe ! une telle vision qui nous transforme nous laisse totalement semblable à nous-mêmes. Ce paradoxe m'a surpris, je crois qu'inconsciemment j'espérais une spectaculaire métamorphose, c'était naïf et stupide. Avec le temps et en méditant l'expérience passée, il me semble qu'il faut voir en cette transformation qui ne nous rend que semblable à nous-mêmes une leçon de liberté : cela que nous appelons Dieu ne veut accueillir que des êtres libres, et non des pantins dont il tirerait les ficelles. Le chemin de la liberté est divin. La liberté de chaque être, ainsi que le caractère unique de chaque personne, sont deux thèmes qui reviennent souvent sous la plume de Madame de Guyon, avec celui, contradictoire à première vue, de l'abandon

de la volonté personnelle et de la raison. Cela dit, je comprends qu'elle ait du mal à conceptualiser et même à simplement exprimer avec les mots du langage courant une ou des expériences qui en passent les bornes.

En tout cas, le résultat visible est là : Madame de Guyon reste une femme autodidacte de son temps dont les métaphores spirituelles empruntent souvent à la nature, à la cuisine et à une saine gestion domestique. Mahomet n'est pas moins obscur que Madame de Guyon, même s'il use peu de métaphore, et si son style est souvent abrupt, juridique parfois. Lorsqu'il utilise des métaphores il les prend dans la nature, le commerce, et plus rarement dans le travail agricole : sourate 2 verset 223 « Vos femmes sont un [champ de] labour pour vous. Venez à votre [champ de] labour, comme vous voulez, et oeuvrez pour vous-même à l'avance ! » Les lettrés musulmans disent que le style poétique du Coran est inimitable. Bon ! mais il faut reconnaître qu'ici le slogan « Faites la guerre et faites labour » n'est ni poétique ni respectueux, il implique que pour Dieu les femmes sont des objets qui produisent des guerriers. Problème de traduction ? Probablement, de toute façon, il n'est pas certain que le style poétique soit le plus indiqué et le plus convaincant pour parler de la foi, sauf miracle, il ne peut convaincre que celles et ceux qui le sont déjà.

Le style poétique et les épanchements irrationnels de Madame de Guyon l'ont desservie auprès des défenseurs d'une foi fondée **aussi** en raison. Lorsqu'elle rencontrera Bossuet, l'évêque lettré n'en fera qu'une bouchée. Elle est femme, il est homme. Il aime les honneurs, elle est d'une modestie pitoyable. Il conceptualise dans une langue admirable, elle aime ! Il est de Mars, elle est de Vénus, pour utiliser une imagerie contemporaine. Il n'y a malheureusement que dans l'Odyssée que Mars et Vénus sont unis dans le même lit ! Je me permets toutefois d'ajouter que l'Église me semble avoir tenté, poursuivi, et continué l'aventure qui consiste à unir foi et raison. Quels que soient les aléas, aussi nombreux dans le passé qu'ils le seront à l'avenir, je pense que l'aventure du christianisme va magnifiquement se poursuivre.

Pour un écrivain occidental et chrétien qui essaye de penser Mahomet à l'aide de sa raison et de sa foi conjuguées, le Coran est le reflet d'une expérience mystique qui tourne mal et se fracasse en une simple aventure de pouvoir : pouvoir sexuel des hommes sur les femmes, pouvoir des maîtres sur les esclaves, pouvoir universel des musulmans sur tous les autres. Le résultat est pitoyable. Pourtant, il me semble évident que l'expérience mystique faite par le prophète de l'islam est authentique. Je pense que c'est une raison de plus pour « raison garder », même devant des expériences religieuses qui nous bouleversent. L'aventure de la raison humaine est plus merveilleuse que les émerveillements qu'elle peut produire, car derrière la raison, si je puis dire, il y a Dieu, et se passer de la raison c'est mépriser Dieu. La règle, selon ce que je crois en avoir compris, serait de ne jamais s'arrêter à une étape de certitudes, car nos certitudes ne sont souvent que nos obsessions, nos préjugés, nos pétrifications idéologiques... toutes choses dont il nous est difficile de nous libérer, et dont, peut-être, il n'est pas souhaitable que nous nous libérions totalement pour flotter au vent de je ne sais quelles vérités incommunicables. La conscience de notre incapacité à accéder à l'absolue vérité est peut-être consubstantielle à la condition humaine. Malheureusement, Mahomet s'est laissé tenter par le serpent du pouvoir. Il s'est arrêté en route pour livrer un message absolu, qui a fait le malheur des hommes... et des femmes. Jusque dans l'apparence physique, tous les assassins de l'islam s'efforcent de l'imiter : cheveux courts, barbe (les islamistes camouflés en restent là, surtout s'ils

passent à la télévision, ils adressent ainsi un signe de reconnaissance aux initiés tout en restant convenables), vêtement de Bédouin (il ressemble à celui du noble de la Grèce antique), usage de parfums, etc. Cette étrange idolâtrie qui conduit certains fidèles à imiter en tout le prophète est surprenante si l'on considère que l'islam est très intransigeant en ce qui concerne la prohibition de l'association de quiconque à la divinité, c'est la raison pour laquelle il y a peu de portraits de Mahomet. Si l'on s'en réfère aux croyances populaires musulmanes, croyants et croyantes ne peuvent pas voir Mohamed en rêve, dans leurs rêves ils le voient de dos, ou drapé dans son manteau. S'ils le voient face à face cela signifie que le croyant va mourir. Lorsqu'il arrive qu'une miniature persane nous montre le prophète et les premiers musulmans, des dévots rigoristes ont parfois effacé les traits des visages afin d'éviter toute tentation d'idolâtrie : les dieux du paganisme étaient des statues. Pour marquer sa rupture avec « le temps des ténèbres », l'islam ne tolère guère les images. Ce que l'on sait de l'apparence physique du prophète de l'islam, de sa façon de parler, de manger, de se conduire... nous vient de ce que les musulmans pieux appellent « la Tradition » ou hadiths : les propos du prophète, ses actes et décisions rapportés par ses premiers compagnons, ainsi que par certaines de ses femmes et par sa femme préférée, Aïcha. Cette Tradition, dont l'exégèse évalue la valeur en fonction de celle des témoins rapportant le propos ou l'événement, est aussi utilisée pour aider à l'interprétation du Coran. Il a résulté de tout cela le monde musulman tel qu'il est aujourd'hui : dans une effroyable impasse meurtrière.

Je voudrais insister sur cette notion de rupture radicale entre « le temps des ténèbres » et celui de la lumière. Cette dichotomie est un des concepts fondamentaux de l'islam. Elle est exprimée à de nombreuses reprises dans le Coran, par exemple, sourate 14, 1 : « A.L.R. Écriture que Nous avons fait descendre vers toi pour qu'avec l'autorisation de leur Seigneur, tu fasses sortir les Hommes des Ténèbres vers la Lumière, vers la Voie du Puissant et du Digne de Louanges ». Le ton et le message, ici, sont ceux que l'on trouve chez de nombreux prophètes de l'Ancien Testament. Mais il y a une différence : les prophètes antérieurs ont beau affirmer qu'ils parlent au nom de Dieu, ils ne disent pas qu'ils sont le dernier prophète envoyé par Dieu avant la fin du monde. D'ailleurs, il n'est pas rare qu'un prophète d'Israël coexiste avec un autre, ou **une** autre. Le paradoxe de Mahomet est de nous dire à la fois qu'il n'est qu'un prophète qui s'inscrit dans la lignée spirituelle des prophètes d'Israël, **mais** qu'il est le dernier envoyé par Dieu avant la fin du monde. En d'autres termes, les prophètes précédents ont pu avoir un message ambigu, ils ont pu ne pas être cru, et Mahomet a des mots très durs contre les juifs et contre les chrétiens qui ont trahi Abraham, Moïse... et Jésus, mais avec le message islamique la plaisanterie est finie, tout est éclairci et achevé, il faut donc croire ou disparaître dans la damnation éternelle ! Ceci est assez bien exprimé dans la sourate 3, versets 17/19 : « La Religion, aux yeux d'Allah, est l'Islam. Ceux à qui l'Écriture a été donnée ne se sont opposés, par mutuelle rébellion, qu'après que leur fut venue la Science. Quiconque est incrédule en les *aya* d'Allah [sera puni], car Allah est prompt à demander compte.» Ceci dit, si l'on essayait, pour le plaisir, de se mettre un instant à la place de Dieu on comprendrait, vu les dégâts causés par son dernier prophète, qu'il ait cessé d'en envoyer. Mais pas du tout ! ça continue ! Et à chaque fois l'illuminé, par exemple le ci-devant Michel Potay, nous dit qu'il est le dernier.

On aura remarqué l'égalité conceptuelle établie par le Coran entre science et religion. À partir du moment où Mahomet est convaincu du fait qu'il est le dernier



prophète envoyé aux hommes et que ses révélations sont *l'ultima ratio* du Grand Architecte de l'Univers, on comprend que dans l'optique coranique vérité scientifique et religion islamique se confondent. Point n'est besoin de recherches indépendantes menées par la seule raison des hommes non-musulmans ! Ces recherches sont impies, au mieux elles peuvent avoir un modeste intérêt pratique pour « la vie immédiate » alors que seule « la vie dernière » est importante pour le croyant. D'où l'hypocrisie avec laquelle les musulmans utilisent les objets produits par l'Occident : ils en usent pour leurs aises tout en méprisant la civilisation qui a permis de les produire. Pour un musulman pieux, la seule science qui tienne est celle qui consiste à apprendre le Coran, à se plonger dans la Tradition, et à découvrir grâce à cette étude ce qui, de toute façon, est déjà là, révélé au dernier prophète envoyé par Dieu. Une contradiction pourtant : la nécessité d'acquérir les techniques de l'Occident pour détruire l'Occident, comme le 11 septembre où des avions de ligne ont été détournés de leur usage courant pour mener pieusement une opération de guerre sainte, comme l'utilisation du droit humanitaire pour islamiser l'Europe en lui envoyant des milliers et des milliers de migrants.

Des centaines de milliers de musulmans intelligents ont ainsi passé leur vie à lire un texte obscur, essayé de le comprendre par des témoignages parfois contradictoires, et rédigé des commentaires de commentaires qui enfermaient la pensée arabe dans une effroyable bigoterie stérile et autosatisfaite. On est loin de cette insatiable curiosité des Grecs, si magnifiquement exprimée par Homère dans une pensée qui pourrait être la devise **ambiguë** de la modernité : « Il arrive qu'un homme, un homme qui connaît déjà bien des pays, donne soudain l'essor à son esprit subtil et se dise en lui-même : « Ah ! que ne puis-je être là-bas, ou bien là-bas » et forme mille plans. » (Iliade, XV, 65-101). J'ai dit « ambiguë », car Dante condamne Ulysse à l'enfer en raison même de cette insatiable curiosité – curiosité et insatisfaction exprimées par les Rolling Stones : « *I can get not, satisfaction...* »

Peut-être faut-il s'arrêter sur ce point où la pensée mystique du Moyen Âge peut nous aider à comprendre pourquoi la modernité, quels que soient ses considérables succès, à mon avis s'est engagée dans une impasse : l'oubli de la dimension spirituelle de l'être humain.

Il est certain que Dante n'a pas connu la version complète de l'Odyssée, elle était encore perdue au Moyen Âge. Au chant 26 de l'Enfer, Dante rencontre Ulysse et Diomède. Ulysse lui raconte la fin de son odyssée, une fin qui n'a rien à voir avec les poèmes homériques, en fait, c'est encore mieux ! Selon Dante, Ulysse est dans l'enfer du christianisme, un enfer à la fois proche et différent des enfers des Grecs de l'Antiquité **déjà** visités par Ulysse dans l'Odyssée. On peut s'étonner que Dante ait mis Ulysse en enfer et non au purgatoire, où dans un lieu intermédiaire, les Limbes réservés aux âmes d'excellence nées avant le Christ, comme Virgile le guide tant admiré de Dante. Au chant 26, Dante nous décrit Ulysse parmi les damnés en raison de son intelligence et de son courage, que Dante admire, mis au service d'une ingéniosité d'où toute dimension spirituelle est absente, ce qu'en chrétien Dante condamne comme le fera le bénédictin défroqué Rabelais un peu plus tard : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». L'invention du cheval de Troie apparaît à Dante comme une perfidie. Enfin, le dernier voyage d'Ulysse passant les bornes du monde des hommes pour naviguer dans l'inconnu (« Lors contre le matin tournant la poupe, des avirons nous fîmes autant d'ailes pour un vol fou ») et en quelque sorte

défier Dieu est perçu par Dante comme méphistophélique. D'où, selon Dante, la dernière navigation d'Ulysse dans les ténèbres en direction de la montagne du Purgatoire, et qui s'achève par le naufrage : « Lors fut la mer par-dessus nous reclose » (Enfer, chant 26, vers 142). Grande leçon ! Où l'on voit l'éthique spirituelle du christianisme l'emporter sur le génie grec, puisque Dante, lui, fait le voyage en Enfer, au Purgatoire puis au Paradis sans que Dieu ne le condamne ! Grande leçon puisque dans son exploration Dante est guidé par le païen sublime, Virgile ! Grande leçon que l'on voit reparaître périodiquement depuis la nuit de nos temps : la connaissance sans contrôle spirituel conduit à la catastrophe. C'est Adam et Ève, c'est la tour de Babel, c'est Don Juan, c'est Tchernobyl et Fukushima...

Si la curiosité sans spiritualité est un vilain défaut, l'absence de curiosité ou son ancrage dans des domaines futiles n'est pas une qualité. J'ai connu des hommes d'affaires qui, pour leurs affaires, recevaient à Paris de nombreux étrangers. Ils leur faisaient visiter la ville, ses hauts lieux de culture. Peu avant la fin du séjour, on leur demandait quel lieu culturel ils souhaitaient revoir avant leur départ. La réponse des Arabes musulmans était toujours la même : le *Crazy horse saloon* ! Le Louvre, les usines, les centres de recherche... non ! Les filles du *Crazy*, oui ! Bon, pourquoi pas, après tout l'érotisme du *Crazy* est de qualité... mais où va une civilisation dont les seules obsessions sont l'argent, le sexe et la religion ? Si le sexe dans ses excès reste relativement inoffensif, n'est-il pas clair que l'excès d'argent et de religion rend fou ?

Dans le moyen terme historique, un siècle environ, ma pensée limitée ne perçoit qu'un seul moyen rationnel pour le monde musulman de ne pas être exclu de la modernité : subjuguier l'Europe et mettre ses ressources scientifiques et techniques au service de l'islam, soit peu ou prou moderniser l'esclavage traditionnel. En cas de succès improbable, ce grand dessein provoquerait en deux ou trois siècles la fin de la modernité en Europe, de la même façon que l'islam a provoqué la pétrification des grandes zones culturelles où il s'est imposé. Or, ces zones culturelles étaient alors à l'avant-garde des civilisations. Toutefois, l'arrêt de la modernité en Europe ne signifierait pas la fin de ce processus dans le reste du monde. À terme, l'islam est donc condamné. Néanmoins, le processus de subjugation de l'Europe a commencé il y a une trentaine d'années. Si cette voie échoue, et elle a peu de chances de réussir, les musulmans, s'ils survivent à cet échec, devront inventer une autre voie. J'aimerais pouvoir dire laquelle, mais je n'en suis pas capable en raison de ma profonde ignorance des miracles cachés dans les consciences. S'il n'est pas interdit de croire aux miracles, il est permis d'en douter.

Le 21 juillet 1969, alors que les astronautes américains d'Apollo 11 (Apollon, dieu complexe, il donne le meilleur et le pire) atterrissaient sur la Lune, mon oncle était dans un train, dans le désert du Soudan. Il allait à Khartoum, simplement pour voir ce qu'était le monde. Il voyageait en troisième classe, dans des wagons qui dataient de la colonisation britannique. Avec lui il y avait quelques étudiants soudanais qui étudiaient au Caire, et revenaient passer leurs vacances au pays. L'un d'eux suivait l'événement sur son transistor où ils écoutaient un Ulysse moderne, Neil Armstrong, dire : « *That's one small step for (a) man, one giant leap for mankind* » (C'est un petit pas en avant pour un homme et un bond de géant pour l'humanité), et ils commentaient l'exploit entre eux dans un wagon non compartimenté partagé avec des voyageurs mi-intéressés mi-indifférents. L'un d'eux, la cinquantaine svelte, habillé d'une blanche *galabia*, turban, barbichette, bougonnait en arabe. Puis il prit la parole,

mots brefs, aboyés aux jeunes qui refoulèrent leur enthousiasme et prirent un air gêné : cas typique de « *hchouma* ». Le transistor fut éteint. Il y eut un long moment de silence. Arrivé à Atbara, la ville le long du Nil où le train sort du désert, le type descendit du train. Deux femmes corpulentes aux visages mornes, aux pas lourds, suivaient l'homme l'une derrière l'autre. La première portait une bouilloire en laiton qu'elle balançait en marchant avec nonchalance et qui brillait lorsque son mouvement pendulaire ballait dans un rayon de soleil. La dernière portait deux couffins aussi mous que ses joues striées de trois profondes cicatrices verticales qui semblaient marquer son visage du nombre 111 répété sur chaque joue. Le wagon avait de simples ouvertures, pas de fenêtres à ouvrir ou à fermer, une brise légère venait du fleuve, les voiles des deux femmes flottant dans la travée répandirent dans la chaleur torride des senteurs d'encens et de santal. On profita de l'arrêt pour acheter des bouteilles de Fanta orange et des arachides vendues par des enfants sur le quai. Le train reprit sa route. Le jeune gars a rallumé son transistor et la conversation a repris son cours. Après un moment, mon oncle a demandé ce qu'avait dit le vieux type. Il eut droit à un sourire gêné, puis un des jeunes enthousiastes de la modernité américaine lui a dit que le vieux type était contre les idées modernes, qu'il avait cité le Coran, qu'il avait dit que « Cette histoire de lune était déjà dans le Coran, que notre prophète Mahomet était allé depuis longtemps dans les planètes, et que ces Américains étaient très en retard sur nous » ... En ce temps-là, je ne connaissais pas la sourate 17 : « le voyage nocturne ou les fils d'Israël » où Mahomet transporté dans les cieux va jusqu'à Jérusalem, certains commentateurs plus tardifs disent à l'emplacement de la mosquée du Rocher, et y reçoit l'essence de la foi musulmane. En ce temps-là, l'obscurantisme islamique était plutôt calme, et mon oncle oublia cet événement qui, en apparence, ne lui avait laissé que le souvenir de ces deux femmes grasses au visage morne, aux voiles colorés, compliqués et légers qui sentaient l'encens et le santal.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il existe des rapports onusiens qui documentent la stagnation musulmane et soulignent que dans l'ensemble du monde arabo-musulman, annuellement, on traduit moins de livres étrangers que dans un pays européen comme l'Espagne. Un autre auteur, Naipaul dans « Crépuscule sur l'islam » s'étonne du manque de curiosité intellectuelle qu'il constate chez les musulmans, alors que les auteurs musulmans, ceux en tout cas qui enseignent et publient en Occident, passent leur temps à s'extasier sur la perfection passée et à venir de leur civilisation. Par exemple, un certain Akbar S. Ahmed, un intellectuel pakistanais (de la famille du Prophète, évidemment) qui enseigne dans des Universités prestigieuses, nous explique doctement (« *Islam today, a short introduction to the muslim world* » I.B. Tauris & Co Ltd, Londres, 1999, p.56) qu'une des raisons des succès passés et futurs de l'islam est : « Le caractère sans complication et la nature directe du message islamique. L'islam offrait une religion d'une simplicité à couper le souffle. Il n'a pas de philosophie compliquée, pas de hiérarchie fondée sur la caste ou la richesse, pas de chef spirituel vivant et pas de prêtres. Pour l'essentiel : un Dieu, un Livre et un Prophète [...] C'est cette simplicité qui peut-être explique le succès de l'islam, ainsi que son attrait aujourd'hui. » (« *Ein Volk, ein Reich, ein Führer* » : un Peuple, un Empire, un Chef ... on connaît) Tout ce que j'ai pu lire d'auteurs musulmans baignait dans la même autosatisfaction. Malheureusement, si la simplicité exerce une grande séduction sur les esprits du même type, à long terme, et sur l'ensemble d'une population, la simplicité tue l'esprit humain. Et l'on retrouve Emmanuel Kant dans « Qu'est-ce que les lumières ? » dont je parlerai bientôt.

Le Coran, en divisant l'histoire humaine entre un « temps des ténèbres » et un « temps de la lumière », crée un monde hors du temps historique de l'humanité. D'un point de vue philosophique, les musulmans dévots sont dans un éternel présent qui reproduit la geste, le vêtement, la diététique, etc. de Mahomet. Il est vrai que le christianisme a connu une tentation semblable, celle de sortir du temps : on la pressent chez saint Paul qui, comme Mahomet, croit que la fin du monde est pour bientôt (pour saint Paul, il s'agit du retour triomphal du Christ, que le Coran mentionne également, sans toutefois adhérer au dogme chrétien de la nature humaine et divine du Christ). Toutefois, saint Paul n'est pas seulement un Juif dissident et convaincu, il est aussi un philosophe grec qui raisonne à partir de sa foi. Certains gnostiques égyptiens feront ressurgir cette pensée de l'imminence du jugement dernier, puis les cathares et d'autres le feront également. Toutefois, dans le christianisme les textes sont complexes, nombreux et divers, et encadrés par la raison grecque des pères de l'Église et de leurs successeurs pour permettre une lecture irrationnelle univoque. Quel que puisse être leur intérêt historique, les gnostiques, les cathares... n'ont pas duré très longtemps, et c'est heureux même si furent déplorables les cruautés dont ils ont été les victimes. Enfin, dès ses origines, en raison à la fois de sa philosophie et du contexte historique où elle est née, l'Église s'est inscrite dans une perspective pleinement historique. Un des premiers papes de la chrétienté, Léon le Grand, il fut pape de 440 à 461, fit un sermon dans lequel il disait à ses ouailles que Rome avait été fondée deux fois, la première par Romulus et Remus, la seconde par le martyr de saint Pierre et de saint Paul. Voici un splendide exemple du naturel avec lequel la chrétienté a dès ses origines institutionnelles accepté d'insérer son histoire dans le continuum de l'histoire universelle. Cet esprit de continuité historique s'est maintenu sans discontinuité, même s'il a parfois posé des problèmes aux théologiens : que faire des âmes des justes morts avant la venue du Christ ? Les limbes, brièvement décrits par Dante, semblent un compromis rationnel : les grandes âmes et les enfants nés avant le Christ y attendent le jugement dernier. Pour Mahomet, tout est simple : avant lui les ténèbres, après lui la lumière. Il en est résulté une a-historicité du monde musulman (où ce a est privatif). Être dans un monde a-historique, cela signifie être dans la certitude d'un éternel présent, celui du temps du prophète Mahomet qu'il convient d'imiter, de faire revivre dans une sorte d'à rebours perpétuel. Quand je vivais en pays musulmans j'entendais souvent les gens pieux dire que « plus le monde s'éloigne de son origine, puis il devient mauvais ». Comme je m'en étonnais, on m'expliquait que selon la Tradition, le prophète aurait dit que les meilleurs parmi les croyants seraient ceux qui avaient vécu en son temps, puis leurs enfants, puis les enfants de leurs enfants et qu'après cela l'erreur dominerait le monde. Le devoir du vrai croyant est donc de revenir en arrière, au temps du prophète. Le christianisme a sur ce point une attitude totalement opposée : si, en raison de la résurrection, la crucifixion est un triomphe paradoxal, elle n'est pas un moment idéal à reproduire, elle n'est qu'un début symbolique, le point de départ d'un long chemin vers l'avenir où les fidèles doivent découvrir et répandre la lumière. D'ailleurs, au début du christianisme la croix n'est pas utilisée comme emblème par les chrétiens : le poisson est leur symbole. Sans la Résurrection, le christianisme n'aurait peut-être pas existé : les premiers fidèles, les judéo-chrétiens, comme les « fidèles d'Emmaüs » se seraient dispersés et l'on aurait oublié ce prophète juif crucifié par les Romains. Pour les chrétiens d'hier et d'aujourd'hui, les attitudes et comportements des premiers chrétiens ne sont en aucune façon des modèles absolus, car les premiers chrétiens sont des juifs pratiquants. L'imitation est du domaine de l'imaginaire, elle porte sur l'éthique de la foi dans un débat permanent entre ce qui dans le récit biblique est essentiel et ce qui

est accessoire, voire dépassé. Un processus commencé par saint Paul, poursuivi pendant des siècles, et par définition à jamais inachevé en raison de la complexité du message biblique. Il n'y a que dans les crèches de Noël ou certains calvaires régionaux que l'on peut voir des gens qui s'habillent à la façon des tout premiers chrétiens, c'est-à-dire à la façon des juifs des premiers siècles. Pour les musulmans pieux, la véritable origine du monde est le prophète, et plus le temps éloigne les générations de ce moment-là, plus le monde va mal : les avènements radieux sont donc dans un féroce retour en arrière qui affecte tous les comportements : vestimentaires, alimentaires, etc. Aucune religion, à ma connaissance, n'a jamais prêché une vision du monde aussi systématiquement réactionnaire et ethnocentrique : imiter les Arabes urbains du VIIe siècle convertis à l'islam. Si ce mouvement à rebours avait produit des effets positifs évidents pour ses séides et pour le monde, la raison devrait s'interroger sur ces succès. Mais des succès, il n'y en a pas : une génération est sacrifiée après l'autre.

Ce mouvement de retour en arrière se retrouve également dans le ressentiment qui s'exprime abondamment dans le Coran. Le ressentiment est un terme dont le sens, en langue française, n'a pas varié depuis celui défini dans la première version du dictionnaire de l'Académie, en 1694 : « Lorsqu'on l'emploie absolument, il signifie Souvenir des injures, & désir de vengeance. » La dernière version en date du dictionnaire de l'Académie, 1932-1935, donne pratiquement le même sens. Un retour au texte coranique permettra de prendre la mesure de ce ressentiment. Toutefois, avant de revenir au texte, il est utile de revenir une fois encore sur le contexte dans lequel Mahomet a reçu ses messages. Quelle que fût l'origine de ces messages, ils sont inscrits dans un livre. Ils sont donc matériellement objectifs et peuvent entrer dans le processus critique de la modernité. Si l'on peut comprendre que les musulmans rejettent le processus critique de la modernité, ce n'est pas une raison pour arrêter ce processus de civilisation qui, quels que soient ses aléas, ne pourra pas plus être stoppé par le volontarisme homicide islamique que la révolution scientifique et industrielle n'a pu l'être par la Sainte Inquisition condamnant l'héliocentrisme de Galilée, ou encore par les briseurs de machines du XIXe siècle qui essayaient de revenir en arrière.

## 7- Le contexte

Le contexte dans lequel Mahomet reçoit ses messages est difficile à imaginer lorsque l'on est originaire d'une société issue de la modernité. Mahomet vit dans une société culturellement pauvre si on la compare aux mondes gréco-latins et sassanides, qui, à cette époque, sont les zones culturelles créatrices géographiquement les plus proches de l'Arabie. D'où, aujourd'hui encore, le prestige ambigu dont jouissent les Arabes dans le monde musulman. Ils sont admirés puisque leur langue est celle de la révélation, et méprisés en raison d'une culture originelle peu sophistiquée. Un seul art semble être pratiqué par les habitants de la région : la poésie. Mais pas de théâtre, peu de textes écrits (l'écriture arabe n'est pas encore totalement formalisée), pas de sculpture, de peinture, d'architecture (sauf au Yémen où l'on bâtit dans un style admirable, probablement préislamique, mais qui ne variera guère jusqu'à nos jours). Socialement, la situation de Mahomet est marginale sans être misérable pour autant : il est un orphelin, mais membre d'un clan important de la ville commerçante de La Mecque, les Qoraysh. Il a donc un statut respectable même s'il est sans fortune. Il est assurément intelligent, mieux encore il est brillant : on le perçoit à travers l'ingéniosité avec laquelle il résout certains conflits qui opposent des clans mecquois puis médinois. Cette marginalité « par le haut », de Moïse à Sarkozy, en passant par Ulysse et Neil Armstrong, a souvent produit des hommes au destin particulier.

L'Arabie du VII<sup>e</sup> siècle est marginale dans les affaires d'un monde qui n'est pas encore global dont elle reçoit l'écho par les mouvements du commerce, qu'il soit par voie maritime où qu'il suive les routes des caravanes, voire les deux. Les informations du monde extérieur sont rapportées par ouï-dire – la forme de savoir la plus faible, selon ce maître de la pensée rationnelle que fut Spinoza - elles sont rares et voyagent avec lenteur. Tout le contraire des informations des temps modernes, où, s'il est possible que le ouï-dire encore domine, il n'est plus un dire, mais une image qui voyage instantanément. Mahomet connaît donc très mal le monde extérieur et il n'a que le ouï-dire pour en apprendre quelque chose, c'est-à-dire peu de choses. Le Coran est pauvre en références historiques significatives qui pourraient permettre de dater les sourates, et lorsque référence il y a, il est parfois difficile de faire la part du réel et celle du mythe. D'un point de vue culturel, on a l'impression que le Coran évoque un monde et s'adresse à un monde qui vit en vase clos. Il en résultera une religion enfermée dans ce même vase où elle voudrait enfermer l'univers.

Deux religions qui s'appuient sur des écritures sont alors présentes dans la région, celle des Juifs, celle des chrétiens. Existe aussi un groupe ou plusieurs qui amalgament ces deux religions, le Coran les appelle les *nazara*, terme que l'on traduit par judéo-chrétiens : ce sont des Juifs ou des non-Juifs proches du judaïsme qui croient que le Christ est le Messie et que son retour est imminent, ils sont en conflit plus ou moins ouvert, et parfois très violent, contre les juifs orthodoxes. Les Juifs sont un peuple attaché à un Dieu unique, local, et exclusif à une ethnie : les douze tribus d'Israël. Ce Dieu est unique depuis Abraham. Nous comprenons à travers l'histoire de David raconté dans la Bible qu'à l'origine « le Dieu d'Israël » est un Dieu local : lorsque David doit fuir son pays en raison de la jalousie du roi Saül, il ne veut pas s'éloigner d'Israël, il dit à Saül : Samuel 26, 19 « En effet, on me chasse aujourd'hui, on m'empêche de résider dans le pays accordé par le Seigneur à son peuple, et c'est

comme si on me disait : « va adorer d'autres dieux ! » ». Ce Dieu est attaché à une ethnie et à un territoire comme le montre abondamment l'Ancien Testament, et même le Nouveau, notamment lorsque le Christ dit à la Samaritaine (Jean, 4, 22) : « Vous, les Samaritains, vous ne connaissez pas ce que vous adorez ; nous, les Juifs, nous connaissons ce que nous adorons, car le salut vient des Juifs. » D'où le drame de portée considérable lors de la destruction du temple et l'accélération de la dispersion du peuple juif en 70 : le lien physique avec la terre de résidence de Dieu était rompu. En raison du processus à la fois historique et spirituel qui a généré leur religion, les chrétiens sont une secte juive qui a pris une dimension universelle en confortant l'enseignement du Christ grâce à une conceptualisation partiellement issue de la philosophie grecque, mais dont la racine la plus profonde reste la pensée juive : le caractère sophistiqué et permanent du dialogue entre Dieu et le peuple juif est exceptionnel comparé aux paroles des autres dieux locaux de l'antiquité. Si Homère nous a montré la richesse humaine de la religion grecque antique, il nous en a aussi montré la pauvreté spirituelle.

Au septième siècle, si juifs et chrétiens se reconnaissent dans l'enseignement des prophètes du monothéisme, ils sont toutefois en querelle permanente : les chrétiens ou judéo-chrétiens accusent les juifs d'avoir tué le Messie, et les juifs accusent les chrétiens d'avoir pris pour Messie un prophète juif, comme ils en ont eu beaucoup dans leur histoire... pas de quoi fouetter un chat ! pensent les juifs conservateurs. Résultat, les juifs attendent toujours le Messie, les chrétiens ne l'attendent plus, ils attendent sa seconde venue sur terre, car peu de temps avant sa mort et sa résurrection Jésus Christ a annoncé son proche retour, Jean 16, 19 : « Je vous ai déclaré : « Dans peu de temps vous ne me verrez plus, puis peu de temps après vous me reverrez » Est-ce à ce sujet que vous vous posez des questions entre vous ? ». En fait, dans le texte de saint Jean on comprend que ce que le Christ annonce est sa mort puis sa résurrection. Pourtant, le retour du Christ, la parousie est jugée imminente, en raison semble-t-il de cette parole du Christ et de la foi de saint Paul, Corinthiens 7, 29 et 31 : « Voici ce que je veux dire, frères : il reste peu de temps [...] Car ce monde, tel qu'il est, ne durera plus très longtemps. » On trouve la même conception chez Bossuet (Méditations, XXVIe jour) avec une réflexion sur le mystère du temps qu'il tient de saint Paul tentant d'expliquer la non-venue du Christ attendu : « Apprenons donc que selon le langage du Sauveur, qui est celui de la vérité, tout ce qui est temps, n'est qu'un point, et moins que rien ; et que ce qui dure, ce qui est véritablement, c'est l'éternité qui ne passe jamais. Comptons pour rien tout ce qui passe. » Je l'avoue, j'ai un faible pour le côté magicien du verbe chez Bossuet, on ne sait jamais s'il est vraiment profond ou seulement brillant. Plus surprenant est le fait que cette vision d'un temps réel qui ne dure qu'un instant au regard de l'éternité se retrouve aussi dans un verset coranique.

Dans l'Arabie du VIIe siècle, d'une certaine façon tout le monde attend... mais pas la même chose. Il y a donc une certaine logique dans le fait que Mahomet va reprendre cette idée d'attente, si présente dans les milieux juifs et peut-être plus encore obsédante dans les milieux chrétiens ou judéo-chrétiens, qui, tous sont influents dans les citées de la région : n'oublions pas que pendant les premiers siècles du christianisme la distinction entre juifs et chrétiens n'était pas claire. Enfin, si depuis de nombreux siècles le judaïsme se confond avec l'ethnicité juive, il n'en était pas de même à l'époque romaine où de nombreuses personnes, voire des peuples, qui n'appartenaient pas à l'ethnie juive, se convertissaient au judaïsme, ou pour le moins

étaient en sympathie avec sa pensée, son éthique... premier pas, peut-être, vers l'adoption du christianisme.

L'eschatologie, la fin du monde et le jugement dernier, joue un rôle très important dans le Coran, elle est le thème qui domine et crée la dramaturgie des messages divins. Le thème est présent dans plus de cinquante sourates où la fin du monde et le jugement dernier sont décrits d'une façon parfois aussi spectaculaire que les meilleurs films-catastrophes hollywoodiens. Je ne donnerai qu'un seul exemple, il n'est pas spectaculaire, mais illustre une conception du temps « à la Bossuet », ou « à la saint Paul » : sourate 10, 46/45, « Au jour où [Allah] les réunira, comme s'ils n'étaient demeurés qu'une heure du jour [*dans leurs tombeaux,*] ils se reconnaîtront mutuellement. Perdants seront [*alors*] ceux qui auront traité de mensonge la rencontre d'Allah et qui n'auront pas été dans la bonne direction. »

C'est dans ce contexte culturel de fin du monde attendue que la situation existentielle de Mahomet va s'améliorer. Il épouse une riche veuve, Khadidja, elle est sa patronne, il conduit ses caravanes. Elle est plus âgée que lui et, semble-t-il, c'est elle qui l'a demandé en mariage. Un peu avant l'an 610, Mahomet commencera à faire des retraites épisodiques dans une grotte dans le désert. On sait qu'il y avait dans la région des juifs et des chrétiens ou judéo-chrétiens qui vivaient en prière dans le désert, en solitude ou en communautés. C'est au cours de ces retraites solitaires que son rôle de messenger lui sera révélé. Un autre personnage, un certain Musaylima fera une expérience semblable, il recevra la visite de l'archange Gabriel, il se proclamera prophète. Un ou deux ans après la mort de Mahomet, les musulmans le tueront ainsi que nombre de ses fidèles lors d'une grande bataille, la bataille d'Al Yamama, au cours de laquelle de nombreux premiers musulmans furent également tués. Même si une expérience spirituelle forte n'est pas un événement courant dans la vie de tous les hommes sains d'esprit, j'ai dit plus haut pour quelle raison ce type d'expérience ne me semblait pas absolument extraordinaire. Je ne vois aucune raison de douter de l'authenticité de l'expérience mystique faite par Mahomet. De nombreux versets du Coran sont marqués du même sceau inexplicable que l'on trouve dans le mémorial de Pascal, ou chez d'autres mystiques. C'est après cet événement que le contexte prend toute son importance.

Il n'y a pas accord parmi les connaisseurs de la tradition musulmane sur la date exacte de la naissance de Mahomet : pas d'état civil à la Mecque, peu d'actes écrits ; de plus, pour que les annales de l'histoire retiennent la date de sa naissance il aurait fallu que le personnage ait un statut exceptionnel dès sa naissance, ce n'était pas le cas. Il ne faut pas oublier que le premier récit de la vie de Mahomet est écrit deux siècles après la mort de celui-ci, cela pose le problème de l'objectivité historique de ce premier récit apologétique qui sert de référence au monde musulman. Selon la Tradition, les dates de naissance du Prophète varient entre 569 et 571. Vu le statut qu'il avait acquis pendant sa vie on connaît la date de sa mort, en 632. Selon plusieurs sources, il aurait été âgé de 63 ans, mais on ne sait pas si son âge fut calculé en années lunaires ou solaires. Les différences sur une période assez brève ne sont pas considérables, l'imprécision des dates est donc relativement négligeable. À sa naissance, la séparation des empires romains d'Occident et d'Orient est effective depuis longtemps, depuis l'an 395.



Disposant d'un appui politique depuis environ 314, date de l'édit de Milan qui autorise le culte chrétien dans l'Empire romain, le christianisme s'est répandu dans tout le bassin méditerranéen, où, par exemple, le philosophe néoplatonicien qui influença durablement la mystique chrétienne, Plotin (205-270, dates approximatives), était un Romain né en Égypte. Issu également de l'Empire romain un des pères de l'Église, saint Augustin (354-430), né en Algérie à Souk Ahras (alors appelé Thagaste) était mort évêque d'Annaba (Hippone en ce temps-là) après avoir étudié la philosophie à Carthage (Tunis) et marqué la pensée chrétienne d'une façon déterminante. Si l'on considère la période approximative pendant laquelle vécut Mahomet, 569-632, dix papes se succèdent à Rome sur le trône de saint Pierre : le 61<sup>e</sup>, Jean III (561-574), le 70<sup>e</sup>, Honorius (625-638). Pour donner une certaine perspective historique : le pape actuel, depuis 2005, Benoix XVI, est le 263<sup>e</sup> de nos papes. Belle aventure humaine et spirituelle depuis le premier pape de la chrétienté : Pierre (33-67). (L'essentiel de ce texte fut écrit avant l'élection du Pape François, le 13 mars 2013)

Pendant la vie de Mahomet, sous plusieurs formes le christianisme est donc très présent dans la Méditerranée orientale. Peut-être un peu moins dans la péninsule arabique, lieu marginal d'une histoire universelle, qui, dans cette grande région, se fait alors à Rome et à Constantinople où domine le christianisme. Je le répète le christianisme est alors une vision religieuse juive fécondée par des concepts philosophiques grecs. L'autre acteur important sur la scène universelle du moment, et pour cette région, est l'Empire des Parthes-Sassanides, l'Iran actuel, où domine la religion de Zoroastre. Toutefois, cette religion ne semble pas fortement représentée dans la région de la Mecque, et de Yatrib : c'est encore le nom de ce qui deviendra Médine. Pourtant, la force de cette puissante civilisation partho-sassanide, qui a traité d'égal à égal avec le monde hellénique, puis avec Rome, ressurgira après la conquête musulmane dans la rupture du chiisme avec le sunnisme. Mais cette affaire extraordinairement complexe, où, peut-être, va se jouer l'avenir du monde musulman, n'est pas le sujet de cet essai.

Alors qu'il commence sa prédication, vers 610, Mahomet trouve sur son chemin, si l'on peut dire, le christianisme ou le judéo-christianisme et le judaïsme. À la Mecque, le christianisme ou le judéo-christianisme n'est pas structuré par des centres intellectuels comme il en existe dans les villes des côtes de la méditerranée orientale : Alexandrie, Tyr, Sidon... qui ont été et demeurent de grands centres de la civilisation universelle. Pourtant, malgré tout, le christianisme est présent en Arabie, et plus encore de l'autre côté de la mer Rouge, en Éthiopie qui fut chrétienne dès 360, bien avant l'Europe. Selon la Tradition, un cousin de Khadidja, la première épouse de Mahomet, il s'appelle Warka ben Naufel, aurait été chrétien ou judéo-chrétien. Il fut, peut-être, une des sources des connaissances assez superficielles qu'avait Mahomet du Nouveau Testament et des conceptions chrétiennes. Je dis assez superficielles, car les versets du Coran qui citent ou mentionnent le christianisme le font par ouï-dire, sans références précises, et en mêlant aux textes canoniques des textes apocryphes qui ne figurent pas dans la vulgate établie par les pères de l'Église. On constate la même ignorance ou connaissance par ouï-dire en ce qui concerne le judaïsme.

Le judaïsme est l'autre grand courant religieux qui fait partie intégrante du contexte dans lequel évoluent Mahomet et sa pensée. À cause de son antériorité historique considérable par rapport au christianisme, le judaïsme semble avoir été

beaucoup plus profondément implanté en Arabie que le christianisme. Des historiens ont longtemps daté l'histoire d'Abraham de quelque dix-huit siècles avant notre ère. Toutefois, les recherches archéologiques et historiques menées jusqu'à ce jour ont conclu qu'Abraham était, probablement, un mythe et non un personnage concret ayant effectivement vécu. Abraham ne serait donc qu'un personnage dans un beau livre : c'est toujours la bonne littérature qui gagne !

Un autre élément important du contexte dans lequel évolue Mahomet est celui des croyances religieuses des Arabes de la péninsule : les habitants de la Mecque, plus particulièrement. Comme déjà mentionné, la tribu de Mahomet, les Qoraysh sont les gardiens d'un lieu de culte et de pèlerinage où se trouvent une « pierre noire » (probablement une météorite) ainsi que des statues et des gravures. On ne sait pas grand-chose de ces cultes, car Mahomet a, lui-même selon la Tradition, détruit les idoles et les gravures (d'où les pratiques iconoclastes des dévots musulmans). Il a toutefois conservé l'élément clef du culte préislamique, la pierre noire, la *Kaaba*, dont il a fait sept fois le tour lors de sa prise de la Mecque, en 630. Les pèlerins reproduisent ces circonvolutions aujourd'hui lors du pèlerinage qui efface leurs péchés. On sait aussi que parmi les personnages honorés à la Mecque, il y avait Abraham, considéré comme l'ancêtre des Arabes et des Juifs. Le culte rendu à la *Kaaba* était lié à Abraham : dans la Bible, on voit Jacob dresser une pierre dans le désert sur laquelle de l'huile est versée pour la consacrer à Dieu (Genèse, 28, 18). Selon la Tradition, Mahomet était un descendant d'Ismaël, le fils qu'Abraham avait eu de sa servante Agar, avant la naissance d'Isaac dont la mère était Sara, la femme légitime d'Abraham, selon la Bible. Comme l'on sait, Isaac est considéré comme l'ancêtre des Juifs. Dans le Coran, l'épisode biblique du sacrifice d'Abraham, où Dieu demande que le père sacrifie son fils est décrit comme Ismaël échappant à la mort par l'intervention d'un ange qui remplace le fils par un mouton (d'où la fête de l'Aïd-el-Kébir). Dans la Bible, c'est Isaac qui échappe à la mort grâce au mouton miraculeux qui le remplace. Il semblerait donc que le ou les cultes préislamiques pratiqués à la Mecque aient été empreints d'un syncrétisme qui mêlait plusieurs cultes traditionnels de l'Orient, mais où la tradition juive avait aussi sa place par le biais d'un culte rendu à Abraham. Ce culte est connu sous le nom de « hanifisme ». Il n'est pas facile de faire des recherches scientifiques sur les cultes de l'Arabie préislamique : ce temps des ténèbres n'intéresse pas les Arabes musulmans d'aujourd'hui. Quant aux chercheurs indépendants qui voudraient parvenir à quelques certitudes scientifiques, ils sont découragés par l'idéologie islamique qui domine la conception du monde qui ferme la pensée arabe à tout ce qui pourrait contredire, relativiser, ou placer le Coran dans une perspective historique. Malgré tout, ce ou ces cultes préislamiques ont laissé quelques traces dans le Coran et dans l'islam : le pèlerinage de la Mecque, les circonvolutions autour de la *Kaaba*, l'importance du personnage d'Abraham, la circoncision, et le nom donné à la divinité *Allah*. Ce que Mahomet reproche à ses compatriotes n'est pas le culte rendu à Allah, mais le fait qu'ils lui associent d'autres dieux et déesses, d'où les imprécations lancées dans le Coran contre les « Associateurs ».

Si l'on compare, brièvement, les contextes dans lesquels ont prêché le Christ et Mahomet, on voit très clairement les différences. Le Christ prêche dans une province de l'Empire romain. Cet empire est un des grands centres de civilisation de l'époque. Élevé dans la religion juive, le Christ en son temps s'adresse exclusivement aux Juifs, et ce sont certaines innovations ou déviations par rapport aux autorités religieuses

juives jointes à sa popularité due à ses miracles, qui le conduiront à la mort. Le Christ s'adresse donc à une population instruite dans les domaines religieux, philosophique et juridique où les écrits latins, grecs et surtout hébreux sont connus. Le Christ est lui-même un homme instruit selon la tradition juive qu'il cite parfois par coeur. De plus, la philosophie grecque imprègne une importante intelligentsia locale, y compris les premiers disciples qui ne sont pas tous de simples pêcheurs. Il y a dans le message du Christ une fidélité au judaïsme et une violence parfois vive contre ses détracteurs, mais aussi une puissance spirituelle particulière, et notamment une douceur, totalement irréaliste, mais éternellement étrange et bouleversante. Elle est due à la spiritualité spécifique de Jésus Christ, mais elle est en phase avec son moment historique où les Romains disposent du monopole de la violence d'état. En d'autres termes, une secte juive qui aurait agi par la violence aurait rapidement été détruite : c'est d'ailleurs ce qui arrivera au mouvement messianique des zélotes. Dans l'Arabie de Mahomet, la violence est tribale de même que sa régulation. Les razzias sur les clans ennemis sont courantes, et Mahomet en usera régulièrement pour s'enrichir, peupler son harem d'épouses et de concubines, et répandre le message coranique. On trouve dans le Coran une violence qui est devenue emblématique de cette religion dont la violence multiforme frappe d'abord les Arabes et les musulmans à ses débuts, puis trouve un exutoire temporaire en menant la guerre sainte au-dehors de la communauté. Quand les musulmans sont trop faibles pour porter la violence au-dehors contre les infidèles, ils la reportent contre eux-mêmes, au-dedans, dans des guerres civiles qui sont aujourd'hui emblématiques de l'état de leur civilisation. Comme la parole et les actes de Mahomet sont des modèles sanctifiés de comportement, il ne faut pas s'étonner si les musulmans n'ont jamais été des voisins de tout repos.

Ce n'est pas le cas au début où Mahomet, fort de son expérience spirituelle intense et bouleversante, semble avoir été plus inquiet qu'enthousiaste. Selon la Tradition, sa première épouse, Khadidja, l'a alors encouragé, elle fut la première musulmane. Au début de la prédication, les sourates sont brèves, plus tournées vers l'adoration de Dieu et la reconnaissance que vers les stratégies de pouvoir. Par exemple, sourate 6, 50 :

Dis [*leur aussi*] : « Je ne vous dis pas : « J'ai les trésors d'Allah. » Je ne connais point l'Inconnaissable. Je ne vous dis pas : « Je suis un Archange. » Je ne suis que ce qui m'est révélé. » Dis [*-leur*] : « Est-ce que sont égaux l'Aveugle et celui qui voit ? Eh quoi ! ne réfléchirez-vous point ? »

La sincérité de Mahomet me semble évidente dans ce verset dont le message est celui d'un homme face à une parole qui le bouleverse.

On peut aussi citer la sourate 43, La clarté diurne :

« Au nom d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux.  
 « 1 Par la Clarté diurne !  
 « 2 Par la Nuit quand elle règne !,  
 « 3 ton Seigneur ne t'a ni abandonné ni haï.  
 « 4 Certes la [*Vie*] dernière sera meilleure pour toi que la [*Vie*] Première !  
 « 5 Certes ton Seigneur te donnera et tu seras satisfait !  
 « 6 Ne te trouva-t-Il point orphelin si bien qu'Il [*te*] donna un refuge ?

- « 7 Ne te trouva-t-Il point égaré si bien qu'Il [te] guida ?  
 « 8 Ne te trouva-t-Il point pauvre si bien qu'Il [t'] enrichit ?  
 « 9 L'orphelin, ne [le] brime donc pas !  
 « 10 Le mendiant, ne [le] repousse donc pas !  
 « 11 Du bienfait de ton Seigneur, parle [à autrui] ! »

Cette défense et protection des faibles est une constante de l'islam. Toutefois, il serait faux de dire que l'islam est la seule religion à avoir prêché ce message : les juifs, les chrétiens, les bouddhistes... ont un message semblable. Mais il ne faut pas chercher dans l'islam ce qui ne s'y trouve pas : la douceur évangélique ou la compassion bouddhiste ! Très vite Mahomet exprimera sa colère, d'abord contre des individus qui se moquent de son message. Parmi de nombreux exemples, sourate 54, « Le calomniateur » :

« Au nom d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux.

- « 1 Malheur au calomniateur acerbe  
 « 2 qui a amassé une fortune et l'a comptée et recomptée !  
 « 3 Il pense que sa fortune l'a rendu immortel.  
 « 4 Qu'il prenne garde ! Il sera certes précipité dans la Hotama.  
 « 5 Et qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Hotama ?  
 « 6 C'est le Feu d'Allah allumé  
 « 7 qui dévore jusqu'aux entrailles,  
 « 8 [qui] est sur eux refermé  
 « 9 en longues colonnes [de flammes] »

Il semble que cette sourate date du début de la prédication à la Mecque. En ce temps-là, Mahomet n'a pas encore été contraint de se réfugier à Yatrib (la future Médine, la ville du prophète : *Medina an nabi*). Il vit et prêche à la Mecque, la ville où il réside depuis toujours, ou presque. Ses opposants sont des individus, il se contente au début de leur lancer des sourates qui les condamnent à l'enfer. Comme les sourates sont d'origine divine, issues d'un livre dont le modèle, un duplicata en somme, se trouve au ciel gardé par un ange, ces condamnations ne sauraient être prises à la légère. Elles sont donc des modèles de comportement chez les musulmans d'aujourd'hui. D'autant que Mahomet franchira le pas et fera exécuter certains de ses opposants, comme on a pu le voir précédemment. C'est lorsqu'il sera à Médine qu'il aura recours au meurtre des opposants intellectuels, notamment des poètes et une poétesse qui le brocardent, bien avant Charli-Hebdo. Au début à la Mecque, on a l'impression que Mahomet plein de sa foi nouvelle reçue dans des circonstances non ordinaires, confirmée par ce qu'il sait et apprend des prophètes du passé, croit sincèrement que ses compatriotes mecquois vont le suivre sans difficulté. Il y a dans le Coran plusieurs sourates pleines d'un joyeux enthousiasme spirituel, la sourate 43, « La clarté diurne » déjà citée, en est un bon exemple.

Mais les choses vont changer. Entre les débuts de sa prédication, vers 610, et son départ de la Mecque en 622, contraint et forcé, pour ne pas être assassiné, environ douze années se passent. Au fil des ans, le message religieux s'affirme de plus en plus, il est axé sur quelques éléments fondamentaux : unicité divine, rejet des dieux locaux à l'exception d'Allah, continuité du prophète de l'islam avec les prophètes du monothéisme qui l'ont précédé, importance de l'aumône faite aux pauvres,

importance des prières quotidiennes : elles sont faites en regardant Jérusalem, à la façon des Juifs (et, peut-être également des chrétiens ou judéo-chrétiens de l'époque). Plus tard, lorsqu'à Yatrib (Médine) Mahomet perdra tout espoir d'être par les juifs accepté pour leur dernier prophète, la prière s'orientera sur la Mecque. Pourtant, pendant une période assez longue Mahomet a cru qu'il serait accepté par les juifs et par les chrétiens. C'est pourquoi au fil des sourates et des versets, on remarque que Mahomet passe par des phases contrastées quant à son attitude face aux religions du livre qu'il rencontre : il y a d'abord la sympathie et la connivence ; puis des essais pour jouer une religion contre l'autre, davantage les chrétiens contre les juifs que l'inverse ; on trouve aussi des phases où Mahomet exprime un certain détachement laissant à Dieu le soin de trancher les différends lors du jugement dernier (voir sourate 2, 131/137 qui conclut : « Allah vous suffira contre eux. Il est l'Audient, l'Omniscient »). Puis, et ce sont les versets les plus nombreux, le rejet des juifs et des chrétiens est total, et violent. Une violence particulière est exprimée contre les juifs. La cause probable en est le fait que, plus que les chrétiens, les juifs sont présents et puissants dans la région où ils ont des alliés. Ils sont donc une opposition sérieuse contre laquelle le Coran concentre sa hargne (encore qu'il ne soit pas toujours facile de distinguer dans les versets haineux ce qui s'adresse aux juifs et ce qui s'adresse aux chrétiens ou même aux polythéistes). On peut donner quelques exemples, sourate 2 (c'est Dieu qui parle) :

38/40 O Fils d'Israël !, rappelez-vous le bienfait dont je vous ai comblés ! Tenez fidèlement le pacte [*envers*] Moi ! Je tiendrai fidèlement Mon pacte [*envers*] vous. Moi, redoutez-Moi !

38/41 Croyez à ce que j'ai révélé [*à ce nouveau Prophète*] qui marque la véracité des messages que vous détenez ! Ne soyez point les premiers à être incrédules en ce [*nouveau message*] ! Ne troquez point mes *aya* à faible prix ! Envers Moi, soyez pieux

Sourate 5 :

69/64 Les Juifs ont dit : « La main d'Allah est fermée. » [*Non !*] ce sont leurs mains qui sont fermées et ils ont été maudits à cause de ce qu'ils ont dit [...] Nous avons excité entre eux l'hostilité et la haine jusqu'au Jour de la Résurrection. Chaque fois que fut allumé un feu pour la guerre, Nous l'éteignîmes. Ils s'évertuent à semer le scandale sur la terre alors qu'Allah n'aime pas les Semeurs de scandale.

Toujours dans la sourate 5, cette tentative pour jouer un camp contre l'autre :

85/82 Tu trouveras certes que les gens les plus hostiles à ceux qui croient sont les Juifs et les Associateurs et tu trouveras que les gens les plus proches de ceux qui croient, par amitié, sont ceux qui disent : « Nous sommes chrétiens. » C'est que, parmi ceux-ci, se trouvent des prêtres et des moines et que ces gens ne s'enflent point d'orgueil. »

Tronqué de sa partie antijuive, ce verset est cité dans le film « Des hommes et des Dieux » (Xavier Beauvois, 2010) par l'abbé des moines de Tibhirine assassinés en Algérie en 1996. Ce beau film est d'une haute tenue spirituelle qui, côté français, clôt d'une façon sublime le processus de nettoyage ethnique commencé par le FLN en

1962. Dans ce verset, les associateurs sont les polythéistes de la Mecque, mais dans d'autres versets ce sont également les chrétiens et les juifs.

Les sourates dans lesquelles sont mentionnés les prophètes ou des personnages bibliques sont nombreuses, plus d'une dizaine. Sont mentionnés Abraham, Isaac, Noé, Joseph, Job, Jonas, Moïse, Jacob, David, Salomon, Loth, Marie, Jésus, Joseph... On a parfois l'impression que l'islam est plus proche du judaïsme que du christianisme. Surtout si l'on considère que le reproche que fait Mahomet aux Juifs d'avoir associé à Dieu un certain « Ozaïr fils d'Allah » (ref. sourate 9, 30, citée infra) ne semble reposer que sur un bref passage de la genèse qui mentionne des anges « fils de Dieu » ou « d'Éloïm », dont on ne parle plus guère dans la Bible, mais qui me semble en quelque sorte comme une réminiscence du panthéon grec. Que l'on en juge, Genèse 6, 1 et 2, puis 4 : « Quand les hommes commencèrent à se multiplier sur la terre et que des filles leur naquirent, les fils d'Éloïm constatèrent que ces filles étaient jolies, et ils en choisirent pour les épouser [...] C'était l'époque où il y avait des géants sur la terre – il en resta même plus tard. Ceux-ci étaient les héros de l'Antiquité, aux noms célèbres ; ils étaient nés de l'union des fils d'Éloïm avec les filles des hommes. » Certaines traductions donnent « habitants du ciel » pour « fils d'Éloïm ». On a vraiment l'impression d'un poème homérique auquel Éloïm (un pluriel en hébreu) aurait été surajouté ! J'ai déjà expliqué que tous les récits se sont parasités les uns les autres, et, personnellement, je vois dans ce passage de la Bible un emprunt à des mythologies grecques ou antérieures à celle des Grecs (un ami théologien, catholique, m'a dit que je n'avais pas tort). Je pourrais aussi citer tout le passage du déluge et de Noé, abondamment commenté dans le Coran, et dont on retrouve le récit dans de nombreuses mythologies. Pour moi, qui me considère comme un chrétien, ces passages illustrent le fait que les récits religieux ne sont jamais que des tentatives des hommes pour comprendre le divin : ils ne sont pas à rejeter totalement dans la mesure où ceux ou celles qui les formulent possèdent quelque chose qui n'est pas purement fantasmagorique, mais ils doivent toujours être évalués par l'effort raisonnable d'une pensée libre. Précisons que le nom de « Ozaïr » n'est pas mentionné dans la Bible, toutefois de savants commentateurs ont suggéré qu'il pourrait s'agir d'une déformation d'un des noms des « fils d'Héloïm » que l'on trouve dans la littérature rabbinique. Utiliser un argument aussi mince au regard de l'ensemble de l'Ancien Testament pour dire que les juifs, principaux inventeurs du monothéisme, sont des *associateurs* montre une faible connaissance de la religion de ce peuple dont la théologie est souvent sublime, complexe, et multiforme.

Logiquement plus justifié semble le reproche fait aux chrétiens d'associer un fils à Dieu (voir sourate 9, 30 citée infra). Il s'agit du Christ, que saint Jean dans son évangile donne en modèle pour que chaque être humain devienne digne d'être également appelé « fils de Dieu ». Nous entrons dans le mystère de la Trinité qui est un des fondements du christianisme. Je ne suis pas théologien et n'ai pas l'ambition de le devenir, ou de prétendre à quoi que ce soit en ce domaine. Je suis simplement un écrivain qui pense la chose religieuse du mieux qu'il le peut et s'interroge tout en étant conscient de ses ignorances. La Trinité m'a toujours posé problème. Je me demande parfois s'il faut y voir une réponse au fait que, dans la Bible, Dieu est une centaine de fois, au moins, appelé Éloïm, un mot qui est systématiquement mis au pluriel en hébreu. Je n'ai pas de réponse à ma question : s'agit-il d'un simple artifice grammatical propre à la langue hébraïque ? ou faut-il y voir le fait – déjà exprimé dans le judaïsme - que pour celui qui a la foi, ce que nous appelons Dieu est un

concept **impensable** au sens le plus fort de ce terme ? Est-il pour autant intellectuellement honnête de parler de polythéisme ? C'est manquer de respect pour le mystère des autres, alors que l'on exige un infini respect pour un livre peu clair, et catastrophique par les malheurs qu'il a produits, qu'il produit, et produira.

Il n'est pas toujours aisé de distinguer les sourates dans lesquelles Mahomet s'adresse à ses compatriotes (les *associateurs* de la Mecque qu'il veut convaincre) de celles qui s'adressent aux infidèles juifs et chrétiens, ou judéo-chrétiens. Au début, sa prédication s'adresse à ses proches qui veulent bien le suivre, il est vraisemblable que parmi ces premiers musulmans il y ait eu, outre les personnes suivant le culte traditionnel de la Mecque, d'autres personnes acquises au judaïsme et au judéo-christianisme. Ces personnes n'étaient probablement pas très versées dans les textes fondamentaux de ces deux courants religieux, puisque le Coran ne donne que des citations approximatives des textes bibliques. Toutefois, si références et citations sont approximatives, elles sont suffisamment apparentées aux textes bibliques pour que l'on comprenne que Mahomet a été fortement influencé par ces textes et par les traditions religieuses qu'ils véhiculaient. Dans l'ensemble, il me semble que la tradition juive a été beaucoup plus déterminante pour la mise au point de l'islam que la tradition chrétienne. De la tradition juive, l'islam me semble avoir gardé : les interdits alimentaires (en partie du moins), la loi du Talion, le jeûne, une conception de l'impureté de la femme pendant ses règles, la guerre sainte (indirectement exprimée dans l'Ancien Testament par la présence de l'Arche d'Alliance lors des batailles et le fait que les combattants doivent être en situation de pureté rituelle), l'esclavage, la circoncision, la polygamie et l'idée que la femme assujettie à son père doit être assujettie à son mari. L'assujettissement de la femme est, en effet, de tradition chez les Sémites, comme parmi de nombreux peuples pré modernes. Le phénomène culturel de l'infériorité du féminin par rapport au masculin est profondément imprimé dans l'espèce humaine, même s'il existe quelques ethnies où la femme est dominante (par exemple les Sikkimi, les Ladakhis et les Minaros de l'Himalaya, les Ami de Taïwan et les Bédouins de l'Arabie préislamique). Une des forces créatrices de la modernité est dans sa capacité de libération du féminin. Invoquer à propos de ce préjugé d'infériorité la nature est une absurdité, car la nature ignore les jugements de valeur : elle s'en tient aux faits (sans féminin il n'y a ni masculin... ni féminin, la vie s'arrête). Dans l'histoire de la pensée, on retrouve le préjugé sexiste là où il est le moins attendu : dans les premiers écrits du rationalisme occidental à prétention scientifique. Dans sa « Psychanalyse du feu » (1949, Gallimard folio p.88) Gaston Bachelard cite un savant français, Jean-Pierre Fabre, qui dans une dissertation sur l'origine du dimorphisme sexuel parue à Paris en 1636, écrit : « ... c'est la partie de la semence qui sera retirée du côté droit, comme étant la partie du corps la plus chaude et vigoureuse qui aura entretenu la force et la vigueur et la chaleur de la semence, d'où sera sorti un mâle ; et l'autre partie pour s'être retirée du côté gauche, qui est la partie la plus froide du corps humain, aura là reçu des qualités froides, qui auront de beaucoup diminué et amoindri la vigueur de la semence, et de là sera sortie la femelle, qui cependant en sa première source était toute mâle. » L'intérêt philosophique de cet « *Abrégé des secrets chimiques* » (p. 374) est dans le fait que son auteur, Jean-Pierre Fabre, n'a pas la prétention de nous dire que son propos lui a été soufflé par Dieu. Son raisonnement est rationnel, délirant, mais rationnel, donc critiquable.

Cet esprit de libre critique n'a pas été détruit par le christianisme, même si dans la Genèse (3, 16) Dieu dit à Ève après sa faute : « Tu te sentiras attirée par ton mari, mais il dominera sur toi. » ou encore saint Paul dans sa lettre aux Éphésiens, 5, 22, 23 : « Femmes, soyez soumises à vos maris comme vous l'êtes au Seigneur. Car le mari est le chef de sa femme, comme le Christ est le chef de l'Église. » Pourtant, la Bible, et plus encore les Évangiles, portent sur ce point des messages contradictoires. Au début de la Genèse il est dit : « Dieu créa les êtres humains à sa propre ressemblance ; il les créa homme et femme. » (Genèse, 27) Donc, Dieu est *aussi* homme et femme, et il n'y a aucune prééminence de l'un sur l'autre : dualité et égalité dans l'humain, unité en Dieu retrouvée dans l'amour ? Et même chez saint Paul si conservateur, à la fois sublime et borné, on peut sentir un élément de doute, et comme une sorte d'ouverture à plus ample débat. Par exemple dans sa lettre aux Corinthiens, où il défend l'idée que pendant le culte religieux les femmes doivent avoir la tête voilée en signe de soumission à leurs maris, on trouve là des formules propres à faire rire aux éclats les féministes contemporaines, ou quiconque fait confiance à sa raison : « En effet, les cheveux longs ont été donnés à la femme pour lui servir de voile. » On sent que l'apôtre s'emmêle dans les voiles ou dans les cheveux des femmes, alors il conclut, Corinthiens 11, 16 : « Mais si quelqu'un désire encore discuter à ce sujet, qu'il sache simplement ceci : ni les Églises de Dieu, ni nous-mêmes n'avons d'autre coutume dans le culte. » En fin de compte, saint Paul nous dit que cette histoire l'ennuie, qu'au fond il n'est sûr de rien, mais qu'ainsi va la coutume (elle est juive et grecque) et qu'elle lui plaît. On l'aura remarqué, depuis longtemps les chrétiennes ne vont pas voilées à la messe. L'Église a su distinguer l'essentiel de l'accessoire. Rien de tel dans l'islam où le Coran, la parole de Dieu, est sans aucune ambiguïté, sourate 4, 38/34 :

« Les hommes ont autorité sur les femmes du fait qu'Allah a préféré certains d'entre vous à certains autres, et du fait que [les hommes] font dépense, sur leurs biens [, *en faveur de leurs femmes*]. Les [*femmes*] vertueuses font oraison (*qânit*) et protègent ce qui doit l'être (?), du fait de ce qu'Allah consigne (?). Celles dont vous craignez l'indocilité, admonestez-les ! reléguez-les dans les lieux où elles couchent ! frappez-les ! Si elles vous obéissent, ne cherchez plus contre elles de voie [*de contrainte*] ! Allah est auguste et grand. »

Voilà que Jean-Pierre Fabre reçoit une confirmation divine, puisque Dieu est à l'origine de ces « qualités froides, qui auront de beaucoup diminué et amoindri la vigueur de la semence ». Tout est simple ! Sur certains points, le mérite de l'islam est en effet sa clarté. Combien de femmes sont chaque jour tuées, martyrisées et défigurées par cette clarté coranique ! Défigurées, car un musulman pieux ne frappe jamais au ventre, siège de la reproduction. Il convient de laisser intacte la partie du corps féminin qui produit des croyants.

J'ai dit déjà que l'islam était une religion du ressentiment. C'est-à-dire une religion qui conserve la trace des offenses passées et en demande vengeance. Nous avons vu que les individus qui avaient raillé Mahomet étaient dans le Coran, par Dieu lui-même, condamnés aux flammes éternelles. Nous avons dit que, plus tard, à Médine, Mahomet donnera, si je puis dire un coup de main à Dieu, en faisant assassiner des intellectuels mal-pensants. C'est ainsi que, le 2 novembre 2004, Theo van Gogh auteur d'un film qui « répandait le scandale sur la terre » a rejoint dans la mort la poétesse Açmâ bint Marwân et le poète Abou Afak dont les écrits offensaient l'islam.



Les premiers meurtres commis par des fidèles, mais ordonnés par Mahomet furent commis peu de temps après la première grande victoire militaire des musulmans à Badr, le 17 mars 624. Cette bataille fut militairement modeste, elle aurait fait 72 morts chez les Mecquois et 14 chez les musulmans. La caravane mecquoise fut pillée ce qui renforça matériellement les musulmans et accrut leur prestige régional. Le Coran donne une explication divine à la victoire de Badr, sourate 3, 120/124, 121/125 : « [Allah vous a secourus] Quand [, Prophète !,] tu disais aux Croyants : « Ne vous suffit-il pas que votre Seigneur vous donne en renfort trois mille (*sic*) de Ses Anges, [vers vous] descendus ? » Mais oui ! si vous êtes constants et pieux et si [les ennemis] marchent sur vous derechef, votre Seigneur vous donnera en renfort cinq mille de Ses Anges lancés [par Lui]. » Assurés du secours des anges, on ne voit pas pourquoi les musulmans, quand ils sont sûrs de l'emporter, se priveraient d'attaquer les autres et d'en tirer profit en ce monde, et dans l'autre.

Les trois mille anges, puis les cinq mille donnent une dimension épique à ce qui, à l'époque, était des escarmouches qui ne faisaient pas un très grand nombre de victimes. En tout cas beaucoup moins que l'attentat du 11 septembre à New York, ou ceux de Russie, à Beslan le 1er septembre 2004 et à Moscou le 24 janvier 2011... Certes, ces guerres ou ces razzias faisaient partie du mode de vie des Arabes de la péninsule, il en était de même chez les Grecs homériques, les Vikings, etc. Le problème aujourd'hui est que cette geste guerrière de Mahomet contre les non-musulmans est un modèle de comportement islamiquement correct puisque c'est aussi grâce à ces razzias et batailles que l'islam s'est imposé dans la région. Les mêmes techniques, combinant foi, intimidation et violence, reprises par les califes successeurs de Mahomet, ont permis aux musulmans de convertir des millions de personnes, de réduire les autres en esclavage, et d'éliminer les opposants. Les sourates du Coran prêchent ces techniques de prise du pouvoir. Et partout où les musulmans, en terre non musulmane, des *muhadjirin*, sont assez nombreux pour mettre en action les techniques coraniques de prise du pouvoir, on voit, pas à pas, avec un mélange de force et d'hypocrisie, le paradigme de Médine mis au goût du jour.

Évidemment, les combattants musulmans ne connaissent pas que la victoire, il y a des revers. Lors de la razzia de Ohod, les musulmans sont vaincus, mais la sourate 3 est envoyée par Dieu pour les soutenir, et tirer les leçons de l'échec :

145/152 Allah a été loyal envers vous, en Sa promesse, tant que vous conteniez [les Infidèles], avec Sa permission. Après vous avoir fait voir le succès désiré, Allah [vous a soutenus] jusqu'à ce que vous fléchissiez, [jusqu'à ce que] vous vous disputiez le butin et soyez désobéissants.

On comprend la situation : comme les Grecs pillards de l'Iliade, les Arabes n'ont pas attendu la fin de la bataille pour se quereller à propos du butin... alors l'adversaire est revenu, et il l'a emporté. Le butin, comme chez les Grecs ce sont des marchandises diverses : des métaux précieux, des armes, du bétail, des otages dont on demande rançon et des femmes. Mahomet a eu 15 femmes légitimes et 11 concubines. Toutefois jusqu'en 619, date probable de la mort de Khadidja, il ne prit pas d'autre épouse. Mais très rapidement après la mort de celle-ci, il va se rattraper, il épouse d'abord Aïcha : elle aurait eu 6 ans lors du mariage qui aurait été consommé alors que la fillette a entre 9 et 13 ans, mais des exégètes contestent ce point, Aïcha était peut-être plus âgée. Mais cela importe peu, se fondant sur la Tradition acceptée, le régime

iranien a abaissé à 13 ans le mariage des filles. Presque immédiatement après Aïcha, Mahomet épousa Sowa (une veuve de la guerre sainte) ; Hafssa (la fille du futur calife Omar) ; Hend (une veuve d'un combattant de Badr) ; Omhabiba (fille du futur calife Othman), etc., etc., ainsi que Zeynab dont nous reparlerons. Il me semble que faire de Mahomet un pédophile sous le prétexte qu'il consumma son mariage avec Aïcha alors que la fillette avait entre 9 et 13 ans, selon une tradition contestée, n'est pas intellectuellement honnête : autres temps autres mœurs ! De plus, avec 26 femmes à sa disposition, il disposait d'un large choix ce qui permet de constater que ses goûts étaient très diversifiés, ce qui écarte tout soupçon de fixation pédophile. Il avait dans son harem une Éthiopienne que les autres coépouses n'aimaient pas, Marie la Copte, un cadeau du roi d'Éthiopie selon la Tradition. Elle lui donna un fils qui mourut en bas âge. Mahomet était donc un homme qui aimait les femmes, comme Casanova et comme beaucoup d'autres hommes d'hier, d'aujourd'hui et de demain. C'est lui faire un mauvais procès que de le lui reprocher, il est même sympathique lorsque, selon la Tradition, il aurait dit : « Je n'ai aimé en ce monde que les parfums, les femmes et la prière ». Qu'il ait fait de ses désirs charnels des décrets divins est, certes, une façon originale de séduire et de parvenir à ses fins. Toutefois, que ces décrets divins deviennent des modèles de comportements pour des millions de gens est excessif, voire irrationnel et créateur d'une névrose collective dont la femme est la victime la plus évidente.

On ne doit jamais oublier la pensée de Kant qui nous dit que nous devons agir comme si nos actions pouvaient devenir des règles universelles. Imaginons que la règle coranique qui permet quatre épouses à l'homme s'impose à toute l'humanité, bref que la terre entière soit musulmane, ce qui est le but de tout croyant musulman. Cette prescription est coranique, sourate 16 :

65/63 Par Allah ! Nous avons certes envoyé [*des Apôtres*] aux nations, avant toi. [*Mais*] le Démon a paré pour eux leurs actions [*de fausses apparences*]. Il est leur patron aujourd'hui et ils auront un tourment cruel.

66/64 Nous n'avons fait descendre sur toi l'Écriture que pour que tu leur montres ce sur quoi ils s'opposent [*et cela*] comme Direction et Miséricorde pour un peuple qui croit.

« Tu leur montres ce sur quoi ils s'opposent » fait allusion à un thème récurrent dans le Coran, celui des querelles entre les juifs et les judéo-chrétiens, ainsi que les querelles internes au christianisme et au judaïsme. L'islam est présenté dans le Coran comme la religion totale qui englobe et achève toutes les révélations antérieures, Mahomet oppose son unité doctrinale aux querelles des autres (mais dès 661 avec le meurtre d'Ali, 29 ans après la mort de Mahomet, l'islam aura aussi ses grandes querelles). Comme les sourates sont données par Dieu, on peut s'étonner que Dieu n'ait pas su ce que les démographes, croyants ou non croyants, formés par les sciences de la modernité savent : dans toute population humaine, le ratio femme/homme est d'environ 1,2. À la naissance, pour cinq hommes, il y a donc six femmes. Après, le déséquilibre s'accroît, surtout en cas de guerre où, dans les classes d'âges aptes à porter les armes, le nombre d'hommes diminue. Les quatre femmes du Coran posent un problème redoutable. La règle coranique n'est rationnelle que dans une société violente, où les hommes meurent beaucoup à la guerre ( Mahomet épousa plusieurs veuves de guerre). Le modèle de société implicite du Coran est une société de violence, qui impose la polygamie. C'est ce que voulait faire Martin Bormann.

L'idéologue des nazis voulait qu'après la guerre, et la victoire allemande, le *Reich* établisse la polygamie en Allemagne pour assurer la prééminence de la « race des seigneurs » sur l'Europe conquise. D'ailleurs, le chef des SS, Heinrich Himmler avait commencé à expérimenter ce modèle dès 1936 avec le programme *Lebensborn*. Aucun être raisonnable ne peut souhaiter que ce modèle de société soit imposé à tout l'univers. D'une autre façon, si l'on imagine que le monde devienne paisible, à l'image de l'Europe depuis soixante ans, il devient alors impossible d'appliquer la règle musulmane des quatre femmes pour un homme, il n'y a pas assez de femmes : d'où, peut-être, la chanson de Patrick Juvet « Où sont les femmes ? » et la façon originale dont il avait résolu le problème en allant aux hommes. Dans une société en paix, relative, une autre façon possible de résoudre le problème que pose la polygamie est d'aller chercher des femmes ailleurs, c'est ce que font les jeunes musulmans dont les migrations vers l'Europe et le reste du monde développé sont essentiellement masculines. Comme on le voit, la moralité sexuelle islamique finit par se fracasser dans l'incohérence : invitant au pillage des femmes comme au temps d'Homère, à la multiplication de l'homosexualité masculine, ou au deux.

La violence est, vraisemblablement, une des clefs du drame musulman. La violence est d'abord domestique. La coexistence, voire la cohabitation, des coépouses et de leurs progénitures crée des tensions terribles. Il faut avoir vu l'amertume de la femme, et de ses enfants, délaissée au profit d'une nouvelle épouse pour comprendre ces tensions qui, loin de l'harmonie imaginaire et hypocrite que décrivent les musulmans dévots, est une source de drames intimes qui mutilent et bouleversent les vies. Car la femme est sous la constante menace de la répudiation unilatéralement décidée par le mari. Pour se protéger et protéger ses enfants, elle se tait, elle accepte tout, et sa soumission en partie la protège. Ce phénomène est bien décrit par Ayaan Hirsi Ali dans son livre « *Infidel, my life* » dont je conseille la lecture à toute personne raisonnable qui songe à se convertir à l'islam : « Une fille musulmane ne prend pas de décisions, ne prend pas le contrôle de sa vie. On lui apprend la docilité [...] Dans l'islam, devenir une personne n'est pas un développement normal de l'existence ; nombreux sont les gens, les femmes surtout, qui ne développent jamais clairement une volonté individuelle. Vous vous soumettez ; c'est le sens littéral du mot *islam* : soumission. Le but est de devenir intérieurement tranquille, afin que vous ne leviez jamais les yeux, pas même dans le secret de votre esprit. » (Pocket Books, 2008, p. 94) Ce jugement est terrible, il rappelle ce que l'on a pu lire des techniques nazies de manipulation des prisonniers dans leurs camps de travail ou d'extermination. Par exemple Bruno Bettelheim dans « Le cœur conscient » où il relate sa propre expérience : « Mais si l'on renonce à observer, à réagir, à entreprendre une action, on cesse de vivre sa propre vie. Et c'est exactement ce que cherchaient les S.S. » (Editions Robert Laffont, Pluriel, 1972, p. 211).

Loin de moi l'idée que les sociétés de la modernité puissent être considérées comme des modèles. Aucun système religieux ou autre n'a réussi à résoudre les problèmes de la vie intime des êtres. Malgré tout, les sociétés de la modernité sont des sociétés de liberté relative, où chaque être a l'espoir raisonnable de choisir sa vie. On peut réussir, on peut échouer, mais au moins, en cas d'échec, dans les sociétés modernes rares sont celles et ceux qui songent à expliquer leur échec en créant un bouc émissaire extérieur à l'univers psychologique et social de leur cadre de vie. Lorsque surviennent des drames dans les sociétés modernes, la première réaction du plus grand nombre est de se tourner vers soi-même : que s'est-il passé ? quelles sont

les causes immédiates ? lointaines ? D'où l'engouement pour les psy, d'où les mouvements de contestation politique. Dans le monde musulman, le premier réflexe est de dénoncer un agent extérieur. Le grand mot de la vie quotidienne dans une ville musulmane est : « C'est pas moi ! » La responsabilité est toujours imputable à « l'autre ». Et plus les tensions internes s'accroissent plus le mécanisme du bouc émissaire intensifie ses ravages. C'est ainsi que le monde musulman a plus ou moins expulsé tous ses Juifs qui, depuis des temps immémoriaux, faisaient partie de l'histoire vivante de leurs régions. Les masses musulmanes n'ayant plus de Juifs sous la main (ils vivent à présent dans l'État d'Israël qui joue le rôle d'un bouc émissaire qui se défend bien) elles se tournent contre les chrétiens, qui, eux aussi, font partie d'une histoire régionale millénaire. À cela, il faut ajouter d'autres minorités religieuses qui, également, jouent le rôle de bouc émissaire : les chiïtes dans certains pays sunnites (et les sunnites lorsque dominant les chiïtes), les baha'i, les ahmadis au Pakistan, les hindous au Bangladesh, les zoroastriens qui ne se sont pas déjà réfugiés en Inde, ou ailleurs. Puis, il y a les boucs émissaires lointains : les Américains et, épisodiquement, certains pays européens. Je donne sans doute l'impression de confondre l'islam avec ce que l'on appelle l'islamisme. Ce n'est pas qu'une impression, c'est une réalité, hélas. Il est faux de croire qu'un fossé infranchissable sépare l'islam de l'islamisme. Comme s'il s'agissait de deux religions différentes fondées sur des Corans différents. Selon les circonstances, la même personne qui peut sembler rationnelle et raisonnable sur certains thèmes deviendra fanatique sitôt que l'on abordera un autre sujet : les femmes, les Juifs, le prophète... Puis, le moment d'intransigeance identitaire passé, la personne redeviendra modérée, à sa façon. C'est plus ou moins ce qu'écrivait Thomas Hope, banquier, collectionneur, philosophe et écrivain anglais (1769-1831) dans « *Anastasis* » (1835) après un long voyage fait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en Orient : « Le Turc, toutes les fois qu'il n'est pas influencé par le fanatisme, est aussi charitable que confiant », c'est aussi l'avis plusieurs fois exprimé par Voltaire, notamment à la fin de *Candide*. Ma conviction, fondée sur de longues années passées dans des pays musulmans, est qu'une des causes de cette attitude déconcertante est le fait que plus de mille ans d'imprégnation coranique ont nourri les musulmans d'un ressentiment profond qui est devenu un élément identitaire, peut-être renforcé par la récente colonisation de ces pays suivie de l'échec de leurs indépendances : le monde musulman ne produit ni la nourriture qu'il consomme ni les produits industriels qu'il utilise. Or le ressentiment est un des poisons les plus mortels qui puisse affecter l'espèce humaine. Le poète anglais William Blake a donné une illustration de ce fait dans son poème « Un arbre empoisonné » :

J'étais en colère contre mon ami,  
 Je lui ai dit et la colère s'est enfuie.  
 J'étais en colère contre mon ennemi,  
 Je ne lui ai pas dit et la colère a grandi

Puis, William Blake décrit la façon dont le ressentiment fait pousser un pommier qui donne des fruits dont à la fin l'ennemi se nourrit. Et le mouvement continue...

Les sourates du Coran sont remplies de formules qui expriment très clairement le ressentiment de Mahomet vis-à-vis des religions qui ont précédé son message, ou, pour être plus précis le ressentiment qu'il développe à l'encontre de ceux qui, adeptes de ces religions ont, selon lui, falsifié les Écritures divines afin de les opposer à ses

révélations (un mot souvent employé dans le Coran contre les juifs et contre les chrétiens est « falsificateurs »). Les sourates du ressentiment sont très nombreuses. J'en donnerai trois derniers exemples.

Contre les juifs, 33 :

26 Il a fait descendre de leurs castels ceux des Détenteurs de l'Écriture ayant prêté assistance [aux factions]. Il a jeté l'effroi en leurs cœurs. Une partie d'entre eux a été tuée par vous, une autre réduite en captivité.

27 Il vous a fait hériter leur terre, leurs habitations, leurs biens et une terre que vos pieds n'ont point foulée. Allah, sur toute chose, est omnipotent.

Contre les chrétiens nous avons déjà cité la sourate 9 dans la traduction de Blachère que je cite à présent dans la traduction de Kasimirski :

30: Les juifs disent : Ozaïr est le fils de Dieu. Les chrétiens disent : Moïse est le fils de Dieu. Telles sont les paroles de leur bouche ; elles ressemblent à celles des infidèles d'autrefois. Que Dieu leur fasse la guerre ! Qu'ils marchent à rebours !

31 Ils ont pris leurs docteurs et leurs moines plutôt que Dieu pour leurs seigneurs, et le Messie fils de Marie ; et cependant il ne leur a été ordonné que d'adorer un seul Dieu, hormis lequel il n'y a point d'autre Dieu. Loin de sa gloire les divinités qu'ils lui associent !

32 Ils veulent éteindre la lumière de Dieu avec leurs bouches ; mais Dieu ne veut que rendre sa lumière plus parfaite, dussent les infidèles en concevoir du dépit.

33 C'est lui qui a envoyé son Apôtre avec la direction et la vraie religion, pour l'élever au-dessus de toutes les autres, dussent les infidèles en concevoir du dépit.

Ou encore, sourate 2 (traduction Blachère), des versets qui peuvent s'appliquer à tous les ennemis de l'islam :

212/216 Combattre vous a été prescrit, bien que vous l'ayez en aversion.

213/216 Il est possible que vous ayez de l'aversion pour une chose qui est un bien pour vous et il est possible que vous aimiez une chose qui est un mal pour vous. Allah sait, alors que vous ne savez pas.

Contre les « associateurs », c'est-à-dire contre les Qoraysh de la Mecque qui refusent l'islam — mais il est parfois difficile de déterminer où et quand le terme s'applique aussi aux autres religions, sourate 9 :

13 Ne combattez-vous point des gens ayant violé leurs serments et ayant médité d'expulser l'Apôtre, après qu'ils vous ont attaqués les premiers ? Les redoutez-vous alors qu'Allah est plus digne que vous Le redoutiez, si vous êtes [*vraiment*] croyants ?

14 Combattez-les ! Par vos mains, Allah les tourmentera et les couvrira d'opprobre, alors qu'Il vous secourra [*victorieusement*] contre eux, qu'Il guérira le ressentiment des Croyants.

C'est ainsi que, selon le Coran, Dieu a dit à Mahomet « qu'il guérira le ressentiment des Croyants » en leur permettant de tuer leurs adversaires. Il ne faut pas s'étonner si les musulmans pratiquent cette recette divine depuis plus de mille ans.

On me dira que la Sainte Inquisition a fait de même, et c'est vrai. Seulement l'inquisition était une institution créée par les hommes, soumise à l'histoire des

hommes, et qui en conséquence pouvait changer, suivre un autre cours, selon l'histoire des hommes : des hommes pouvaient réparer les fautes des hommes. Mieux encore : ce qui avait été juste, ou explicable à un certain moment et dans certaines circonstances, pouvait être faux et injustifiable en un autre moment et dans d'autres circonstances. On peut aussi faire référence aux croisades : elles furent plus nombreuses contre les dissidences chrétiennes : cathares, hussites, etc. que contre les musulmans.

En évitant le piège de la totale divinisation d'un homme et de son message issus d'un moment de l'histoire, le christianisme s'est donné une capacité évolutive dont l'islam s'est coupé. Même si l'on admet que Mahomet a délivré des messages donnés par Dieu, ni Dieu ni Mahomet ne pouvaient échapper au fait que les messages étaient donnés ici et maintenant afin d'être compris par des êtres humains qui vivaient ici et maintenant. En rendant absolu un ici et maintenant de l'Arabie du VIIe siècle, l'islam s'est coupé de toute capacité d'évolution. Dans le catholicisme, cette capacité évolutive est exprimée par la papauté ainsi que par les institutions ecclésiastiques qui définissent les canons de la foi et lui permettent de l'inscrire dans l'histoire humaine. Il est permis d'espérer qu'afin de sauver les enfants de la pédophilie de certains prêtres en mal d'activité sexuelle, et de sauver l'Église, l'institution finira par permettre aux prêtres de se marier, et qu'une joyeuse sexualité chrétienne pourra alors trouver une libre expression ou un libre renoncement.

Privé d'institutions, l'islam est incapable de se réformer, car il repose sur un consensus obscur, la communauté des croyants, l'*omma*, qui seule pourrait amender les canons de la foi... L'islam est figé dans un discours du ressentiment fondé sur des sourates où dominent le mépris des autres et un permanent désir de revanche qui ne produisent que du malheur. Ni l'inquisition ni les croisades n'étaient issues d'un décret immuable révélé par Dieu. C'est toute la différence. L'Église issue des religions du livre ne tue plus. L'islam tue toujours, et de plus en plus : d'abord parce que grâce à la modernité, il y a de plus en plus d'hommes à tuer ; en suite parce que la modernité fournit des armes plus meurtrières que l'armement des Arabes des siècles d'expansion armée et victorieuse de l'islam ; enfin parce que la modernité doit être subjuguée par l'islam si l'islam tel qu'il fut et tel qu'il est ne veut pas disparaître.

## 8 – Où sont les femmes ? (bis)

On ne peut pas faire un parallèle **rigoureux** entre l'Iliade, l'Odyssée et le Coran. Que ce soit en ce qui concerne le traitement des femmes ou sur une autre question. L'Iliade et l'Odyssée sont de purs récits qui nous décrivent la vie, et parfois la vie intime des personnages qui font la force romanesque du récit. Le Coran est à la fois un récit multiple, fragmenté et allusif, et la part émergée d'un récit absent que la tradition musulmane essaye de reconstruire pour mieux comprendre les injonctions théocratiques qui constituent l'essence du livre. Il n'y a pas, au sens romanesque du terme, de personnages féminins ou masculins dans le Coran. Les personnages que l'on y rencontre sont le plus souvent des personnages bibliques, y compris le diable (masculin ? féminin ?) appelé *Iblis* et *Shatan*. Les personnages bibliques sont introduits par bribes, souvent pour montrer la similitude de leur situation avec celle de Mahomet, ou pour conforter par analogie une ou plusieurs réponses divines. On rencontre également des personnages mythiques ou fantasmagoriques, qui font partie des croyances anciennes de l'Orient : les anges, les *Djins*. Les *Djins* ne jouent pas un très grand rôle... ils seront damnés lors du jugement dernier.

En fait, le personnage central du Coran est l'homme Mahomet auquel Dieu, et alternativement l'archange Gabriel, s'adresse pour qu'il transmette ses derniers messages aux hommes. Alors que l'épopée de l'Iliade et l'Odyssée sont écrites par un homme, mythique sans doute, Homère, le Coran est dicté par Dieu (avec ou sans la médiation de l'archange Gabriel) qui ordonne à Mahomet de réciter aux hommes ce qui lui est dit. Dieu est l'Homère du Coran, d'où le caractère intouchable et incritiquable du livre pour les musulmans.

Un grand nombre de versets coraniques commencent par l'injonction divine : « Réponds-leur... », « Dis aux croyants... », « Ils te demandent, Ô Prophète... », Mahomet est celui qui dit ce que le divin lui commande de dire. En ce sens, Mahomet apparaît comme le personnage central du récit coranique. Il parle beaucoup des problèmes quotidiens, de la vie sociale, des activités économiques, de la guerre... et des femmes. À travers ce que Mahomet en dit on voit se profiler une sorte de silhouette, celle de la femme musulmane. Il s'agit bien d'une silhouette, une ombre qui ne parle pas : à ma connaissance, la mère de la Vierge Marie, Anne, ainsi que Marie, la mère du Christ, sont les seules femmes qui prononcent quelques mots dans le Coran (sourate 3, 31/35, 31/36, 32/37, 42/47). En comparaison, les femmes de la Bible, et surtout celles des Évangiles, sont presque des bavardes, bien qu'elles parlent beaucoup moins que les hommes. Quant à celles de l'Iliade et de l'Odyssée, déesses incluses, de vraies pipelettes !

Cette absence de parole féminine dans le Coran est symptomatique d'une des constantes de l'univers musulman : la femme absente, une ombre qui ne prend sens qu'au soleil du mâle. Le Dieu du Coran ne croit pas en l'égalité des sexes sur la terre (aux cieus, peut-être, voir sourate 4, 123, et sourate 16, 99/97). Pour ce qui concerne l'inégalité sur terre les versets sont clairs, nous avons déjà cité la sourate 4, 38/34 qui ne laisse aucun doute : « Les Hommes ont autorité sur les femmes du fait qu'Allah a préféré certains d'entre vous à certains autres... », ou encore sourate 2, 228, qui définit les modalités de la répudiation. C'est l'homme qui en a l'initiative, pas la

femme dont les droits sur ce point ne sont pas clairs, de toute façon le Coran dit : « ... les hommes ont cependant sur elles prééminence. » Une autre disposition relative à la répudiation exprime la situation de sujétion infantile de la femme, toujours dans la sourate 2, 230 : « Si [l'époux] répudie [son épouse], elle n'est plus licite ensuite pour lui avant qu'elle ne se soit mariée à un époux autre que lui. Si celui-ci la répudie, nul grief à leur faire à tous deux s'ils reviennent ensemble, s'ils pensent appliquer les lois d'Allah. » Ce que ce verset exprime est la conviction d'une société dans laquelle la femme ne saurait être sans appartenir à un homme. En d'autres termes, la femme musulmane ne s'appartient pas, elle est le contraire de Carmen, seul un homme peut la transmettre à un autre homme. On peut parler d'infantilisation. Le fait que de nombreuses femmes musulmanes de notre temps parviennent malgré tout à devenir des êtres en marche vers leurs libertés témoigne de la force de l'esprit de liberté dans l'espèce humaine.

À travers le Coran l'infantilisation de la femme est puissante, elle est encore renforcée par la charia. La loi musulmane est appliquée dans presque tous les pays musulmans et aujourd'hui elle galope allégrement vers de nouveaux malheurs. La charia s'appuie sur la parole divine qui dit clairement l'inégalité des sexes. Elle suit avec constance toutes les conséquences de ce premier décret divin. Ainsi, la sourate 2, 282, qui aborde le témoignage en justice à propos d'une créance : « Requêtez témoignage de deux témoins [*pris*] parmi vos hommes ! S'il ne se trouve point deux hommes, [*prenez*] un homme et deux femmes parmi ceux que vous agréez comme témoins : si l'une de celles-ci est dans l'erreur, l'autre la fera se rappeler. »

On pourrait a priori défendre l'idée que dans le contexte de l'époque il ne s'agit, après tout, que d'un conseil de bon sens : les femmes n'avaient pas coutume de faire des affaires (bien que la première femme de Mahomet ait été une femme d'affaires avisée) alors par prudence... Mais le problème n'est pas là. Dans la mesure où le Coran est parole divine, les croyants sont amenés à penser que, selon Dieu, les hommes musulmans sont crédibles : pas les femmes, il en faut deux, une pour contrôler l'autre. Cette règle selon laquelle un homme à la valeur de deux femmes se retrouve dans le domaine de l'héritage, sourate 4, verset 12/11 : « [*Voici ce dont*] Allah vous fait commandement au sujet de vos enfants : au mâle, portion semblable à celle de deux filles... » Certains musulmans, sincères, ou peut-être hypocrites, font des efforts de casuistes pour expliquer que dans l'islam il ne s'agit pas d'infériorité, mais de traitements différenciés pour tenir compte des différences, une sorte de discrimination positive en quelque sorte... Malheureusement toute la casuistique du monde ne changera rien à la réalité de la vie des femmes musulmanes qui sont battues, répudiées, sous éduquées, mariées de force avec leurs cousins, etc., etc., au nom d'une religion qui a la prétention de s'imposer au monde entier. Un monde de plus en plus acquis à la modernité, une modernité dont les deux aspects essentiels sont la séparation du politique avec le religieux et la complète égalité entre les sexes, gages de l'esprit de liberté de la modernité.

Cet esprit de liberté, et de tendresse, dans la relation entre les sexes on en trouve l'écho dans toute la littérature française de « Tristan et Iseult » à « Bonjour tristesse ». Je ne résiste pas à la tentation de citer un auteur que, sur ce point, on n'attend pas : le duc de Saint-Simon, qui, dans ses Mémoires nous raconte que, ayant été pressenti par Louis XIV pour devenir son ambassadeur à Rome, trois ministres du roi après avoir parlé avec Madame de Saint-Simon, lui conseillent « tous trois, et tous trois avec



force, de n'avoir rien de secret pour elle dans toutes les affaires de l'ambassade, de l'avoir au bout de ma table quand je lirais et ferais mes dépêches, et de la consulter sur tout avec déférence. J'ai rarement goûté aucun conseil avec tant de douceur... » (la Pochothèque, 2007, p. 415). Ce conseil m'a rien d'extraordinaire dans la France de l'époque puisque l'on sait, par le même Saint-Simon, que Madame de Maintenon assistait régulièrement au Conseil du roi Louis XIV. Depuis Jeanne d'Arc, et même avant, l'histoire de la France est pleine de femmes qui y jouèrent un rôle éminent, positif ou négatif.

En 1937 parut en Allemagne un livre surprenant « Ali et Nino » qui décrit les amours tragiques, à Bakou en Azerbaïdjan, d'un jeune musulman chiite et d'une chrétienne. Son auteur, Kurban Said, serait un Juif de Bakou converti à l'islam, très anticommuniste, et qui fut un « compagnon de route » des nazis avant de devoir se réfugier en Italie. Toutefois, selon certains intellectuels de Bakou l'auteur serait un écrivain et diplomate azerbaïdjanais Youssef Vazir Chamanzaminli qui mourut dans un camp stalinien en 1943. Le roman dépeint avec réalisme et sympathie une aventure romanesque campée pendant une période où Bakou et le Caucase connaissent de grandes mutations politiques et sociales : les années 1917-1920. Quel que soit l'auteur, voici ce que dit un père bon musulman à son fils, Ali, qui vient de lui annoncer qu'il va épouser Nino :

« Ta Nino est une chrétienne. Ne la laisse pas apporter chez nous une foi étrangère. La femme est un navire fragile. Il importe que tu le saches. Ne la frappe pas alors qu'elle est enceinte. Mais n'oublie jamais : tu es le maître, et elle vit dans ton ombre. Tu sais que le musulman a droit à quatre femmes à la fois. Mais il est préférable que tu te contentes d'une seule. Sauf si Nino ne peut pas avoir d'enfant. Ne la trompe pas. Ta femme a droit à chaque goutte de ton sperme. Les adultères seront damnés pour l'éternité. Sois patient avec elle. Les femmes sont comme des enfants, en plus vicieux et sournois. Il est important que tu saches aussi cela. Couvre-la de cadeaux si tu le veux, donne-lui des soieries et des bijoux. Mais si tu as besoin d'un conseil, et qu'elle t'en donne un, fait le contraire exactement. C'est peut-être la chose la plus importante à savoir. »

On est loin de Saint-Simon. Fondamentalement, on en est toujours plus ou moins là. Mais comme aujourd'hui de plus en plus de femmes refusent leur infantilisation, notamment, mais pas exclusivement celles qui vivent en Europe, les réactions des musulmans se font de plus en plus violentes : jets d'acide, aspersion d'essence, viol...le drame continue.

Les femmes dont Dieu parle le plus dans le Coran sont celles du prophète. D'abord le Coran établit la mode vestimentaire que doivent suivre les musulmanes, et ces divins chiffons ne sont pas du Jean-Paul Gauthier. Sourate 24, 59/60 : « Nul grief aux femmes atteintes par la ménopause et n'espérant plus mariage si elles déposent leurs voiles, [*sauf à*] se montrer sans atours. » Pas de décolletés donc, même après la ménopause, mais le voile peut alors tomber... encore que, grâce à la modernité et aux progrès de la chirurgie esthétique, chez les gens riches le voile tombera de plus en plus tard. Il faudra donc que des spécialistes en casuistique musulmane définissent si dans ce verset la ménopause a prééminence sur « et n'espérant plus mariage » ou non pour pouvoir, ou non, ôter le voile et voguer lentement vers la mort tout en maudissant la jeunesse voilée : le rôle des vieilles femmes pour imposer les aspects

les plus rétrogrades de l'islam aux jeunes gens est considérable. Car sous le voile il y a le désir. Le désir dont Mahomet avait une perception étrange. À première vue, il s'en méfie, sourate 24 ; 30, 31 :

« Dis aux Croyants qu'ils baissent leurs regards et soient chastes. Ce sera plus décent pour eux. Allah est bien informé de ce qu'ils font.

« Dis aux Croyantes de baisser leurs regards, d'être chastes, de ne montrer de leurs atours que ce qui en paraît. Qu'elles rabattent leurs voiles sur leurs gorges !... »

Suit une longue liste des personnes qui peuvent voir la croyante, non pas nue, mon Dieu ! mais vêtue et non voilée : il s'agit de tous les parents plus ou moins proches, des garçons non pubères ainsi que des esclaves et de « leurs serviteurs mâles que n'habite pas le désir » (des eunuques ?), puis, Dieu ajoute : « Que [les Croyantes] ne frappent point [*le sol*] de leurs pieds pour montrer les atours qu'elles cachent ! » On comprend que les croyantes frappaient du pied sur le sol pour faire tomber le voile : les coquines ! Un non-musulman a le droit d'être surpris par le sens du détail dont Dieu fait preuve ici, alors que par ailleurs il ignore l'existence des Amériques. Nous sommes loin de la grande philosophie, le Coran nous entraîne dans les secrets d'alcôve. Il est vrai que sitôt que nous entrons dans des histoires de femmes, seules les voies du Seigneur sont impénétrables. Alors, pénétrons.

Pour le non-spécialiste, même si elles ne sont pas nommées, deux épouses de Mahomet apparaissent dans le Coran : Aïcha et Zeïnab. Aïcha, comme nous l'avons dit aurait été très jeune quand elle est mariée à Mahomet qu'elle partagea immédiatement avec une autre coépouse, Sowa dont le Coran ne parle pas. Tout commence avec ce que l'on appellera avec Maxime Rodinson dans son « Mahomet » : « L'affaire du collier ». Je vais en rendre compte à partir de notes d'un cours autrefois donné à mon oncle par un vieux maître arabisant, le général Pierre Rondot.

Mahomet avait emmené Aïcha lors d'une expédition militaire. Au matin alors que la caravane allait se remettre en route, Aïcha s'éloigna pour un besoin. En revenant vers le campement qui se préparait au départ elle s'aperçut qu'elle avait perdu son collier, elle revint sur ses pas et chercha le collier dans le sable. Après l'avoir trouvé, elle revint au campement et s'aperçut que les gens étaient partis sans elle. Cela se comprend si l'on sait que les femmes des personnages importants voyageant à dos de dromadaire étaient dans un palanquin fermé de rideaux monté sur la selle de l'animal, comme une sorte de tente, d'où, peut-être, la burqa : toute femme musulmane qui sort de chez elle commence une dangereuse odyssee. Le palanquin étant monté sur la selle et prêt au départ, personne ne s'était aperçu qu'il était vide. Elle attendit que l'on revînt la chercher. On ne revint pas. Un jeune homme vint à passer sur son dromadaire, il ramena Aïcha à la caravane après des heures passées seul à seule avec la femme du prophète. Alors la rumeur se déchaîna : Mahomet était cocu !

Ici s'achève mon libre résumé du vieux maître. Voilà une affaire singulière, qui certes décrit les obsessions d'une société où la sexualité semble dominer des êtres frustes. La modernité offre de nombreuses occasions où hommes et femmes se côtoient, se font face, sans nécessairement se mettre à copuler. Il y a un peu de temps, un soir, à Assouan, j'étais à un café au bord du Nil, en terrasse, avec un ami égyptien, il avait quelque dix ans de plus que moi. J'avais une vingtaine d'années. Nous parlions dans la fraîcheur du soir en buvant un liquide à bulles. Un vent léger venait du désert, de l'autre côté du fleuve, du côté des ruines de l'ancien monastère de saint

Siméon, cette brise fraîche chassait les moustiques. Nous parlions de tout et de rien. Puis, nous avons parlé des femmes. Entre les lampadaires qui éclairaient les berges où clapotaient les étraves des felouques, je voyais parfois passer le vol rapide de grosses chauves-souris. Des vampires. Je lui ai dit que je trouvais ignoble la coutume des femmes égyptiennes qui faisaient subir aux petites filles l'ablation du clitoris. Je lui ai dit que je plaignais les hommes égyptiens qui avaient des femmes sans clitoris. Il m'a dit que c'était la coutume et la religion. Je lui ai dit : « Quelle religion ? » « L'islam, pardi ! » « Mais non, les coptes le font aussi. Rien à voir avec la religion ». Je m'étais documenté : rien dans le Coran à ce propos, rien dans la Bible. La coutume venait peut-être de l'Égypte ancienne, ou de plus loin encore. En tout cas, elle n'existait qu'en Afrique (sauf au Maghreb). Lui, il a soutenu mordicus que c'était un embellissement vertueux de la femme musulmane. Il était un salafiste discret. À l'époque les salafistes étaient encore discrets.

Hors toute bienséance, je lui ai demandé si lors d'un cunnilingus il avait déjà regardé de près une vulve charcutée par une matrone qui a tranché les lèvres douces et le clitoris subtil du sexe féminin. Ce n'est pas que j'avais bu, mais il m'avait chauffé les oreilles avec son histoire de beauté. Nous n'étions pas ivres, nous buvions une sorte de champagne local sans alcool, avec des bulles et sucré, « Veuve Clito » je suppose. Il ne pratiquait pas l'hommage buccal aux dames, il n'a pas répondu à ma question, mais il a senti qu'il ne m'avait pas convaincu. Alors il a expliqué que cette opération était nécessaire, que sans elle, la femme ne pourrait pas contrôler son désir. Qu'il suffirait qu'un homme la touche : « Comme ça ! » (Il m'avait serré la main comme pour me dire bonjour) et elle tomberait par terre en suppliant d'être prise ! Les vampires tournaient de plus en plus vite autour des lampadaires. Là, il passait les bornes. J'ai éclaté de rire. Il n'y avait pas de jeune femme dans le café, évidemment, la nuit était islamiquement correcte, une nuit caserne pré moderne : rien que des hommes ! Mais s'il y en avait eu ne serait-ce qu'une seule, à la condition qu'elle fût une touriste étrangère, je serais allé lui serrer la main poliment, il aurait vu, ce con, qu'elle ne se couchait pas ! Dans ma colère, je n'ai pas pensé qu'il m'aurait simplement répondu que c'était normal, qu'elle était Égyptienne et purifiée de son clitoris infernal. Alors je lui aurais dit : « Non, c'est une Italienne, de Sicile, ou une Algérienne d'Alger, ou... » J'ai dû me contenter de lui dire que je pouvais lui jurer qu'à l'université, en France, quand je serrais la main d'une étudiante ce n'était pas suffisant, hélas, pour qu'elle me mette dans son lit ! Il ne m'a pas dit qu'il pensait que je manquais de *sex-appeal*, mais je suis sûr qu'il l'a pensé. J'ai compris que le monde musulman était malade du désir.

Le drame de l'islam est d'avoir pétrifié les mœurs des Arabes urbains de la péninsule qui sont devenues des paradigmes du comportement de millions de gens. La suspicion et l'obsession sexuelles créent dans les pays musulmans une atmosphère extraordinairement malsaine. Les femmes occidentales qui visitent en touristes ces pays font l'expérience des frustrations sexuelles des hommes musulmans qui dans la foule passent des mains avides sur des corps religieusement et socialement permis. Heureuses celles qui ne subissent pas un viol. Ce sont là des gestes où tout est dit de la misère sexuelle dans l'islam. Autrefois, je disais à mes amis musulmans : « Quand un Arabe regarde une femme, Dieu pleure ! Il voit un homme malheureux et une femme profanée ». Certains baissaient le nez, d'autres me traitaient de bigot catho.

Les Arabes de la péninsule ne pratiquent pas la circoncision des femmes, Aïcha avait son clitoris et la rumeur s'enflait, elle affectait Mahomet sentimentalement, et même politiquement en lui faisant perdre une part de son prestige. Heureusement Dieu s'en mêla, il envoya une série de versets qui innocentèrent Aïcha. Nous n'en citerons que quelques-uns, sourate 24 :

« 12 Lorsqu'ils ont entendu [cette calomnie], que les Croyants et les Croyantes n'ont-ils en eux-mêmes, conjecturé favorablement ! Que ne se sont-ils écriés : « C'est une calomnie avérée ! »

« 13 Que les accusateurs n'ont-ils, à ce propos, produit quatre témoins ! N'ayant point produit de témoins, ces gens, devant Allah, sont des menteurs.

« 16/17 Allah vous exhorte à ne plus commettre cela, si vous êtes croyants. »

Résultat, un épisode issu de mœurs et d'une vision archaïques du monde est devenu un dogme pour des millions de gens qui reproduisent les mêmes pensées, gestes, explications et comportements dans un à rebours obsessionnel. L'avantage, malgré tout, est que l'épisode est relativement favorable aux adultères rapidement menés qui n'ont pas le temps de laisser quatre témoins s'accumuler. D'où cet ambassadeur dont j'ai parlé qui en Arabie avait accumulé les coûts rapides. Moi, je lui avais dit qu'au lieu d'en être fier, il devait appeler son Odyssée : « Au malheur des Dames ». Il était Italien, adepte du « bunga, bunga », il devait voter Berlusconi.

Pour sanctionner l'adultère, on ne trouve pas trace de la lapidation dans le Coran. Dans la Bible, si ! Il est étrange que la lapidation qui n'est pas prescrite dans le Coran ne soit aujourd'hui pratiquée que dans le monde musulman en vertu d'un hadith rapporté par deux imams du IX<sup>e</sup> siècle, Bukhari et Muslim, qui vivaient et écrivaient plus de deux siècles après la mort de Mahomet. Il est étrange que la clitoridectomie qui n'est pas prescrite par le Coran soit pratiquée dans un grand nombre de pays musulmans. Comme quoi, pour les musulmans, le contrôle des femmes est encore plus important que le Coran. Le Coran prescrit cent coups de fouet à chacun des deux coupables d'un adultère, et quatre-vingts aux faux accusateurs – de quoi décourager les volontaires à la délation : je vois dans cela une preuve du fait que Mahomet aimait Aïcha. Les autres religions bibliques ne pratiquent plus la lapidation prescrite pourtant dans la Bible, pour les chrétiens c'est le Christ qui a aboli la pratique ; pour les Juifs, je n'en sais rien. Quant à savoir si Aïcha l'a fait avec Safwan (c'est le nom du jeune homme qui la trouve dans le désert), je m'en fous, et je m'étonne que Dieu ait pu accorder tant d'importance à une affaire aussi triviale. Une Tradition dit que de toute façon le pauvre Safwan était impuissant, mais c'est une tradition douteuse, comme beaucoup d'autres. La psychologie moderne et l'École des Annales nous ont enseigné la fragilité des témoignages.

L'autre épouse du prophète dont parle le Coran est Zaynab. Son cas n'est pas sans similitudes avec celui d'Hélène de Troie. Sa beauté est à l'origine du problème. Il semblerait qu'une femme appelée Zaynab soit obligée d'être belle. Mahomet avait affranchi un de ses esclaves Zaïd ibn Haritha, il lui avait été donné par sa première épouse Khadija. Il avait fait de lui son fils adoptif. Selon les spécialistes, l'affaire Zaynab se produisit peu de temps après celle du collier d'Aïcha.

Mahomet voulait parler à son fils, il se rendit à son domicile, il n'était pas chez lui. Zaynab, l'épouse du fils adoptif, reçut son beau-père, elle était seule et pour une

raison ou pour une autre peu vêtue, au moins au début de la rencontre. La beauté de la femme frappa le prophète. Informé par sa femme de ce qui s'était passé, Zaïd alla voir son père adoptif et lui proposa de lui donner sa femme puisqu'elle lui avait plu. Autres temps autres mœurs. Le prophète refusa, car les conventions sociales s'opposaient à ce qu'un père épousât l'épouse de son fils, même adoptif : l'acte était assimilé à un inceste. Il resta toutefois troublé par le désir éprouvé. De son côté le fils cessa de coucher avec sa femme, peut-être la répudia-t-il ? Certains commentateurs disent que les deux époux ne s'entendaient pas. Le trouble du désir fut si fort qu'il finit par provoquer une révélation, elle mérite d'être abondamment citée, sourate 33 :

« 36 Il n'est ni d'un Croyant ni d'une Croyante, quand Allah et Son Apôtre ont décrété une affaire, de se donner à choisir sur cette affaire. Quiconque désobéit à Allah et à Son Apôtre est dans un égarement évident. »

Cela commence donc par l'argument d'autorité : ce que Dieu décide ne se discute pas ! N'oublions pas qu'avant la décision divine il y eut un a priori banal : le désir d'un homme pour une femme. L'ordre divin donné, viennent le contexte et les explications rationnelles :

« 37 [*Prophète !, rappelle-toi*] quand tu disais à celui sur qui Allah et toi aviez répandu vos bienfaits : « Garde auprès de toi ton épouse et sois pieux envers Allah ! » [*Rappelle-toi quand*] tu cachais en ton âme ce qu'Allah devait faire paraître et [*quand*] tu craignais le jugement public alors qu'Allah était plus digne que tu Le craignisses ! Quand Zaïd eut rompu tout commerce avec [son épouse], Nous te la fîmes épouser afin que nul grief ne fût fait aux Croyants, à l'égard des épouses de leurs fils adoptifs, quand ceux-ci ont rompu tout commerce avec elles. Que l'ordre d'Allah soit exécuté ! »

On remarquera la divine hypocrisie par laquelle est expliqué que ce que Dieu permet à Mahomet est une façon d'aider tous les croyants qui se retrouvent dans cette situation. Puis, Dieu dit : « Tu cachais en ton âme ce qu'Allah devait faire paraître » Il ne s'agit donc pas seulement de désir, il y a aussi de l'amour, et le pauvre Mahomet, comme Tristan et bien d'autres, ne sait pas très bien d'où lui vient ce sentiment puissant qui fait violence aux conventions sociales. L'Occident du Moyen Âge résout le problème en faisant intervenir un vin herbé, le vin n'est pas coranique correct, alors c'est Dieu qui est responsable : il fait paraître « ce qui ne devrait pas paraître ». Puis il ordonne ce qui n'était pas permis. L'homme désirant est délivré de toute responsabilité et de tout obstacle à son désir : il a obligation de faire ce que Dieu lui ordonne de faire. On en oublierait presque qu'au commencement de l'affaire Zaynab il y a le désir, et ce n'était pas celui de Zeus.

Ce qui me fascine dans ces deux affaires résolues par des messages divins, c'est d'y voir paraître une forme de raisonnement que j'ai souvent rencontrée chez les musulmans et que j'ai mis longtemps à saisir, tant elle me semblait étrange. Les Occidentaux appliquent leur raison a priori, d'où cet esprit critique qui caractérise leur pensée logique. Cela vient de très loin, déjà dans l'Odyssée (V, 332-372) on voit Ulysse raisonner alors qu'il est en plein naufrage et qu'une divinité, Ino, vient lui dire par quel moyen sauver sa vie en quittant le radeau qui encore le porte, mais se disloque : « Non ! non ! je ne veux pas lui obéir encor ; mes yeux n'ont aperçu que de trop loin la terre [...] Il vaut mieux faire ainsi ; c'est, je crois, le plus sage : tant que

mes bois tiendront, unis par les chevilles, je vais rester dessus, endurer et souffrir ; mais sitôt que la mer brisera le plancher, je me mets à la nage ; il me restera rien de mieux comme espoir.» Le raisonnement est **a priori**, il évalue l'injonction divine comme une hypothèse parmi d'autres et décide de ne pas la suivre. Ulysse fait confiance à sa raison, il raisonne sur les choses réelles : le rivage est loin, les planches du radeau tiennent encore. C'est le bon sens, si honni par les intellectuels français, qui l'emporte. « Le bon sens » redécouvert par René Descartes vers 1637 et qui envahit tout au Siècle des Lumières. On retrouve le bon sens là où on l'attendrait le moins : dans un livre couronné par le Goncourt en 1990 (« Les champs d'honneur ») où Jean Rouaud fait la chronique douce-amère d'une famille de la Loire-Inférieure. Il y parle de sa « tante Marie », institutrice des écoles libres à la retraite, bigote et vivant comme une béguine dans le culte des saints dont elle invoque la protection à tout bout de champ dans une familiarité qui sent bon le paganisme, c'est-à-dire la continuité historique de l'Occident. Voici ce que dit Jean Rouaud de sa petite tante institutrice et de son culte des saints : « En revanche, il ne fallait rien demander à saint Colomban, que certains invoquent pour donner une lueur d'intelligence aux esprits un peu lents, car la tante comptait essentiellement sur l'excellence de ses méthodes pour combler les lacunes. C'était son côté Siècle des Lumières. » Ne retrouve-t-on pas ici Ulysse sur son radeau plus confiant dans sa raison que dans l'avis d'une divinité du panthéon grec ? J'y vois un trait culturel puissant qui détermine l'attitude de l'Occident depuis des millénaires, et qui s'affirme sitôt que surgit l'obstacle : la foi en la raison (« La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre... »). J'en ai vu une illustration parfaite chez une jeune alpiniste française de vingt et un ans, Gaële Cavalier, qui s'était lancée, en 2016 je crois, dans l'ascension hivernale en solitaire de l'Aiguille verte, dans le massif du Mont Blanc. Arrivée à cent mètres du sommet, elle constate que sa technique ne lui permet pas de franchir une masse de glace où ses piolets et ses crampons ne tiennent pas, elle tente le passage et comprend bientôt qu'elle ne peut ni monter ni descendre. Le temps se lève : brouillard, neige, vent, tempête. Elle va mourir. Alors elle pleure, elle prie et alors que tout semble perdu elle raisonne : faire ceci, puis cela, etc. Elle passe trois nuits et quatre jours coincée dans la tempête à cent mètres du sommet de l'Aiguille verte. Elle est sauvée par l'hélicoptère du secours en montagne de Chamonix. Elle est la version féminine et alpine de l'Ulysse méditerranéen. Face à sa mort, en usant de sa raison a priori elle a sauvé sa vie. Le plus beau, peut-être, est que dans l'intimité de son aventure singulière, avec modestie et pudeur, elle nous rappelle d'où nous venons et qui nous sommes.

Très souvent, j'ai remarqué que les musulmans raisonnaient **a posteriori**. On énonce d'abord la vérité, le désir, puis on raisonne pour justifier a posteriori le pourquoi et le comment du désir, et l'on combat ceux qui s'opposent au désir-vérité. C'est exactement ce que fait Mahomet lorsqu'il est confronté à ses deux affaires de femmes : d'abord son désir, l'innocence d'Aïcha, la beauté de Zaynap, puis Dieu qui « dit le vrai » (comme les enfants selon Ségolène Royale), et explique et raisonne, et menace les réfractaires. Dans le droit musulman, c'est la même chose : d'abord la vérité dite par le Coran, puis on raisonne pour montrer comment et pourquoi cette vérité s'applique à ce cas-là. Inutile d'insister sur le fait que ce droit coranique, que les musulmans doivent appliquer, est souvent en contradiction avec le droit moderne. On pourrait dire, en quelque sorte, que les Occidentaux raisonnent d'une façon totalement inversée par rapport aux Arabes musulmans : d'abord la recherche des faits, de quoi s'agit-il ? Puis, on cherche à appliquer un principe explicatif, une vérité.

La démarche musulmane est inverse : on pose le principe coranique, on le renforce par quelques hadiths bien choisis, puis on organise les faits pour qu'ils confortent le principe. Il y a là une démarche intellectuelle totalement opposée à l'esprit critique.

L'esprit critique est aussi une attitude qui consiste à reconnaître que l'on s'est trompé. Toute l'histoire du monde musulman exprime cette incapacité à reconnaître que l'on puisse se tromper. Les échecs des musulmans sont toujours extérieurs. Ils sont dus à la méchanceté des autres et à la volonté de Dieu... au mieux l'échec est dû au manque de foi du croyant, ce qui renvoie la pensée au principe coranique absolument véridique dans un système qui se referme sur lui-même. Les musulmans se sont ainsi coupés du plaisir de la découverte de l'erreur, magnifiquement exprimé par le philosophe Gaston Bachelard dans « La psychanalyse du feu » (p.171) : « Avouer qu'on s'était trompé, c'est rendre le plus éclatant hommage à la perspicacité de son esprit. C'est revivre sa culture, la renforcer, l'éclairer de lumières convergentes. C'est aussi l'extérioriser, la proclamer, l'enseigner. Alors prend naissance la pure jouissance du spirituel. » Je ne sais pas si la façon la plus spontanée dont raisonnent les Arabes musulmans leur vient du Coran ou si la façon dont Mahomet raisonne dans le Coran lui vient de la façon dont ses contemporains raisonnaient déjà.

J'appelle cela la logique dogmatique : d'abord le dogme, puis on regarde le monde à travers lui. Il est rare que ce que l'on voit alors aille à l'encontre du dogme, et quand cela arrive, l'idéologue regarde ailleurs, un ailleurs où il trouve confirmation du dogme. Puis l'idéologue agit. Évidemment, la réalité ne va pas comme le dogme, elle résiste. Alors on s'adapte, d'où les nombreuses incohérences que l'on rencontre dans l'histoire musulmane et dans le droit musulman. Par exemple : la lapidation de la femme adultère introuvable dans le Coran, mais « retrouvée » dans un hadith. Ou encore le rejet de la mixité qui sépare les sexes dans toute la vie sociale et la condamnation de l'homosexualité, qui est pourtant une conséquence possible du rejet total de la mixité. Dans l'histoire de l'Empire ottoman contée par les historiens musulmans il n'y a jamais de défaites, on va de victoire en victoire. Les frontières entre la « terre des infidèles » et la « terre bien gardée de l'islam » ne peuvent être que temporaires. Lorsque l'adaptation n'est pas possible, l'idéologue use de la violence pour forcer la réalité à être conforme en éliminant du récit historique les défaites et ceux qui les annoncent (par exemple, la défaite navale de Lépante en 1571). Après quelques massacres, bonne fille, la réalité fait un effort, le dogme se sent mieux. Il triomphe. Puis la réalité revient et se venge. Catastrophe ! On l'aura compris, à un moment ou à un autre nous sommes tous, ou avons tous été des musulmans, surtout quand on est écolo et de gauche aujourd'hui ou quand on était de droite autrefois. Nous n'avons pas voulu voir plus loin que le bout de nos dogmes. Parce qu'elle a rompu avec le temps des récits, la modernité nous a libérés des logiques dogmatiques qui, ici ou là, font de la résistance. Comme l'islam est de toutes les logiques dogmatiques la plus ancienne, la plus expérimentée, la plus puissante, et qu'elle n'hésite pas à recourir au mensonge et au meurtre, il faut s'attendre à des problèmes.

En tout cas, ces deux affaires de femmes vont peser lourdement sur l'avenir des femmes musulmanes. Dans sa propre maison Mahomet va renforcer la discipline parmi ses femmes, les menaçant de répudiation (voir sourate 33, verset 28) et instaurant, semble-t-il, la claustration, même sourate, verset 33 :

« Demeurez dans vos demeures ! Ne vous produisez point en vos atours, à la manière de l'ancienne Gentilité (*jâhiliyya*) ! Accomplissez la Prière ! Donnez l'Aumône (*zakât*). Obéissez à Allah et à Son Apôtre ! Allah veut seulement écarter de vous la souillure !, ô membres de la Maison [*du Prophète*] !, et [*Il veut*] vous purifier totalement. »

Le slogan divin est donc « Mesdames, pour rester pures restez cloîtrées ! et si vous devez sortir : restez voilées ! » Il y a quelque chose de tragique et de fascinant dans la façon dont les sociétés où domine l'islam ont réussi à pétrifier leur histoire dans la reproduction d'événements, attitudes et comportements d'un autre temps, d'un autre monde.

Évidemment, les deux affaires que nous venons d'évoquer n'adviennent pas *ex nihilo*, elles se produisent dans un contexte dans lequel la femme est de toute façon considérée comme un être secondaire, une marchandise qui se vend et s'achète, soit comme esclave, soit comme épouse légitime que l'homme achète en payant au père de la femme son prix. Comme dans la Grèce antique. Les dévots insistent beaucoup sur le fait que le Coran a amélioré le sort traditionnel de la femme arabe. Un des grands arguments est la prohibition de l'infanticide. Il semble que l'infanticide ait été largement pratiqué par les Arabes de la péninsule comme méthode de contrôle de la population. Il semble aussi que les filles aient été les principales victimes de cette pratique. Ce qui est logique si le but est de limiter la population : un mâle peut féconder plusieurs femelles, les mâles ont donc moins d'importance que les femelles. Toutefois, le Coran ne précise pas le sexe dont le meurtre est prohibé, sourate 6 :

152/151 Dis [*également*] : « Venez ! [*afin que*] je vous communique ce que votre Seigneur a déclaré illicite pour vous ! Ne lui associez rien ! [*Marquez*] de la bienfaisance à vos père et mère ! Ne tuez pas vos enfants de crainte de dénuement ! Nous vous attribuerons, ainsi qu'à eux, [*le nécessaire*]. N'approchez pas des turpitudes tant extérieures qu'intérieures ! Sinon en droit, ne tuez pas votre semblable qu'Allah a déclaré sacré ! Voilà ce qu'Allah a commandé, [*espérant que*] peut-être vous raisonnez. »

Les dévots s'extasient sur cette prohibition de l'infanticide qui, selon eux, ne pouvait venir que comme preuve du fait que par le Coran Dieu faisait sortir le monde arabe du « temps des ténèbres » pour le faire entrer dans celui de la lumière. En ce qui concerne le meurtre des enfants et plus particulièrement celui des filles, ce n'est pas ce que dit l'histoire, elle vient troubler la logique dogmatique des musulmans.

Dans un compte rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres pour l'année 1979, on peut lire dans le rapport de Christian Robin, qui mena à l'automne 1978 une mission archéologique et épigraphique française au Yémen du nord, une traduction d'un texte sudarabique qui mentionne expressément la prohibition du meurtre des filles. Ce texte est connu des spécialistes sous le nom de « décret de Matara », du nom de la ville où furent faites les fouilles où le texte fut découvert. Ce décret de Matara a été daté de huit siècles avant Mahomet. Les faits historiques peuvent évidemment être contestés, à la condition que la contestation s'inscrive dans une logique de critique rationnelle : pertinence des traductions, pertinence des datations, etc. Mais jamais au nom d'une logique dogmatique, qui, hélas domine encore la pensée arabo-musulmane.



Une expression employée dans le verset 152/151 de la sourate 6 est difficile à comprendre : « N'approchez pas des turpitudes tant extérieures qu'intérieures ». Je ne suis pas arabisant, mais j'ai tout lieu de faire confiance à Régis Blachère, si respectueux du texte coranique qu'il multiplie guillemets et majuscules pour bien montrer au « lecteur » qu'il traduit un « *Texte Sacré* ». Donc je lui fais confiance et je cherche la définition du mot turpitude puisque c'est celui qu'il a choisi. En 1690, Furetière dit : « Qualité de ce qui est fait contre l'honneur, la pudeur, la justice, la générosité ». Le dictionnaire de l'Académie, version 1932-1935, ne nous aide pas à préciser : « Ignominie qui résulte de quelque action honteuse ». Pas plus que le Robert, plus moderne : « Caractère de bassesse, d'indignité » : il donne pour exemple : « Se vautrer dans la turpitude » et renvoie aux mots « débauche », « ordure ». On peut en déduire que le Coran ordonne au croyant de ne pas commettre des actions immorales, y compris des actes sexuels débauchés.

C'est l'histoire de Sodome qui, comme dans la Bible, permet d'y voir un peu plus clair sur cette affaire de turpitude, sourate 7 :

« 78/80 [*Rappelle*] Loth quand il dit à son peuple : « Vous livrez-vous à cette Turpitude ? Nul de [*ce*] monde ne l'a commise avant vous. »

« 79/80 En vérité, par concupiscence, vous commettez l'acte de chair, avec des hommes et non avec des femmes. Vraiment vous êtes un peuple impie (*musrif*) »

Certains musulmans m'ont dit que cette condamnation n'est pas très forte, et qu'en tout cas elle est une des rares allusions directes à l'homosexualité masculine dans le Coran, qui par ailleurs ignore le lesbianisme. Ils ajoutent que la condamnation est beaucoup plus fortement exprimée dans la Bible et que cette condamnation légère expliquerait la relative tolérance dont, traditionnellement, bénéficiait l'homosexualité en pays musulman, où plusieurs poètes homosexuels ont glosé sur les éphèbes du paradis, sourate 52, verset 24 : « Pour les servir, parmi eux circuleront des éphèbes à leur service qui sembleront perles cachées. » Pour avoir vécu de nombreuses années dans des pays musulmans, je peux témoigner du fait que dans ces pays j'ai ouï dire qu'à l'abri des maisons fermées se pratiquaient des turpitudes homosexuelles dont l'imagination passait largement les pratiques pourtant très libérées des milieux *gay* de San Francisco. Cela dit, il semblerait que la répression des homosexuels par la charia se soit renforcée au cours des trente dernières années. En Iran, l'ignominie homophobe a pris des formes délirantes : des chirurgiens musulmans pratiquent d'autorité sur les homosexuels efféminés l'ablation du pénis et la confection d'une vulve et d'un vagin. Ainsi tout rentre dans l'ordre !

L'histoire de Sodome est insérée par la sourate 7 dans un ensemble d'exemples tirés de la Bible ou d'autres récits locaux qui montrent la destruction de plusieurs peuples qui n'ont pas écouté les prophètes qui leur avaient été envoyés. C'est l'aspect « Père Fouettard » du message coranique, aussi abondamment mentionné que la miséricorde divine. Il faut donc compter au nombre des turpitudes le fait de ne pas suivre les injonctions du Coran dans tous les domaines y compris dans celui des comportements sociaux et sexuels (« turpitude intérieure et extérieure »), qui semblent particulièrement visés dans le verset 152/151 de la sourate 6.

J'ai dit que Mahomet avait une perception étrange du désir, j'ai cité la sourate 24 (verset 30, 31) où s'exprime une méfiance, ou pour le moins la recommandation de contrôler le désir. Par rapport au christianisme qui n'a pas résolu ce problème que la pédophilie de certains prêtres rend de plus en plus urgent de résoudre, l'islam peut, par certains aspects, prétendre avoir trouvé une solution. Il n'y a pas de pensée profonde, voire mystique, à propos du désir dans le Coran, rien qui approche la splendeur du « Cantique des cantiques » dans la Bible. Mais il y a une acceptation pratique des impératifs du désir hétérosexuel chez l'homme. Parfaite pour un mâle hétérosexuel qui a les moyens physiques et financiers de ses désirs, cette reconnaissance pratique est catastrophique pour les femelles réduites à la servitude du fait qu'elles sont achetées comme épouse, comme esclave et comme concubine. Elles sont aussi réduites en servitude par la menace des coups et de la répudiation dont l'homme a le monopole. Cette acceptation pratique du désir masculin est aussi catastrophique pour les jeunes mâles qui n'ont pas les moyens financiers de s'acheter les quatre épouses légitimes que Dieu a permis, souvent ils ne peuvent pas en acheter une seule. Il est à remarquer que la permission de quatre épouses est peut-être liée à une volonté de protection des enfants orphelins (Mahomet en fut un), sourate 4 :

« 3. Si vous craignez de n'être pas équitables à l'égard des Orphelins... Épousez donc celles des femmes qui vous seront plaisantes, par deux, par trois, par quatre, [*mais*] si vous craignez de n'être pas équitable, [*prenez-en*] une seule ou des concubines ! C'est le plus proche [*moyen*] de n'être pas partiaux. »

J'avoue ne pas comprendre en quoi prendre des concubines peut aider l'homme à être plus équitable vis-à-vis de sa femme ou vis-à-vis des femmes en général... ainsi que vis-à-vis des orphelins. Il y a peut-être là un problème de contexte propre à l'Arabie du VIIe siècle, ou un problème de traduction. En tout cas, les concubines ce sont des esclaves achetées, ou des butins de guerre comme dans l'Iliade. Dieu conforte donc l'esclavage, notamment celui des femmes. Jusqu'au XIXe siècle, les razzias de l'Empire turc contre les chrétiens et contre les autres populations permettaient de peupler les harems des riches musulmans et de fournir des soldats aux khédives d'Égypte.

Une théocratie fondée sur des obligations divines aussi inhumaines est un danger pour l'avenir de l'espèce humaine, et les guerres civiles qui aujourd'hui s'allument dans le monde musulman montrent que ce danger n'est pas une vue de l'esprit. C'est un peu comme si, en Occident, les peuples en étaient restés aux mœurs brutales de l'Iliade et de l'Odyssée (que l'on retrouve pourtant dans le monde de la criminalité : maffia, etc.) Dans ce cas, on peut comparer Mahomet à Agamemnon : il n'hésite pas à faire ce qui est en contradiction avec sa politique générale. On se souvient d'Achille reprochant à Agamemnon de lui avoir pris sa femme, alors qu'il est en guerre contre Troie pour reprendre à Paris Hélène, la femme du frère d'Agamemnon, le roi Ménélas.

Dans le Coran, cela commence avec Dieu dispensant Mahomet de se limiter à quatre épouses, et lui indiquant toutes les femmes qui lui sont permises : la liste est longue, sourate 33 :

49 O Prophète ! Nous avons déclaré licites pour toi tes épouses auxquelles tu as donné leurs douaires, celles des esclaves qu'Allah t'as données par fait de guerre, les filles

de ton oncle et de tes tantes maternelles qui ont émigré avec toi, la femme croyante, si elle se donne au Prophète, si le Prophète veut la prendre en mariage, dévolue à toi, à l'exclusion des Croyants.

50 Nous savons ce que Nous avons imposé [*aux Croyants*], à l'égard de leurs épouses et de leurs esclaves -, [*tout cela, Prophète !*], afin qu'il n'y ait pas sur toi de gêne. Allah est absoluteur et miséricordieux.

51 Tu remets à plus tard celle d'entre elles que tu veux ; tu donnes accès auprès de toi à celle que tu veux, ainsi qu'à celle que tu recherches parmi celles écartées de toi. [*En cela,*] nul grief à toi. Cela est très propre à leur donner de la joie, à ce qu'elles ne s'attristent point et à ce qu'elles agrément ce que tu leur accordes à toutes. Allah sait ce qui est en vos cœurs. Allah est omniscient et longanime.

Ma foi, depuis l'affaire DSK nous savons que chez certains hommes de pouvoir la libido fait dans la démesure, — mais on s'en doutait un peu avant. Nous savons également que le parti dévot qui entoure ces hommes de pouvoir, si prompt à dénoncer les mauvaises pensées des autres, cultive un silence respectueux sur leurs fornications obsessionnelles. En tout cas, pour Mahomet, c'est un peu comme pour la classe politique et DSK, les musulmans ne bronchent pas, car Dieu, si prompt à discipliner les femmes par les voies de fait ordonnées aux hommes, est en effet miséricordieux et longanime avec Mahomet et, à travers lui, avec les hommes musulmans en général. Pour un non-musulman, il y a dans ces versets une logique révoltante, qui se double d'une hypocrisie stupéfiante. Le résultat de cette éthique libidineuse a été terrible pour l'ensemble du monde musulman. Pour moi, la grande énigme est de comprendre pourquoi et comment tant de femmes agrément à cette vision d'elles-mêmes qui nie leur dignité. Je n'ai pas trouvé réponse à cette énigme, si ce n'est la force des comportements traditionnels ainsi que la peur des coups conjuguée à la peur de la liberté qui hante les êtres humains tout autant que le désir d'être libre.

Pourtant, je ne crois pas à la thèse de ceux qui présentent Mahomet comme un roublard qui profite de la naïveté de ses compatriotes pour faire ses quatre fois quatre voluptés. Lorsque des êtres humains imposent aux autres des obligations et des règles auxquelles ils se soustraient eux-mêmes, le pire n'est pas le fait qu'il s'agisse d'une duplicité consciente, mais le fait que celui qui manipule est, très souvent, convaincu d'agir pour le plus grand bien du plus grand nombre. C'est d'ailleurs cette conviction, et disons le mot, cette honnêteté alliée à un talent véritable, qui donne toute leur force aux manipulateurs narcissiques.

## 9 Où allons-nous ?

On oublie, au long de nos vies brèves, que la seule loi immuable de ce monde est le changement. La révolte arabe qui vient de commencer est peut-être le début de la fin de la dogmatique musulmane. Mais ce n'est que possible, même si les bien-pensants de l'Occident (j'écris en mai 2011\*) considèrent que c'est comme si c'était fait. Une chose en entraînant une autre, ils en sont à dire que les Frères musulmans sont devenus des démocrates, ils en sont à décrire le présent régime turc comme un exemple d'islam modéré. Rien n'est plus faux ! Ce régime ruse avec l'armée turque, avec les classes éclairées de sa société et avec la jeunesse moderne du pays, héritières de la laïcité d'Atatürk, mais son but est de réimposer l'islam à la Turquie, pour commencer. Ce qui pose la question suivante : existe-t-il un islam modéré ?

Des individus musulmans peuvent être modérés, mais si l'on s'en tient au Coran, je crois que cet essai a montré que le mot « modéré » associé au texte de l'islam n'avait pas de sens, si ce n'est celui d'un pragmatisme tactique et temporaire, que le califat turc avait institutionnalisé sous le nom de *sulh*. Ces trêves, d'une durée de quelques mois du temps où la puissance militaire turque était forte, se prolongèrent en années puis en rente viagère avec certains rois européens lorsque la Turquie devint progressivement « l'homme malade de l'Europe ». Une idéologie totalitaire peut-elle être modérée ? Qui a vu un nazi modéré ? Peut-on imaginer, selon Lénine, une dictature du prolétariat modérée ? Où aurait commencé la modération ? Fallait-il mettre des fleurs dans le goulag ? Présenter les excuses du prolétariat en marche avant de fusiller les réactionnaires ? Les nazis devaient-ils gazer plus modérément ? Dans l'islam les modérés sont ceux qui nous disent que l'islam est contre le meurtre des innocents. Et les bien-pensants d'applaudir ! Et d'oublier que seule la charia dit qui est coupable qui est innocent. Or la charia reproduit le Coran et la geste de Mahomet pour dire innocence et culpabilité : combien de chrétiens et d'ahmadis condamnés à mort au Pakistan par la loi contre le blasphème ? Dans dix ans combien y aura-t-il de chrétiens survivants en Iraq, en Égypte ? Et simultanément, combien de musulmans en Europe, berceau du christianisme et de la modernité ? La propagande des bien-pensants et des musulmans veut nous faire oublier cette effroyable asymétrie : il y a de plus en plus de musulmans en Europe et de plus en plus d'homogénéité religieuse et ethnique dans le monde musulman. Pourtant, paradoxe, en dépit de son homogénéité le monde musulman est en pleine décomposition : la pureté de l'islam est toxique.

Dans le but de tromper l'ennemi « associateur » juif et chrétien, les penseurs musulmans ont créé un extraordinaire double langage. Lorsque l'un d'eux dit que l'islam est contre le meurtre des innocents, il semble énoncer une règle morale commune à toutes les cultures. En ne disant pas la suite de sa pensée, à savoir que celles et ceux qui sont tués par les musulmans ne sont pas des innocents, mais des infidèles coupables devant Dieu, il réussit une parfaite déclaration de propagande. En effet, les infidèles sont rassurés d'entendre exprimer des valeurs semblables aux leurs. Quant aux musulmans convaincus, ils sont confortés, car ils comprennent que la

\*suivi d'une révision en 2016.

charia est en marche. Je pourrais multiplier les exemples : l'islam est pour la justice (coranique) ; la femme musulmane est libre (de suivre le Coran : ce qui signifie qu'elle n'est pas libre de ne pas le suivre), etc. On a l'impression de retrouver les préceptes énoncés par Aldous Huxley dans son roman antistalinien « Les animaux de la ferme » ("Tous les animaux sont égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres").

Je pense avoir suffisamment cité le Coran pour qu'il soit clair que ce texte ignore la modération au sens moderne du terme. L'argument selon lequel la Bible, également, ignorerait la modération ne tient pas. Nous l'avons déjà dit : la Bible, comme le Nouveau Testament, est porteuse de messages multiples, contradictoires et complexes qui ont abouti à des croyances multiples. À la polysémie biblique s'oppose la clarté homicide du Coran. De plus, ayant tiré les leçons de ses guerres de religion, l'Europe et les Amériques ont adopté les règles de tolérance des Lumières qui ont donné force et existence à plusieurs mouvements influents, par exemple la franc-maçonnerie aujourd'hui interdite ou persécutée dans tous les pays musulmans. Enfin, aucun prophète biblique n'annonce qu'il est la parfaite et dernière parole que Dieu adresse aux hommes avant la fin du monde. Il suffit de juger de l'arbre selon ses fruits : le judaïsme et le christianisme ne tuent plus depuis quelques siècles, alors que l'islam tue de plus en plus. Judaïsme et christianisme ont créé la modernité, c'est-à-dire un temps qui n'est plus dominé par un récit unique (sauf dans quelques sectes aberrantes), alors que l'islam a toujours la prétention d'imposer son récit à tout l'univers selon le paradigme de Médine : par la force de la conviction, par la ruse, par la violence à l'imitation des *muhajirin* (le Prophète et les premiers musulmans réfugiés à Médine, car persécutés à La Mecque). Où est la modération ? Elle ne peut être que tactique : un peu plus de ruse et de conviction et moins de violence lorsque les musulmans sont minoritaires : dialectique subtile entre l'islam quiétiste et l'islam djihadiste qui sont les deux faces de l'islam contemporain qui permet aux fidèles de jouer sur tous les registres.

Pourtant, si l'on ne peut pas exclure que les présentes révoltes ou révolutions dans des pays arabo-musulmans pourraient n'être que le début du triomphe de l'islamisme en terre d'islam, on ne peut pas écarter l'idée qu'il pourrait s'agir du début d'une mutation profonde qui verrait les musulmans inventer autre chose. Quoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. C'est d'ailleurs la faiblesse de cet essai. J'ai trop tendance à considérer les musulmans comme une cire molle où le Coran s'imprimerait sans nuances. Or, à l'évidence, la raison, le logos, ne peut jamais durablement être ôtée aux êtres humains. Tôt ou tard la raison ressurgit et prend sa revanche. Il y a là, pour moi, un grand mystère. Nos savantes analyses ne prédisent jamais les événements les plus importants. Étant croyant, je me permets d'y voir la main de Dieu... mais par l'intermédiaire du mystère de l'Homme qui est aussi celui de Dieu. Je ne sais pas ce qui se passe dans les profondeurs de chaque conscience de plusieurs centaines de millions de musulmans. Même si l'espérance ne doit pas nous rendre aveugles, l'avenir n'est pas nécessairement aussi sombre que ne le fut le passé. Les régimes tyranniques aujourd'hui malmenés par leurs populations étaient, ou sont, finalement, mais avec d'innombrables nuances, des régimes islamiques : jeu obscur entre les pouvoirs des tyrans arabes et leurs oppositions islamiques, les seules qui ne pouvaient pas être totalement détruites en raison de leurs interfaces avec les identités nationales, et qui de ce fait étaient simultanément réprimées et encouragées pour masquer la vraie répression : celle qui frappait la liberté de penser, d'organiser des partis politiques

ouverts sur des alternatives démocratiques. Résultat : en même temps que les tyrans se sont discrédités par une longue occupation stérile du pouvoir, l'islam politique qui leur était lié s'est peut-être discrédité de façon simultanée. Ce serait le cas du Pakistan, de l'Arabie Saoudite, de l'Algérie, de l'Iran... L'hypothèse est séduisante, elle porte probablement son poids de vérités : il suffit de constater à quel point ces régimes autoritaires ont introduit la charia dans leurs codes civils (sauf en Tunisie) tout en réprimant les mouvements islamistes locaux, histoire d'éliminer des opposants, de rassurer l'Occident, de recevoir des soutiens matériels, et de protéger le pouvoir des tyrans par l'usage d'un appareil répressif omniprésent. Si l'introduction de la charia avait l'inconvénient de promouvoir et de financer l'islamisme, elle avait l'avantage de surfer sur la vague identitaire provoquée par ce que l'on appelle « la globalisation » perçue avec raison dans le monde musulman comme une offensive de la modernité qui menace le récit exclusif du Coran. De plus, et cet avantage était déterminant, la charia avait la capacité de faire taire la population en général et les femmes en particulier en offrant à tous le fameux « opium du peuple » selon Karl Marx. On peut essayer d'expliquer la vertu dormitive de l'opium religieux musulman.

La perversité de la charia est double : elle fait du pouvoir politique une théocratie tout en organisant la dictature des hommes sur les femmes. La théocratie est avantageuse pour obtenir l'obéissance des sujets, mais dangereuse lorsque des fanatiques proclament que la théocratie doit être plus théocratique, comme au temps des premiers califes qui, en peu de temps, réussirent une spectaculaire conquête d'une partie du monde. Grâce à la charia un homme humilié dans sa vie courante par le régime tyrannique sous lequel il doit vivre, ou humilié dans le pays étranger où il séjourne, peut, dans son univers domestique où il applique la charia, se soulager de ses humiliations en humiliant sa ou ses femmes. Le fait qu'une telle attitude manque d'élégance ne change rien à son efficacité pratique. Surtout si l'on considère que les femmes musulmanes ont été si bien conditionnées par des siècles de pratique religieuse qu'elles acceptent encore de jouer ce rôle compensateur des humiliations masculines. Malheureusement, je ne connais aucune société dans laquelle un être humain normal ne sera pas appelé un jour ou l'autre à se sentir, à tort ou à raison, humilié. Jusqu'où ceci peut-il expliquer cela ? Je n'en sais rien. J'en suis réduit à présenter des hypothèses.

Des hypothèses issues de l'expérience historique de l'Europe. La vie des prisonniers dans les camps de concentration nazis nous a appris que ce mécanisme compensatoire était important pour maintenir un système totalitaire. Dans le livre autobiographique déjà cité où Bruno Bettelheim explique les mécanismes psychologiques qu'il a vus à l'œuvre pendant ses séjours à Dachau puis à Buchenwald, à propos du comportement des kapos (chefs d'un groupe de prisonniers et prisonniers eux-mêmes) il écrit (p.244) : « Aucun prisonnier ne se sentait réellement libre, mais il en souffrait moins s'il pouvait asservir les autres. » Si l'on considère que dans les sociétés musulmanes les femmes sont les « autres » les plus vulnérables du système, on comprend mieux la pérennité du mécanisme compensatoire et le fait qu'il soit un élément important de l'immobilisme des sociétés musulmanes. On le voit à la façon dont les hommes musulmans établis en Europe luttent, avec l'aide redoutable des musulmanes plus âgées et des gouvernements complices, pour maintenir la sujétion des filles, et réprimer avec violence celles qui, dans un environnement plus ouvert, essayent de vivre « à l'Occidentale » et d'aimer qui elles veulent, ou de consacrer leur vie à une autre passion. Nous sommes donc

dans l'incohérence la plus totale, car c'est la faillite de l'islam comme système total qui a forcé la majorité de ces hommes à quitter leurs pays. Des pays qu'ils retrouvent en Europe à travers le contrôle qu'exercent ces pays d'origine sur le financement et l'organisation de l'islam en Europe : il y a sur ce point une faillite honteuse des États européens. Une minorité parmi ces musulmans a dû quitter son pays en raison d'une appartenance à des mouvements islamistes qui mettaient en question les tyrannies locales. Ceux-là font des efforts pour islamiser l'Europe selon le modèle coranique : prise de Médine, conquête de l'Arabie. On en arrive à la situation paradoxale suivante : les musulmans établis en Europe **semblent**, en général, porteurs d'un islam plus fanatique que celui qui existe dans leurs pays d'origine. Sembler, car ils sont une minorité, mais ils sont les plus visibles et les plus actifs. Une explication possible à ce phénomène est peut-être le fait que les musulmans vivant en Europe sont confrontés à des sociétés qui ont rompu avec les visions du monde fondées sur un récit unique. Dans le monde occidental, les récits sont « à la carte » : chacun compose son menu idéologique et il n'est pas impossible que certains musulmans d'Europe vivent un islam « à la carte » où les dimensions spirituelles des religions du livre l'emportent sur la dogmatique musulmane. Le cas tragique de Mohammed Taha au Soudan montre qu'une lecture tolérante du Coran est possible... mais elle est ultra minoritaire et finit toujours mal pour ses novateurs. Cela aussi pose question, comme si le Coran dans son ensemble était trop pauvre pour porter des lectures qui ne soient pas totalitaires et meurtrières.

À certains musulmans, l'absence de récit dominant en Europe peut donner l'illusion que le Coran peut remplir ce qu'ils perçoivent comme un vide religieux, et cela d'autant plus facilement que l'idéologie de la gauche bien-pensante qui pratique le clientélisme semble dire aux musulmans : « Nous savons que vous voulez islamiser la France et nous n'avons pas l'intention de nous y opposer ! » car l'islam est la religion des opprimés, le nouveau prolétariat. Vraisemblablement, pour qui n'a pas lu le Coran, l'islam peut apparaître comme un récit original et nouveau, alors qu'il n'est qu'une aggravation des aspects les plus liberticides de certains récits bibliques qui l'ont précédé, et dont l'Europe s'est libérée dans un combat qui a pris plusieurs siècles. La perception naïve du Coran oublie le caractère totalitaire de l'islam qui, en aucune façon, ne se considère comme un récit parmi d'autres, mais plutôt comme le récit final de l'humanité. D'où les drames de toutes ces jeunes femmes qui épousent des musulmans et découvrent pas à pas qu'elles doivent vivre sous la charia qui les dépouille de tous les droits que le monde occidental leur accordait ainsi qu'à leurs enfants. Certaines évoluent comme les kapos des camps de concentration, elles adhèrent totalement à l'idéologie qui les prive de leur liberté. Heureusement, la liberté des mœurs aujourd'hui permet à la femme occidentale de prendre un amant musulman sans devoir en faire un mari, et de fuir sitôt qu'elle a perçu le danger.

Pourtant, en payant l'impôt islamique, les musulmans d'Europe financent les mouvements qui militent pour l'établissement de régimes tyranniques **et** musulmans dans des pays qui, pour l'instant, ne sont que tyranniques bien que s'appuyant sur la charia dans leurs codes civils : les tyrans veulent jouir du pouvoir, ils ne veulent pas se mettre en danger en pratiquant la guerre sainte contre l'Occident, à l'exception du politicien turc Recep Tayyip Erdogan qui, pas à pas, cherche à recréer le califat turc. Je dis que ces musulmans établis en Europe « semblent » plus portés à l'extrémisme que leurs compatriotes vivant dans des pays où l'islam est majoritaire. Comme dit précédemment, cette affirmation est peut-être fautive et due au fait que les extrémistes

sont les plus bruyants et les plus visibles. Le problème est que les autres, s'ils existent en nombre, sont tellement discrets qu'ils n'osent guère contredire les radicaux : pas de marches de la paix contre les terroristes organisées par d'éventuelles masses de musulmans « modérés » en Europe. Alors que les marches pour la Palestine et contre Israël sont courantes. Pourquoi cela ? À mon avis, tout simplement parce que la distinction « modérés » « extrémistes » n'a pas de fondement dans le Coran qui prône ouvertement la guerre et la haine. Tout simplement parce que le sentiment communautaire l'emporte sur tout le reste. Difficile, dans ces conditions, de contredire ceux qui, cohérents avec leurs dogmes, prennent les armes pour tuer et réduire en esclavage les infidèles : les musulmans ont fait cela pendant des siècles en Espagne, en Europe centrale et méditerranéenne, en Russie, en Afrique, en Asie et dans les Balkans. La situation en Europe est donc sérieuse, car il y a aujourd'hui plus de musulmans sur le sol européen qu'il n'y en eut jamais au cours de notre histoire, sauf peut-être dans la partie de l'Europe qui fut jusqu'au XIXe siècle colonisée par les Turcs. On voit depuis quelques années le paradigme de la prise du pouvoir à Médine rejoué dans plusieurs villes en France ou ailleurs. Les premières victimes de ce mouvement de conquête sont, comme à Médine, les Juifs européens. Certains bien-pensants proposent de faire voter les migrants musulmans dans les élections locales, grâce au clientélisme de certaines élites cela donnerait bientôt des municipalités où la charia serait appliquée localement. Les bien-pensants de l'Occident prônent la diversité en Europe, alors que les musulmans prônent l'uniformité en terre d'islam où depuis l'exemple algérien de 1962 se pratiquent des politiques de nettoyage ethnique sous couvert de libération nationale. C'est d'ailleurs ce qui attend Israël si ce pays devait baisser sa garde face aux Palestiniens. Gagnés par ces incohérences les Européens ne savent plus où ils en sont, ce qui fait le lit des mouvements extrémistes qui présentent des solutions extrêmes qui seraient inapplicables ou catastrophiques s'ils venaient au pouvoir. Être ferme sur ses valeurs ne signifie pas devenir aussi borné que son adversaire.

La question que pose l'islam aux Occidentaux est la suivante : comment lutter contre des gens intolérants dans un contexte dans lequel les mœurs, l'esprit et les lois qui protègent la tolérance sont utilisés pour détruire la tolérance : les intolérants en appelant aux lois qui protègent la tolérance pour faire réprimer ceux qui s'opposent à l'intolérance coranique. Les Européens ont fait l'expérience tragique de ces systèmes totalitaires qui, venus au pouvoir en utilisant la démocratie, s'empressaient de détruire la démocratie sitôt pouvoir conquis. Dans le cas de l'Allemagne, il a fallu une coalition des états démocratiques alliés à un état totalitaire (l'URSS qui avait initialement fait alliance avec l'Allemagne) pour venir à bout de ce système totalitaire qui avait mis les industries et les sciences de la modernité au service de sa cause monstrueuse. Si l'Europe devait en l'espace d'un siècle environ succomber aux techniques de prise du pouvoir issues du paradigme de Médine, ce serait une catastrophe universelle. En effet, les autres grands peuples de la planète qui ont de meilleures capacités de résistance à la tentative d'invasion musulmane : la Russie, les États-Unis d'Amérique, la Chine, le Japon, et l'Inde ne pourraient pas tolérer que l'ensemble des technologies militaires de l'Europe passe sous contrôle musulman. D'une façon ou d'une autre, l'islam et l'Europe seraient détruits.

On a vu en Iran une révolution populaire qui avait chassé une tyrannie laïque se jeter dans les bras d'une tyrannie islamique qui, aujourd'hui, use des moyens répressifs les plus féroces pour se maintenir au pouvoir en dépit des protestations



populaires. J'ai dit qu'il était possible que l'avenir de l'islam se joue chez les chiites iraniens. La raison en serait la suivante : l'Iran est le seul pays non arabe où l'islam est ouvertement et totalement l'idéologie du pouvoir. Le résultat de ce totalitarisme musulman est un désastre pour une population qui, en général, semble plus éduquée et portée à la modernité que celle de plusieurs autres pays musulmans. Si une révolution devait se produire en Iran ; par la force des choses, elle aurait une forte dimension antimusulmane, car la tyrannie qui est imposée aux Iraniens s'inspire ouvertement du Coran. On aurait alors une situation qui pourrait ressembler à celle de la Révolution française où en raison de l'appui traditionnellement fourni par le clergé à la monarchie, la révolution s'est tournée contre les prêtres. Penser cela ne signifie pas le prédire.

Un des livres qui m'ont le plus marqué pendant mes études universitaires fut « La personnalité autoritaire » d'Adorno. Ce n'était pas un livre récent, il avait été publié aux États-Unis en 1950. Il n'avait pas encore été traduit en français (il l'a été en 2007 par Hélène Frappat, éditions Allia). C'est une somme de plus de mille pages si l'on y inclut les questionnaires et les comptes rendus des interviews.

À travers une enquête menée à la fin des années quarante auprès de deux mille citoyens américains, il s'agissait de mettre à jour une structure de la personnalité qui pouvait expliquer le nazisme. L'intérêt pratique de ce travail était d'évaluer le risque de voir un jour les États-Unis s'abandonner comme l'avait fait l'Allemagne à un régime totalitaire. À l'origine de ce travail, il y avait le choc produit sur la conscience occidentale par le basculement dans le nazisme d'une population européenne, les Allemands, qui avait été un modèle de civilisation : musique, philosophie, sciences... La réponse à l'angoissante question était oui ! Selon Adorno et son équipe de chercheurs de Berkeley, une telle structure de la personnalité existait, elle pouvait être mesurée sur une série d'échelles portant sur les attitudes envers les minorités ethniques et religieuses, l'esprit conventionnel, la religion ou l'athéisme (agressivement défendus ou non), la superstition, le respect de l'autorité et l'autoritarisme, la sexualité, les frustrations, l'agressivité, etc., etc. Les personnes totalisant un haut score sur chaque thème, ainsi que sur les questions ouvertes, étaient dites « autoritaires » et donc, dans des circonstances favorables, l'hypothèse était qu'elles pouvaient adhérer à une forme de fascisme. Lorsque je vivais au Moyen-Orient, je pensais souvent que si les échelles d'Adorno, et notamment l'échelle F (F pour fascisme), devaient être appliquées à une population musulmane, on obtiendrait de très hauts scores reflétant chez les musulmans une personnalité autoritaire à orientation totalitaire. Comme quoi, Claude Lévi-Strauss a raison lorsqu'il dit, je résume, que le monde musulman est une sorte de quintessence de ce que l'Occident a de pire ! Mais il oublie de dire que, jusqu'à présent, hormis l'horrible épisode nazi (le cas des communistes est à peine plus compliqué), l'Occident a réussi à mettre ce qu'il avait de pire sous le contrôle de la raison : cet esprit critique dont Lévi-Strauss a usé avec brio.

Heureusement, la vie est toujours plus mystérieuse que les déterminismes que nous voudrions lui appliquer pour la rendre prévisible. Je tiens toujours « La personnalité autoritaire » pour un grand livre et je pense qu'une enquête semblable à celle d'Adorno et de son importante équipe qui serait menée dans un pays arabe et musulman, ainsi que dans des quartiers musulmans en Europe, mettrait en évidence une structure de la personnalité où l'autoritarisme serait dominant. Dans la population

américaine étudiée par Adorno, plus de 60% des personnes avaient des scores élevés, ce qui selon Adorno en faisait des nazis potentiels. Aujourd'hui, loin de m'en offusquer je me dis : « Et alors ? »

Après tout, ce que dans l'air du temps nous pensons ou croyons penser n'a pas beaucoup d'importance. Ce n'est pas ce que nous pensons qui transforme le monde, mais ce que nous faisons ou ce que nous laissons faire. Il est possible que dans certaines situations la pensée de l'air du temps prépare l'action, mais pas toujours, et loin de là ! Adorno dit qu'il y a un important antisémitisme dans la population américaine, c'est possible, mais ce ne sont pas les Américains qui ont construit et utilisé les fours crématoires. Ce sont les Allemands, si cultivés et si polis. La logique de la pensée d'une époque n'est pas celle de l'action univoque que l'on voit ici et là à la surface des choses. Il y a dans l'action humaine, et dans les perceptions des choses que nous avons dans l'action, des espèces de pensées-sentiments non formulées que nous captions pourtant et qui nous font agir selon des modalités qui peuvent être à l'opposé des idées que nous croyons nôtres. C'est que l'expérience des pensées-sentiments éprouvées possède un lien plus fort avec l'action que celui que la pensée de l'air du temps possède avec l'action. Il suffit d'avoir été amoureux une fois dans sa vie pour comprendre cela, un être amoureux fait souvent le contraire de ce qu'il considère comme ses convictions et celle de son groupe. Les sentiments, même éphémères, sont des réalités plus fortes que les concepts communs ou idéologiques qui tiennent le devant de la scène de nos rôles sociaux. Le réel est plus merveilleux, et parfois plus atroce, que ces idées que nous croyons importantes.

Un journaliste m'a raconté l'histoire du maire d'une petite ville d'Europe centrale où les Roms avaient créé un problème international : ils demandaient l'asile politique un peu partout en Europe, sans que leur situation objective corresponde aux définitions du droit international pour obtenir l'asile politique. Résultat : les Roms étaient renvoyés dans la ville après avoir épuisé les ressources des procédures d'asile des pays européens. Comme ces pays payaient une petite somme en liquide aux demandeurs d'asile, les Roms étaient attendus à leurs retours par des usuriers gangsters roms qui leur prenaient leurs économies. Le maire était d'extrême droite. Il n'était pas question de lui chanter une mélodie bien-pensante : « Les pauvres gens que personne n'aime, qu'il faut aider : Jouez violons ! » Un prêtre étonnant est venu voir le maire, il lui a dit que les Roms étaient un problème pour tout le monde, et même pour les Roms eux-mêmes. Il lui a dit que les communistes avaient essayé de régler le problème, ils n'avaient pas réussi puisqu'aujourd'hui il avait besoin d'un prêtre ! Il lui a dit que les nazis avaient essayé aussi, et que personne n'avait envie de revoir leur solution qui avait été un désastre pour toute l'Europe. Dans un contexte qui n'était ni celui du Troisième Reich ni celui de la IIIe Internationale communiste, il suffisait d'aller à l'essentiel : « Nous avons un problème et vous avez un problème. Que pouvons-nous faire ? » Et ils ont commencé à parler de solutions pratiques : mettre en taule les usuriers roms les plus féroces qui cassaient la gueule de leurs débiteurs roms qui ne les rembouraient pas (les Roms disaient au prêtre : « Oui ! Ce sont des salauds, mais ils sont des nôtres ! ») ; créer une banque des pauvres qui ferait des petits prêts (essentiellement pour les mariages et les enterrements) à des taux qui ne doubleraient pas le capital emprunté tous les mois ; faire entrer des femmes roms dans la police municipale, etc. Dans la réalité de l'action, le maire et son conseil municipal ont cessé d'être d'extrême droite, ils ont agi au mieux. Et ils ont réussi... pas parfaitement, mais assez pour changer le climat dans la ville et stopper les flux

migratoires. Ils ont peut-être gardé leurs idées d'extrême droite, mais on s'en fout ! Ils ont agi comme doivent agir des humains rationnels devant un problème qui demande des solutions réelles, et non de grands massacres, qui sous le prétexte de tout résoudre nous conduisent les uns après les autres à de grandes catastrophes.

Un peu partout dans le monde, on peut voir des gens prendre action selon des valeurs de simple humanité jointes à la logique des choses et non selon leur prêt-à-penser. C'est d'ailleurs ce qu'ont fait les Américains conduits par Roosevelt de 1933 à 1945 : ces gens où dominait la personnalité autoritaire mise à jour par Adorno ont vaincu le nazisme qu'Adorno avait dû fuir. Au fond, on voit parfois les gens faire mieux que leurs idées. Un peu partout dans le monde... en pays musulmans aussi, mais c'est là qu'il est le plus difficile, sur certains thèmes, de faire abstraction de la logique dogmatique de l'islam. Ce n'est certes pas une raison pour désespérer du monde arabo-musulman, mais c'est une raison pour être prudent.

Si l'on s'en tient aux découvertes d'Adorno, il y avait environ 60% de nazis potentiels aux États-Unis dans les années cinquante. Aujourd'hui, comme ces gens-là ont eu tout leur temps pour faire des petits, tous les Américains devraient, plus ou moins, être membres du ku klux klan. Or, ce mouvement est aujourd'hui en perte de vitesse. Je sais, les bien-pensants vont dire que Georges Bush... Soyons sérieux, Bush fut certainement un mauvais serviteur de la démocratie, qui, en plus, avait des bouffées théocratiques. Il a menti d'une façon honteuse à son peuple et à ses alliés, mais il n'a en aucune façon interrompu la démocratie en Amérique. Il ne fut qu'un épisode que les électeurs ont jugé et que l'histoire jugera. Pour finir, ces gens parmi lesquels les tendances autoritaires étaient dominantes en 1946 ont élu en 2008 un président noir (dire si Barak Obama a été un bon président ou non est une autre affaire). La lecture du monde et de nous-mêmes dans le monde va bien au-delà des idées que nous exprimons à ceux qui nous les demandent, ou que nous conservons par-devers nous comme des emblèmes de nos identités. Nous sommes toujours porteurs d'une splendide incertitude, elle peut faire miracles, ou catastrophes.

Des miracles, il y en a : Gorbatchev et la fin du communisme. Des catastrophes aussi : l'attachement jusqu'au bout des Allemands à leur *führer* ; l'aveuglement (ou la duplicité ?) du Président Obama et de plusieurs politiciens européens qui cherchent à promouvoir un islam politique rêvé hors de son contexte coranique, et considéré comme un contre-feu au « fondamentalisme ». Tous les réseaux de propagande du monde musulman diffusent plus ou moins habilement ce message.

Je viens de revoir « le triomphe de la volonté » le film de Leni Riefenstahl qui monte en propagande le congrès de 1934 du parti nazi à Nuremberg. Ce que je trouve terrifiant dans l'habileté de la propagande nazie, c'est son aspect islamique : un peuple, un chef, un empire. Je regarde tous ces visages de braves gens, Riefenstahl, en bonne cinéaste, a l'intelligence de les individualiser : par le sourire, l'espièglerie des enfants, l'enthousiasme de la jeunesse, le culte des corps qui font leurs ablutions dans l'eau froide, la joie des femmes, leur timidité admirative alors qu'elles saluent Hitler. Cette hystérie sereine, comme lors de l'exécution de Mohammed Taha, qui unit tout un peuple qui applaudit à ce qui va devenir son cauchemar, celui de l'Europe, et du monde. À l'évidence pourtant, ces gens ne sont pas des monstres. Que s'est-il passé dans toutes ces consciences pour qu'elles s'abandonnent au prêt-à-penser hitlérien ? Si cela a pu advenir aux Allemands, si conscients de leur ethnicité, et qui pourtant

avaient tant contribué aux Lumières, qu'en sera-t-il des arabo-musulmans si conscients de leur religion ethnique et qui n'ont jamais participé à l'aventure des Lumières ?

Pourtant, en méditant à côté d'Adorno, une petite musique, hors de toute logique, me dit que si les Américains à personnalité autoritaire, qui vivaient dans un environnement démocratique où dominaient les libertés des penseurs du Siècle des Lumières, n'ont pas donné naissance à un nouvel état nazi, mais ont soutenu — au prix de tant de vies sacrifiées — un état qui a vaincu le nazisme ; il est alors possible d'espérer que les Arabes musulmans à personnalité autoritaire et qui vivent dans un environnement totalitaire pourraient peut-être changer, et faire une révolution au cours de laquelle surgirait un mouvement non autoritaire pour créer un environnement démocratique ? Ouf ! La phrase est longue, contradictoire et difficile, mais j'ai exprimé mon « optimisme qui doute ». Évidemment, le danger logique est que la révolution en question mette très rapidement en harmonie la personnalité autoritaire majoritaire et le régime politique. Dans ses « Considérations » Montesquieu écrit : « Une nation libre peut avoir un libérateur ; une nation subjuguée ne peut avoir qu'un autre oppresseur ». Heureusement, nous ne vivons pas dans un monde où la logique du bon sens est toujours dominante.

En attendant, si les libertés l'emportent dans le monde musulman ce ne sera ni facile ni rapide. Il semblerait qu'un important débat occupe les musulmans les plus convaincus, c'est-à-dire ceux qui considèrent que la lutte contre « l'Occident décadent » est une obligation. Certains pensent que la lutte doit être menée dans tous les pays à la fois, que les pays soient à majorité musulmane ou non ; car c'est grâce à l'exemplarité de cette lutte générale et héroïque d'un « noyau dur » (les premiers fidèles) que l'islam réussira à créer une dynamique qui permettra de rapidement reconstruire le califat dans un grand nombre de pays musulmans, puis de conquérir l'Europe. D'autres ont une vision plus sélective. Ils pensent que la priorité de leur combat doit être d'imposer le califat dans les pays musulmans où les classes dirigeantes sous couvert de respect de l'islam le trahissent en passant des accords, qui ne sont pas purement opportunistes, avec l'Occident ennemi (« les juifs et les croisés » dans leur formulation). Lorsque le califat aura été rétabli, les musulmans pourront alors utiliser la présence musulmane en Europe pour activer le paradigme de Médine, et islamiser les Européens, comme les Turcs l'avaient fait dans les Balkans et les Maghrébins en Espagne. Pendant de nombreuses années nous allons voir ces deux stratégies mises en œuvre de façon parallèle : les uns cherchant à mener des actions violentes essentiellement dans les pays musulmans pour recréer le califat, tout en ménageant l'Occident sur son territoire pour isoler les régimes arabes opposés au califat. Par contre, dans ces pays musulmans, les Occidentaux et les minorités chrétiennes seront des cibles de choix afin de renforcer le retour du califat. D'autres groupes agiront en n'importe quel point du globe où, de façon opportuniste et aussi spectaculaire que possible, ils montreront qu'ils continuent la guerre sainte contre les ennemis de l'islam. Le caractère spectaculaire des actions terroristes ayant l'avantage de transformer temporairement les médias internationaux en auxiliaires de la prédication musulmane : des imams ou d'autres zéloteurs venant condamner l'action terroriste et profiter de l'occasion pour expliquer aux infidèles que l'islam véritable est tolérant ; alors que d'autres s'adressant aux fidèles convaincus feront l'apologie des meurtres. C'est le processus dialectique que suivent l'Arabie Saoudite et le Qatar. Dans tous les cas, la *Taqqiya*, le mensonge « dans la voie d'Allah », jouera un rôle

fondamental dans ces stratégies. On a pu d'ailleurs le constater dans l'art du mensonge que pratiquent les autorités pakistanaises dans leurs relations avec leurs alliés non musulmans. Dans la lutte aujourd'hui engagée, faire confiance aux musulmans c'est préparer sa perte.

Un dernier mot à propos de la modernité. Je ne voudrais pas donner l'impression que je la considère comme un système parfait. C'est tout le contraire. Je tiens la modernité pour le plus imparfait et le plus chaotique des systèmes jusqu'ici créés et subis par l'espèce humaine. Mais c'est précisément son imperfection qui en fait un système extraordinairement flexible, adaptable et inventif à partir du moment où l'on accepte son moteur essentiel : la critique. Tout est critiquable en suivant aussi rigoureusement que possible les lois de la raison, dans la joie, dans l'humour, et dans le respect que l'être humain doit à ses semblables. C'est ce manque de respect pour les *autres* qui a fait la malédiction de l'islam, et auquel il est urgent que les musulmans parviennent à échapper. Comment ? Ils sont les seuls à pouvoir le dire et le faire.

On aura compris que pour moi, la modernité est un point de départ dans le processus sans fin prévisible de notre humanisation. La modernité n'est pas un point d'arrivée. On le dit si joliment au Québec : « Stie, on n'est pas encore rendu ! »

En tant qu'écrivain de culture chrétienne qui s'efforce de comprendre l'islam avec sympathie – Oui ! avec sympathie, mais sans concession à ce que je considère comme mon devoir d'esprit libre et critique, il me semble que Mahomet fut un homme sincère qui aimait les femmes et Dieu. Dieu plus que les femmes, mais il voyait quelque chose de Dieu dans la beauté des femmes, ce qui le rend sympathique. Malheureusement il vivait dans un monde fruste qu'il a pétrifié. Alors ce monde et ses us et coutumes qu'il avait amendés, mais sans que son imagination puisse dépasser l'ici et maintenant de son temps, sont devenus des obligations dogmatiques pour des millions d'êtres humains, ce que Freud appelle une « névrose collective ». Je ne nie pas le fait qu'une idéologie, totalitaire ou non, puisse apporter quelques éclairages sur le monde immense où nous vivons. Pourquoi pas ? Mais je nie le fait que cet éclairage puisse être considéré comme la seule lumière au monde. Car, comme le dit Emmanuel Kant : « ...S'entendre sur une constitution religieuse ferme, qui ne puisse publiquement être mise en doute par personne, ne fût-ce que pendant la durée d'une vie humaine, et par là même pour ainsi dire empêcher qu'une époque ne voie l'humanité s'améliorer progressivement, et la rendre stérile [...] est absolument interdit. » On trouve cette remarque dans un article magnifique de 1784 « Réponse à la question : Qu'est-ce que les lumières ? » qui commence par ces deux phrases clefs : « Les lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. » Depuis des siècles, les musulmans cherchent la lumière sous un seul lampadaire, ils s'empêchent ainsi de voir qu'il peut y avoir des clartés ailleurs. Partis d'une origine plus ou moins semblable, le judaïsme et le christianisme ont réussi, par un processus complexe plein de contradictions et de drames, à allumer quelques autres lumières que les musulmans refusent de voir sous le prétexte que le jour est meilleur sous leur lampadaire. Alors le mouvement de l'histoire du monde se fait sans eux qui restent sous un luminaire qui, tôt ou tard, devra s'éteindre. Dans le monde musulman, la domination du récit coranique est telle que même la science, dont les « récits » sont par définition opposés à tout dogmatisme, n'aboutit pas à

remettre en cause la conception du monde issue du monopole coranique : d'où les nombreux médecins, ingénieurs et techniciens musulmans qui adhèrent aux mouvements terroristes de l'islam. La science est par eux réduite à de simples applications pratiques, essentiellement dans les domaines mortifères, totalement détachées du contexte culturel ouvert qui a créé l'aventure scientifique. Comme si l'aventure scientifique n'était pas, avant toute chose, une nouvelle conception du monde qui récuse tous les récits dogmatiques.

Ce que je pense du Coran n'est pas original, je l'ai dit sa lecture me fut pénible et difficile. Je partage l'avis de Kasimirski. En 1840 dans sa « Notice biographique sur Mahomet » Kasimirski écrivait « Comme code religieux, moral, civil et politique (car chez les musulmans il est la source de toute loi et de toute science), le Koran pêche par l'insuffisance et l'obscurité ; comme monument intellectuel du peuple qui l'adopta et du siècle qui le produisit, il est de médiocre valeur, et ne saurait soutenir la comparaison avec aucun des livres sacrés que nous a légués l'antiquité : le seul mérite que les non-musulmans puissent lui accorder, est celui de la langue, et, sous ce rapport, nous ne sommes pas sans doute en état de lui rendre justice ; car, indépendamment de la profonde connaissance de la langue arabe et des mœurs de ce temps-là, connaissance qui nous ferait saisir toute la portée d'un mot, toute la valeur d'une parabole, toutes les finesses du langage, il faudrait se placer au point de vue d'un peuple si différent par son caractère des peuples d'Occident. » Une remarque pourtant : je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui les peuples arabes, surtout les habitants des villes, soient si différents par leur caractère de ceux d'Occident... mais seul l'avenir le dira.

Kasimirski est considéré comme un juif par les salafistes, ce qui n'est pas avéré. Il y a chez les musulmans d'aujourd'hui un antisémitisme populaire que je trouve ignoble. Nous avons vu qu'il est largement alimenté par le ressentiment qui anime de nombreux versets coraniques à l'encontre des juifs et des chrétiens. Il est certain que l'existence de l'État d'Israël et du problème palestinien jouent un rôle dans cet antisémitisme populaire. Toutefois, s'imaginer comme le font les bien-pensants d'aujourd'hui que la suppression de l'occupation israélienne de certains territoires pourrait faire cesser cet antisémitisme est une vue de l'esprit. En 1942, alors même que l'État d'Israël n'existait pas encore, le grand mufti de Jérusalem, réfugié à Berlin, promoteur des régiments musulmans SS créés par Himmler en Bosnie, disait sa haine des Juifs sur les ondes de la radio nazie. J'ai demandé, autrefois, à deux musulmans bien informés de leur religion ce qu'ils pensaient de la traduction du Coran par Kasimirski. L'un de mes interlocuteurs m'a dit franchement qu'un juif ne pouvait pas traduire honnêtement le Coran, ce à quoi je n'ai rien compris. L'autre était hypocrite, il ne m'a pas dit ouvertement que cette traduction n'était pas bonne, car faite par un Juif. Il m'a dit que ce traducteur avait des « raisons personnelles » pour ne pas traduire honnêtement le texte coranique, que la version de l'Arabie Saoudite était meilleure. À l'époque, j'étais naïf, et je n'ai pas compris à quoi pouvaient faire référence ces « raisons personnelles », d'autant que j'avais eu l'impression que Kasimirski était un sympathisant de l'islam. J'ai eu droit au même type de remarque plus récemment alors que je cherchais le « Mahomet » de Maxime Rodinson. Un scientifique français, juif, athée, de gauche, propalestinien, mais aussi peu idéologue que possible, en plus je l'ai un peu connu à Marseille avant sa mort, en 2004. Pour tout dire, il fait partie de ces hommes que j'admire. Je ne trouvais pas son livre. Je me suis adressé à un vendeur, il était maghrébin. Il m'a trouvé le livre, puis me l'a

déconseillé. Ce livre n'était pas bon, pas objectif en raison des origines de son auteur, mon vendeur préférait des versions plus respectueuses. Il s'imaginait que je voulais me convertir. Je lui ai dit qu'il n'en était pas question, il a esquivé mes questions lorsque je lui ai demandé ce qu'il pensait des orientalistes français d'origine juive.

J'ai rencontré, il n'y a pas très longtemps, une jeune Française juive, une Lyonnaise qui m'a dit qu'elle était venue vivre en Bulgarie parce qu'elle ne supportait plus les insultes que lui adressaient les jeunes Maghrébins de son quartier.

Dans un monde où l'on consomme de plus en plus l'imagination des autres mise en images, j'ai parfois peur que l'on pense de moins en moins. Comme le dit Akbar S. Ahmed, l'islam est simple : un livre, une religion, un prophète. Cela ressemble à une campagne publicitaire pour un nouveau produit que l'on essaierait de vendre à des consommateurs en mal de certitudes simplistes. L'Occident est entré dans un processus créateur qui risque de couper les peuples entre une élite lointaine créatrice et pleinement consommatrice de la modernité et des peuples abandonnés à des bricolages idéologiques. Si rien n'était fait pour éviter cette « fracture sociale et intellectuelle », cela pourrait donner une chance à l'islam en Europe. Il pourrait aussi en résulter une « islamisation » du christianisme en Amérique, gage d'une belle guerre mondiale opposant deux fanatismes.

Le musulman applique sa raison a posteriori, après réception du dogme qu'il cherche par tous les moyens à justifier. Si cela s'avère impossible, la violence résout les oppositions afin que le dogme soit toujours sauf. Si le rapport de force n'est pas favorable, la violence est évitée, on s'adapte avec souplesse et pragmatisme sans que pour autant le dogme soit remis en question dans une communauté qui se referme sur elle-même, et ne prend du dehors que des femmes. Le dogme est alors prêt à ressurgir si l'occasion se présente. Nos élites ne doivent pas oublier que la modernité dont elles sont issues et dont elles jouissent n'est pas un point d'arrivée, une sorte de « fin de l'histoire », mais un point de départ dans un processus d'humanisation qui doit être ouvert à tous et dont nous ne pouvons imaginer ni la fin ni les limites. Dans les démocraties européennes, les systèmes d'enseignement et les forces de police contre lesquels se concentrent les attaques musulmanes sont aux avant-postes des défenses de la liberté. C'est une longue guerre qui a commencé en Europe, l'aire de la modernité la plus exposée à la tentative d'islamisation du monde qui agite le monde musulman depuis le VIIe siècle. Reste à savoir si les révolutions arabes qui viennent de commencer sont le début de la fin de l'Islam qui, saisi par la modernité, ferait du Coran un récit parmi d'autres, et plus du tout la source de tout savoir et de toute pratique sociale. Cela est possible, cela n'est pas certain du tout. J'ai envie de terminer cet essai de la façon dont les dévots musulmans du XIIIe siècle achevaient les leurs : « Mais Dieu est plus savant que nous ! » Raison de plus pour continuer à essayer de comprendre pour agir avec intelligence, force, détermination, et avec humanité. Pas facile, car la dernière ruse du Malin est de se faire passer pour Dieu !

**Paul Bayleville**

## **Voyages : Homère et Mahomet**

**Deux récits fondateurs, celui d'Homère dans l'Iliade et l'Odyssée, celui du Coran. Ils ont servi de modèles culturels à deux mondes qui aujourd'hui sont entrés en opposition violente. Pourquoi ? Cet essai propose des réponses à travers des voyages littéraires dans ces textes qui, pour le meilleur et pour le pire, ont marqué le conscient et l'inconscient de plusieurs composantes de l'espèce humaine.**

